This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582624 2

MADAME ET MONSIEUR

CARDINAL

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

FORMAT GRAND IN-18

L'ABBÉ CONSTANTIN, 53e édition . . . . . 1 vol.
L'INVASION, souvenirs et récits, 11e édition . . . . . 1 —
UN MARIAGE D'AMOUR, 23e édition. . . . . 1 —
LES PETITES CARDINAL, 26e édition . . . . . 1 —

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LUDOVIC HALÉVY

MADAME ET MONSIEUR

CARDINAL

LE RÊVE
LE CHEVAL DU TROMPETTE — LE DERNIER CHAPITRE
QUAND ON ATTEND SES MESSES
HISTOIRE D'UNE ROBE DE BAL — ANTOINETTE
MINICHE — LA PETITE CAILLE PLUCHEUSE — L'INSURGÉ
MISTINGUE ET LENGLUMÉ

Douze vignettes par Edmond Morin

TRENTE-CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884
Droits de reproduction et de traduction réservés

12416.

ASTOR LIBRARY
MAR 2 1905
NEW YORK

MADAME CARDINAL

Une grosse dame, d'une mise négligée, un vieux tartan à carreaux sur les épaules et de vastes lunettes d'argent sur le nez, se tenait, immobile, appuyée contre un portant, dans les coulisses de l'Opéra, et de là, comme en extase, fixait sur la scène de gros yeux écarquillés et attendris. On

jouait *Faust* ce soir-là. Les demoiselles du corps de ballet dansaient, autour de Marguerite, la valse de la kermesse ; et les dames des chœurs, alignées contre les décors, les bras ballants, avec un air d'ennui et de résignation, chantaient :

Que la valse nous entraîne !
Faisons retentir la plaine
Du bruit de nos chansons !
Valsons !
Je respire à peine !
Ah ! quel plaisir ! etc., etc.

Je m'approche de la grosse dame et lui donnant, par derrière, un petit coup sur l'épaule :

— Bonjour, madame Cardinal, lui dis-je... Ça va bien ?

— Pas mal, me répondit-elle, pas trop mal, je vous remercie.

— Et vos filles ?

— Les petites vont bien aussi.

— Elles dansent ce soir ?

— Pauline danse, pas Virginie. La voyez-vous là-bas, Pauline ? Elle a une robe bleue avec des raies blanches.

— Savez-vous qu'elle devient très-gentille, Pauline?

— Oui, très-gentille, et elle sera très-bien. Tout à fait la même chose que pour Virginie; un laideron jusqu'à treize ans, Virginie, et puis, tout d'un coup, elle s'est débourrée.

— Et joliment débourrée. C'est à présent la plus belle fille de l'Opéra.

— Oh! non, pas la plus belle. Faut pas d'aveuglement maternel. Marie Fernot est mieux que Virginie.

— Et Pauline, quel âge a-t-elle maintenant?

— Elle va sur ses quinze ans.

— Quinze ans, comme ça pousse! Je crois la voir encore, haute comme ça, dans les petites gamines de *Guillaume Tell*, en l'air, sur le pont, au-dessus du torrent, pendant le ballet.

— Oui, quinze ans. Elle est dans le premier quadrille et passera choryphée au premier examen, j'en suis bien sûre... D'abord, l'autre jour, en passant, M. Perrin lui a pris le menton, et il ne prend pas le menton à tout le monde, M. Perrin.

— Quinze ans, je n'en reviens pas... Et rien

encore, j'espère, rien, n'est-ce pas, madame Cardinal?

— Oh! non, rien, rien!... Ah! mon Dieu, c'est pas faute de propositions. On me l'a déjà beaucoup demandée. Il y a surtout Monsieur N*** qui vient tous les huit jours à la maison; mais la petite ne peut pas le souffrir, alors je n'ai pas le cœur de la brusquer, et puis, voyez-vous, ce n'est pas là le rôle d'une mère.

— Vous avez de bons sentiments.

— Oh! moi, pour les sentiments!... D'ailleurs, à quoi bon se presser, je vous le demande? La petite sera encore plus jolie l'année prochaine que maintenant.

— Et Virginie? toujours Paul?

— Monsieur Paul! Comment, vous ne savez pas? D'où sortez-vous?

— J'arrive de Russie. J'ai passé trois mois à Saint-Pétersbourg.

— C'est vrai, il y a un siècle qu'on n'a eu le plaisir de vous voir... J'en faisais même la remarque avant-hier à Monsieur Cardinal... Eh bien! il y a eu du nouveau, allez, pendant ces trois mois. C'est fini avec Monsieur Paul!

— Fini! qu'est-ce qui est donc arrivé?

— Un accident, mon Dieu! pas autre chose.

— Un accident!.. Racontez-moi?...

— Très-volontiers... mais voilà la fin de l'acte... Nous gênerions les machinistes pour le changement. Venez, là, dans ce petit coin à gauche.

Je suivis docilement la respectable madame Cardinal et voici ce qu'elle me raconta, dans le petit coin à gauche :

« Monsieur Paul, vous savez, il avait la manie d'être toujours en mouvement... Il allait d'un côté, il allait de l'autre; quand il pouvait emmener Virginie, il l'emmenait; mais il ne pouvait pas toujours, à cause de l'Opéra.

« Vers le commencement de février, un beau matin il dit : « Je vais aller passer trois jours « chez moi, en Bourgogne, pour des travaux... » et il part. Le jour même, — il y a des fatalités dans la vie! — voilà qu'un garçon qui n'était pas venu chez nous depuis des semaines et des mois, arrive nous rendre visite. C'était un nommé Crochard, qui est acteur à la Porte Saint-Martin Vous le connaissez?... Non... Ça ne m'étonne pas...

Il ne joue que des bouts de rôle, mais c'est un garçon qui a du physique et des moyens; bien sûr, un jour ou l'autre, il percera.

« Donc il arrive et nous dit : « Voulez-vous « venir ce soir à la Porte Saint-Martin? Je joue « un des seigneurs dans *Lucrèce Borgia*. Je vous « apporte quatre places. » Il n'y avait pas d'Opéra le soir, pas de répétition; nous répondons : « Ça va. » Nous voilà au spectacle. Dame! Crochard n'avait pas grand'chose à dire; mais, malgré ça, il trouvait moyen de se faire remarquer; de la diction, de l'organe, un beau costume, du prestige enfin. Moi, j'étais dans l'admiration : « Ah! qu'il « est beau! Ah! qu'il est bien! » Virginie, elle, ne disait rien. J'aurais dû me méfier, mais j'étais bête, ce soir-là, je n'ai rien vu, et cependant, Dieu sait! ce n'est pas l'ingénuité qui m'étouffe.

« Le lendemain, à quatre heures, j'étais seule avec Virginie qui se piquait des chaussons de danse; on sonne; je vais ouvrir; c'était encore Crochard. Il entre et il nous dit : « Avez-vous été « contentes? — Si nous avons été contentes! » Et on cause. Moi, au bout d'un quart d'heure, je me trouve obligée de sortir; nous avions du monde à

dîner, il fallait un poisson. Je m'en vais; je reviens; Virginie était très-rouge, Crochard aussi. Je ne me suis rappelé ça qu'après.

« Le surlendemain, Monsieur Paul revient de Bourgogne. Très-bien. Mais voilà qu'au moment même où il arrivait à la maison, on apporte une lettre pour Virginie. Moi, bêtement, ou plutôt pas bêtement, car, vrai! comment se douter de quelque chose de pareil? moi, donc, j'entre avec la lettre.

« Il y avait Monsieur Paul dans un fauteuil et Virginie debout près de la cheminée. Je dis : « Virginie, voilà une lettre pour toi. Je ne connais pas l'écriture. » Je pensais que c'était quelque déclaration et je savais que Monsieur Paul aimait à lire ces lettres-là, et ça n'avait pas d'inconvénients de les lui montrer, puisque, dans ce moment-là, nous étions décidées à tout refuser, en dehors de Monsieur Paul. Mais voilà Virginie qui prend la lettre, qui l'ouvre et qui s'écrie : « Ah! c'est de lui! »

« Qu'est-ce que vous voulez? ça lui échappe à cette enfant; et puis, voyant Monsieur Paul qui s'était levé, elle pousse un petit cri et se trouve mal. La lettre tombe par terre. Monsieur Paul

saute dessus. Ah! je ne l'en blâme pas; à sa place j'en aurais fait autant. Il lit la lettre comme ça en un clin d'œil ; puis je le vois qui, tranquillement, prend ses gants et son chapeau. Moi, tout en m'occupant de Virginie, qui était là toute froide dans un fauteuil, je dis à Monsieur Paul : « Voyons, qu'est-ce qu'il y a? » Il me répond : « Il y a ça. » Il me rend la lettre et il s'en va. Je dois dire que, le soir, il a envoyé dix mille francs à Virginie. Oh! il faut être juste, Monsieur Paul s'est conduit en homme du monde.

« Vous pensez bien que je ne m'occupais pas de la lettre. Je m'occupais de Virginie. Enfin, elle rouvre les yeux. « Ah! maman! maman! — Eh « bien, quoi? — Ah! maman, cette lettre... — Eh « bien! quoi, cette lettre! — Elle est de Crochard, « maman. — Eh bien! quoi, Crochard? — Ah! « c'est que si tu savais, l'autre jour... — Quel jour? « — Pendant que tu étais allée acheter le pois- « son... — Eh bien! quoi, pendant que j'étais « allée acheter le poisson, quoi? quoi? quoi? — « Eh bien! oui, maman, oui... Qu'est-ce que tu « veux?.. Ç'a été comme une folie. »

« Et crac, là-dessus, voilà mon imbécile qui se

révanouit. Moi, je lui dis : « Allons, pas de « bêtises, c'est un malheur; mais la santé d'abord. « Comment as-tu fait cette sottise-là et qu'est-ce « qu'il t'écrit, ce cabotin de malheur?.. »

« Ah! mon cher monsieur, il écrivait des choses qui prouvaient que Virginie lui avait couru après, depuis cette bête d'histoire. Il s'excusait de n'être pas revenu; il répétait dans la journée et jouait le soir; et il la tutoyait, et il l'appelait : « ma colombe! mon ange adoré!... » et il finissait en disant qu'il serait seul, chez lui, rue de Paris, à Belleville, le lendemain, à quatre heures. Des abominations, quoi! Il aurait encore fallu que Virginie se dérangeât pour... Comprenez-vous ça!

« Je donne la lettre à Virginie : « Tiens, lis-« moi ça, il se moque de toi, et tu ne l'as pas volé, « et le résultat, c'est que Monsieur Paul est parti. « — Ah! ça m'est bien égal, Monsieur Paul. — « Des bêtises, encore, ce mot-là! Allons, lève-toi, « fais un tour dans la chambre, tu es comme une « morte... Ah! c'est moi qui t'aurais flanqué deux « belles calottes, et même mieux que ça, si tu « n'avais pas trouvé bon de te trouver mal; mais

« encore une fois, la santé avant tout. Ça va « mieux, n'est-ce pas?... Oui... Eh bien, il faut « tout de suite écrire à Monsieur Paul pour lui « demander pardon. — Non! non! non! »

« Et elle n'a pas cédé. En revanche, je crois bien que, le lendemain, elle aurait voulu aller chez son Crochard; mais, Monsieur Cardinal et moi, nous avons fait bonne garde... Elle a essayé de se mutiner; elle n'y a rien gagné que les deux calottes en retard de la veille; et tout ce que le Crochard a eu pour se distraire, à quatre heures, ç'a été une belle lettre de Monsieur Cardinal. J'ai oublié le texte entier, mais je sais que ça commençait par ces mots : « Monsieur, c'est un père irrité qui « répondra à votre honorée du, etc., etc. »

« Enfin le Crochard s'est tenu tranquille et Virginie a eu l'air de ne plus y penser. Cependant, pas de nouvelles de Monsieur Paul, autres que les dix mille francs. Vous me direz que c'était quelque chose. Moi, de temps en temps, je parlais à Virginie d'écrire à Monsieur Paul. Elle me répondait : « Oui, pour renvoyer les dix mille francs. » Alors je n'insistais pas. J'ai eu ensuite envie de lui écrire moi-même à Monsieur Paul; j'ai con-

sulté Monsieur Cardinal, il m'a dit : « Il y a du « pour et du contre; mais, toutes réflexions faites, « ce n'est pas à une mère de se mêler... Non, « non... J'écrirai, moi! Mais n'aie pas peur, je « ne prononcerai pas le nom de Virginie; ce sera « une lettre d'homme à homme; je dirai à Mon- « sieur Paul que je regrette beaucoup que, pa. « un événement indépendant de ma volonté, nos « relations se trouvent interrompues, etc., etc. »

« Et il a écrit... Pas de réponse... Un mois s'est passé comme ça... mais nous nous trouvions bien solitaires. Vous savez, quand on est habitué à avoir du monde. Monsieur Cardinal surtout se plaignait; il me disait du matin au soir : « Comme la maison « est triste! Comme nous voilà seuls! » Il allait au café le soir, au lieu de rester en famille, comme autrefois avec Monsieur Paul.

« A l'Opéra, on n'avait pas su l'affaire Crochard; mais on voyait bien que Monsieur Paul c'était rompu; alors, n'est-ce pas? naturellement, il y avait de ces messieurs qui se mettaient à tourner autour de Virginie. Celui qui tournait le plus, c'était le marquis Cavalcanti. Vous le connaissez?... Il m'a souvent parlé de vous et dans les meilleurs termes.

« Virginie ne répondait rien, ni au marquis, ni aux autres. Elle avait gardé de la tristesse de tout ça, elle maigrissait, elle dépérissait, elle n'avait plus de force du tout, elle ne pouvait pas rester seulement une demi-minute sur ses pointes, le matin, à la leçon; et pourtant, vous savez si elle en avait des pointes, c'est-à-dire que je crois qu'elle aurait vécu debout sur ses pointes. Je lui disais : « Mon enfant, il ne faut pas te laisser aller, il « faut rarranger ta vie. — Oh! maman, ils m'en- « nuient tant, tous, tous! » Enfin, un jour, elle reçoit une lettre du marquis, elle me la passe : « Tiens, lis, maman. » C'était superbe! C'était même trop beau! Vous allez comprendre pourquoi, tout à l'heure.

« Je dis à Virginie : « C'est évidemment un « homme qui sait vivre; mais l'aimes-tu? — Oh! « maman, l'aimer lui! Comment veux-tu que « je l'aime? Seulement, ma foi, lui ou un autre, « ça m'est bien égal. Et, vois-tu, puisqu'il faut « que je prenne quelqu'un, j'aime mieux en « prendre un que je n'aime pas. Ça fait trop de « peine les autres. »

« Et la voilà qui se met à pleurer comme une

fontaine. Auriez-vous jamais cru ça, monsieur? Elle pensait encore à ce Crochard! Je lui dis : « Voyons, mon ange, remets-toi. Rien ne presse, « laissons-là le marquis. — Non, non, maman, « je vais lui écrire. Il est laid, il est ridicule, c'est « celui-là que je veux! »

« Et v'li, v'lan, elle lui écrit et me donne la lettre pour la faire porter. Vrai! j'étais embarrassée, et, comme dans toutes les grandes occasions, je vais consulter Monsieur Cardinal. Il me dit : « Ça n'est pas convenable que Virginie « écrive à ce monsieur qu'elle ne connaît pas... « non, ça ne serait pas convenable... Je vais écrire, « moi. » Il s'est mis à écrire, et, de temps en temps, tout en écrivant, il s'arrêtait et me disait : « Madame Cardinal, cette lettre n'est pas com- « mode à écrire, mais je l'écrirai tout de même. » Et il l'a écrite, et elle était très-bien.

« Ah! c'est que, voyez-vous, Monsieur Cardinal a beaucoup de tact dans les circonstances délicates. Il ne parle jamais de Virginie, il prend toujours, comme je vous l'ai déjà dit, les choses d'homme à homme...

« Le lendemain, le marquis arrive. La glace est

toujours difficile à rompre dans une première entrevue ; mais le marquis a été très-adroit et très-distingué, il a eu une façon détournée d'amener la conversation : « Eh bien, a-t-il dit, comment « allons-nous arranger notre petite existence ? » Moi, je lui ai répondu : « Mais, monsieur le « marquis, quels sont vos projets ? » Alors lui de nous raconter ses projets. Des horreurs, de vraies horreurs ! Figurez-vous qu'il voulait nous faire une petite pension, à Monsieur Cardinal et à moi, puis s'installer avec Virginie, dans son petit hôtel du boulevard de la Reine-Hortense.

« Oh ! par exemple, c'est là qu'il fallait voir Monsieur Cardinal ! il a été superbe ! La dignité du père de famille, quoi ! « Monsieur le marquis, « a-t-il dit, entendez bien ceci : rien ne pourra « nous séparer de Virginie ; et plutôt que de la » laisser sortir d'ici sans nous, nous serions prêts, « Madame Cardinal et moi, à nous contenter, pen- « dant tout le reste de notre vie, du plus modeste « ordinaire : la soupe et le bœuf et pas un grain « de sel avec... Que désire Virginie, d'ailleurs ? « Vivre entourée de ses parents. C'est une fille « sage et qui n'a pas d'idées de grandeur... »

« Il était lancé, il aurait continué comme ça pendant très-longtemps, mais Virginie l'interrompit : « Papa a raison, monsieur, dit-elle, nous sommes « habitués à vivre ensemble, et il ne faut pas « essayer de nous séparer. — Mais tout ce que « vous voudrez, mademoiselle, tout ce que vous « voudrez, car mon amour... »

« Ça, c'était trop pour Monsieur Cardinal! Il se leva tout pâle de colère : « Pas de ces choses-là « devant moi, monsieur le marquis, ça ne me « regarde pas, ces choses-là ! — Mais il faut bien, « répondit le marquis, que je m'entende avec « mademoiselle votre fille. — Je ne sais pas ce que « vous voulez dire; je ne dois pas savoir ce que « vous voulez dire; et d'abord, j'ai un rendez-« vous à quatre heures, je suis attendu. Je sors, « je m'en vais, mais je m'en vais avec l'espérance « de vous dire, non pas adieu, mais au revoir. — « Je le désire bien vivement, monsieur Cardinal. « — Au revoir, monsieur le marquis. » Et Monsieur Cardinal sortit sans que, comme vous l'avez vu, sa dignité ait été un seul instant compromise.

« Dès que Monsieur Cardinal fut parti, nous tombâmes bien vite d'accord, moi et le marquis.

Quant à Virginie, elle ne bronchait pas, elle ne bougeait pas plus que s'il avait été question de la découverte de l'Amérique. Tout ça lui paraissait aussi indifférent que n'importe quoi; par bonheur c'était sans importance, on n'avait pas besoin d'elle, pour le moment.

« Il fut donc décidé, entre le marquis et moi, qu'on louerait un grand appartement, dans lequel tout le monde pourrait tenir. Le marquis, d'abord, avait proposé de nous prendre tous dans son hôtel, mais je lui avais répondu que jamais Monsieur Cardinal n'accepterait cela; et, à ce propos, je lui avais bien expliqué le caractère de Monsieur Cardinal: que c'était un homme qui tenait, avant tout, à l'honneur, au respect, à la considération; qu'il fallait, à tout prix, sauver les apparences; que pour cela, deux portes et même deux escaliers étaient nécessaires, afin qu'il n'y eût jamais de rencontres désagréables à des heures indues.

« Le marquis comprit très-bien tout ça; dès le lendemain matin, il se mit en campagne et à midi l'appartement était trouvé. C'est là que nous demeurons maintenant; rue Pigalle. — Monsieur Cardinal aime les vieux quarti rs. — Nous y

sommes très bien, vous pouvez venir nous voir. Au milieu, salon, salle à manger; à droite, nos appartements, à Monsieur Cardinal, à moi et à Pauline; à gauche, les appartements de Virginie et du marquis. Deux portes, deux escaliers. Le marquis a beaucoup insisté pour nous faire prendre le côté du grand escalier, à Monsieur Cardinal et à moi; mais Monsieur Cardinal a refusé avec ce tact qui ne l'abandonne jamais. Nous avons pris l'escalier de service.

« Vous voyez comme tout ça est bien réglé; et cependant, mon cher monsieur, nous ne sommes pas si heureux qu'on pourrait le croire. Il y a bien des moments où je regrette Monsieur Paul... Ah! c'est qu'il m'aimait bien, Monsieur Paul! Il m'emmenait toujours au spectacle, et, les mêmes soirs, il louait des fauteuils d'orchestre pour Monsieur Cardinal, qui, vous le comprenez bien, n'aurait jamais consenti à se montrer dans la même loge que... Tout ça est bien changé avec le marquis. Il cherche toujours à m'isoler de Virginie..

« Ce n'est pas tout. Le marquis et Monsieur Cardinal n'ont les mêmes idées sur rien, ni sur la littérature, ni sur la politique, ni sur l'intolérance

religieuse, sur rien enfin; et ça amène tous les jours des disputes. Cavalcanti met sur sa carte : chambellan honoraire de..., de..., enfin d'un des petits princes dégommés après Solférino; il est contre le progrès, pour les nobles, pour les prêtres; vous comprenez qu'il n'a pas beaucoup de chances de s'entendre avec Monsieur Cardinal, qui est républicain et qui n'aime ni les rois, ni les jésuites. C'est de là que viennent les scènes, et il y en a quelquefois de terribles

« Tenez, par exemple, notre dîner du vendredi saint, il y a une quinzaine de jours, ça été un drame, un vrai drame! D'abord, il faut vous dire que la veille, le jeudi saint, Monsieur Cardinal, pour taquiner le marquis, avait dit : « Je pense « bien que demain, Madame Cardinal, vous nous « ferez manger un bon gigot. » Le marquis alors m'avait dit tout simplement : « Madame Cardi- « nal, vous savez, moi, demain, je fais maigre. — « Et moi, riposta Monsieur Cardinal, qui veut tou- « jours avoir le dernier, demain, vendredi saint, je « mangerai un bon gigot! »

« Le marquis ne répondit rien et ça en resta là. Monsieur Cardinal rageait en dedans. Il avait

cherché une querelle. Il aime bien avoir le dernier, mais il aime bien qu'on le lui dispute, parce que, sans ça, où est le mérite? Le lendemain, c'était le fameux dîner, moitié maigre, moitié gras: le gigot d'un côté, la morue de l'autre. Ça ne pouvait pas se passer tranquillement. Pour comble, au moment même où on se mettait à table, voilà Alphonse qui fait une boulette... Alphonse, c'est notre domestique mâle... Nous avons un domestique mâle maintenant! Et sa boulette, la voilà. Le marquis est abonné à la *Gazette de France*, Monsieur Cardinal est abonné à *la Marseillaise*. Alphonse se trompe; il remet la *Gazette de France* à Monsieur Cardinal et au marquis *la Marseillaise*. « Monsieur le marquis, dit alors Monsieur Car-« dinal, voici votre ignoble *Gazette de France!* — « Monsieur Cardinal, répond le marquis avec un « sourire, voici votre délicieuse *Marseillaise!..* » Délicieuse! C'était de l'ironie, vous comprenez. De l'ironie, il n'y a rien qui irrite autant Monsieur Cardinal; il dit souvent que c'est l'arme des Italiens, et qu'ils ont une façon à eux de la manier.

« Après l'échange des journaux, moment de silence, puis la conversation s'engage, et, de fil en

aiguille, on en arrive à parler du Concile. Voil Monsieur Cardinal qui prend feu comme de l'ama dou et qui dit que c'est abominable toutes ce intrigues des jésuites, et que Rome appartient au Italiens, et que la France n'a rien à voir là dedans et à bas le pape, et à bas les jésuites, et viv l'unité italienne, *et cætera, et cætera,* enfin u grand discours qui se terminait par : « Tous le prêtres, c'est de la canaille! »

« Le marquis continuait à manger sa morue sans rien dire... C'était encore de l'ironie, ce silence!.. Alors, moi, qui partage naturellement toutes les opinions libérales, politiques et autres de Monsieur Cardinal, je juge que c'est mon devoir d'épouse de soutenir Monsieur Cardinal et je dis : « Monsieur Cardinal a raison, tous les « prêtres, c'est de la canaille! »

« Là-dessus, voilà le marquis qui perd patience, qui se lève et qui dit : « Monsieur Cardinal, et « vous également, madame Cardinal, vous m'obli- « geriez de ne pas tenir un pareil langage, sur- « tout en un tel jour. — Rien ne m'empêchera de « dire ma pensée, toute ma pensée, répond Mon- « sieur Cardinal; de la canaille, je le répète, je

« le maintiens. — Monsieur Cardinal, je vous « défends de toucher à ma religion, je suis catho- « lique, il y a deux évêques dans ma famille. Je « vous défends, entendez-vous... »

« Ah ! par exemple ! la moutarde me monte au nez : « Vous osez dire : je vous défends à Mon- « sieur Cardinal, quand vous êtes chez lui, à son « foyer domestique, à sa table !... C'est trop fort !... « Tenez, vous nous faites pitié avec votre religion ! « Ayez donc de la morale avant d'avoir de la reli- « gion. — De la morale ? qu'est-ce que vous vou- « lez dire, madame Cardinal ? — Ce que je veux « dire, c'est bien simple, allez. Comment, voilà « un homme marié, qui a une femme, trois enfants, « qui laisse tout ça végéter en Italie, pour venir « vivre à Paris avec une danseuse ! Et puis il parle « de ses sentiments religieux ! Non, vrai ! ça me « coupe l'appétit. — Madame Cardinal, vous « allez trop loin. Oui, je suis marié, mais je vous « ai dit cent fois que la marquise avait eu des « torts ; je ne serais pas ici, si la marquise n'avait « pas eu des torts. — Eh bien, c'est encore pour « pour Virginie ? Tu entends, Virginie ? Il dit qu'il « ne serait pas ici, si la marquise n'avait pas eu

« des torts... Il t'insulte! — Je n'ai pas insulté « votre fille, c'est vous, vieille folle!... »

« Monsieur Cardinal se lève : — « Je vous « défends, dit-il, d'appeler ma femme vieille folle. « — Vieille sorcière, si vous aimez mieux. — Pas « davantage. — Vieille sorcière! et moi qui lui « ai donné ma fille! — Votre fille! c'est par « amour qu'elle s'est donnée à moi! — Par amour, « Virginie, ma fille, à un homme comme vous, par « amour!... Vous ne le croyez pas!.. C'est-à-dire « que, la veille du jour ou ça s'est décidé, Virgi- « nie m'a consultée, car elle ne fait jamais rien « sans me consulter, non, excepté Crochard, elle « n'a jamais rien fait sans consulter sa mère! Et « c'est moi qui lui ai dit : Prends le marquis; ce « n'est qu'un marquis italien, mais c'est toujours un « marquis. Et Virginie m'a répondu : Ce n'est pas « ça ce qui me décide, maman; ce qui me décide, « c'est que celui-là, au moins, je suis bien sûre « de ne jamais l'aimer, et alors, s'il me quitte un « jour, j'en aurai du plaisir plutôt que du chagrin. « — As-tu dis cela, Virginie? s'écria le marquis. « — Pas tout à fait, maman arrange un peu. — « Non, je n'arrange pas. Devant Dieu qui m'en-

« tend, je n'arrange pas! — Ne blasphémez pas, « madame Cardinal, s'écria le marquis. — D'abord « je blasphémerai si ça m'amuse, vieille masure « italienne! »

Là-dessus, voilà que le marquis m'appelle coquine; Monsieur Cardinal se lève et fait mine de jeter une carafe à la tête du marquis, Pauline se sauve en pleurant, et Virginie, à moitié pâmée, s'écrie : Papa! Maman! Édouard! (Édouard, c'est le nom du marquis); et puis elle se met à fondre en larmes, en disant : « Ah! je vois bien qu'il « faudra nous séparer! »

« C'était un joli tralala, je vous en réponds. Par bonheur, arrive Madame Berson, notre couturière, qui venait pour faire un loto. Chacun s'efforce de prendre une contenance, et le marquis s'en va; dès qu'il est sorti, nous cherchons, Monsieur Cardinal et moi, à dire quelques mots aimables à Madame Berson; mais elle s'aperçoit bien qu'il y a quelque chose, et comme c'est une femme de tact, au bout d'un quart d'heure, elle nous quitte.

« Virginie, qui boudait, prend le *Petit Journal* et se met à lire. Alors Monsieur Cardinal m'em-

mène dans un coin : « As-tu entendu le mot de « Virginie? — Quel mot? — Il faudra nous séparer. — Oui, eh bien? — Eh bien, c'est pour « nous qu'elle a dit ça. — Pour nous! Tu perds « la tête, monsieur Cardinal, c'est pour le marquis. Virginie, renier son père, renier sa mère! « allons donc! Du reste, tu vas voir... Chérie? — « Maman. — Sais-tu ce que me dit Monsieur Cardinal? que tu as parlé de nous quitter? — Moi! « — Oui, que tu as dit qu'il faudrait se séparer? « — Oh! papa, oh! maman, pouvez-vous croire? « C'est à Édouard que je pensais en disant cela. « Entre vous et lui, hésiter, est-ce possible? Seulement là, vrai, vous lui en avez trop dit ce soir; « laissez-le un peu tranquille sur la politique et « sur la religion. — C'est que, répond Monsieur Cardinal, la politique, la religion, tout « est là. — On peut parler d'autre chose cependant. — Oui, mais alors on a des conversations « terre à terre. — Ah bien, voyons, papa, un « peu de patience. — J'en aurai, fillette, j'en « aurai, mais faisons la paix. »

« On rappelle Pauline. Nous nous embrassons tous. J'en avais des larmes dans les yeux. Puis,

bien gaiement, tous les quatre, nous nous mettons au loto. A minuit, le marquis rentre. Il me salue, je le salue, tout cela très-convenablement; et je rentre chez moi avec Monsieur Cardinal... Je me couche et je m'endors, mais voilà qu'au petit jour, toc, toc, on frappe à ma porte. « Qu'est-ce qui « est là? — C'est moi, le marquis. Levez-vous « tout de suite. »

« Je passe vite une camisole et j'arrive. Le marquis était là, en pantoufles et en robe de chambre. « Virginie est malade? je lui dis. — Oh! souf- « frante seulement. — C'est cette scène d'hier qui « lui aura tourné le sang. Je vas lui faire un bain « de pieds. — Oui, un bain de pieds, c'est ce « qu'elle demande. »

« Vite, je vais à la cuisine, j'allume le feu et je me mets à souffler; de temps en temps, le marquis venait voir si l'eau était bouillante. Enfin ça finit par bouillir, je verse mon eau et je pars, portant le bain de pieds. Je traverse la salle à manger, je traverse le salon, je frappe à la porte de la chambre : « C'est moi, ouvrez, j'apporte le bain « de pieds. — C'est bien, donnez-le-moi. — « Comment que je vous le donne! — Oui, je le

lui ferai prendre. — Comment! vous avez la « prétention de faire prendre un bain de pieds à « mon enfant, quand je suis là? — Je vous dis « qu'on n'a pas besoin de vous. Lâchez ça. — « Jamais de la vie! »

« Et voilà qu'il empoigne le bain de pieds, mais je tenais bon. Il tire de son côté, moi du mien; la moitié de l'eau bouillante lui tombe sur les jambes; il pousse un cri et lâche prise.

« Alors, moi je passe et je cours à ma Virginie : « Tiens, mon ange, voilà ton bain de pieds. »

« Et regardant le marquis bien dans les yeux : « Essaye un peu, vilain singe, d'arracher une « mère des bras de sa fille. Tu abandonnes tes « enfants, toi, mais moi je n'abandonne pas la « mienne! »

A ce moment, Madame Cardinal s'interrompit et s'élança au petit trot sur le théâtre, puis revint tout de suite en tenant Pauline par l'oreille. « Ah! petite créature! — Mais, maman... — Je te dis que Monsieur de Gallerande vient de t'embrasser

là, derrière un portant. — Je te dis que non. — Je te dis que si. »

Et Madame Cardinal à cette phrase ajoute un bon soufflet. Le régisseur de la danse accourt. « A l'amende, mademoiselle Pauline, à l'amende! — Moi, monsieur Pluque, à l'amende, parce que maman m'a gifflée!... — Je ne peux pas mettre madame votre mère à l'amende; elle n'émarge pas, elle; et même, mieux que ça, je vous mettrai deux fois à l'amende, mademoiselle Pauline. — Et à cause? dit Madame Cardinal. — A cause de votre présence dans les coulisses, madame Cardinal; les mères ne doivent pas descendre sur le théâtre. C'est le règlement. — Il est moral, votre règlement; c'est pour empêcher les mères de veiller sur leurs enfants. — Ça, je ne sais pas; tout ce que je sais, c'est que votre fille en aura pour six francs, à la fin du mois. — Eh bien, répondit Madame Cardinal, on les payera vos six francs, on est au-dessus de vos six francs, nous serions bien abandonnées de Dieu si nous n'avions pas quelqu'un pour les payer, vos six francs! Allons, viens Pauline. »

Puis, après m'avoir souhaité le bonsoir :

« Ah ! monsieur, me dit Madame Cardinal, deux filles, à l'Opéra, dans la danse, quel tintoin pour une mère ! »

Mai 1870.

MONSIEUR CARDINAL

Hier, à neuf heures du soir, je suivais un de soixante couloirs qui se mêlent et s'entortillent dans le dédale des bâtiments de l'Opéra. L'avertisseur de la danse, une cloche à la main, marchait devant moi; il carillonnait à tour de bras et d'une voix traînante, criait : « En scène, mesdames, en

scène; on commence le deuxième acte. » De la loge des choryphées, je vis sortir une quinzaine de jeunes personnes qui, bavardant, riant, criant, se disputant et se bousculant, se précipitèrent comme une avalanche. Je me collai contre le mur et fus salué au passage d'une quinzaine de : « Bonjour, vous... Tiens, vous voilà... Qu'est-ce que vous venez faire par ici ? » Je laissai passer respectueusement cette agréable trombe, et tout ce petit monde pimpant, fringant, décolleté, vêtu de soie et de satin, dégringola lestement les escaliers.

Ce que je venais faire? Je le savais très-bien. J'étais à la recherche de ma respectable amie Madame Cardinal. La porte de la loge était restée ouverte. Je regardai. Des habilleuses accrochaient à des patères, contre les murs, des robes crottées et des jupons de flanelle rouge à cerceaux. C'étaient les chrysalides d'où venaient de s'envoler les papillons étincelants du ballet de *Don Juan*. Trois ou quatre mères étaient là, assises sur des chaises de paille, causant, tricotant et sommeillant.

Dans un coin j'aperçus Madame Cardinal. Ses deux grands tire-bouchons blancs faisaient cor-

rectement la haie autour de son visage patriarcal. Sa tabatière sur les genoux et ses lunettes sur le nez, Madame Cardinal lisait un journal.

J'approchai. Madame Cardinal, tout entière à sa lecture, ne me vit pas venir. Je me laissai tomber sur un petit tabouret, à ses côtés, et je lui jetai rapidement, à voix basse, cette simple phrase dans l'oreille :

— Madame Cardinal, vous allez me raconter l'histoire de Monsieur Cardinal.

— Mais il n'y a pas d'histoire de Monsieur Cardinal!

— Il y en a une et très-intéressante : Monsieur Cardinal a été juge de paix sous la Commune, Monsieur Cardinal a été arrêté...

— Plus bas... plus bas... Personne à l'Opéra ne se doute...

— Je parlerai aussi bas que vous voudrez ; mais je veux des détails... Tout ce qui vous touche m'intéresse... Quant à ma discrétion...

— Je la connais!... Et je veux bien vous raconter... Mais rapprochez votre tabouret.

Je rapprochai mon tabouret. Madame Cardinal commença :

« Je suis obligée de reprendre les choses d'un peu haut parce que, vous savez, il y a dans la vie des enchaînements de circonstances... C'est par la journée du 4 septembre qu'il faut que je commence... Ah! quelle journée pour nous, mon cher monsieur! La révolution d'abord!.. Vous pensez bien que Monsieur Cardinal n'y resta pas étranger. Il était au quai d'Orsay, devant le corps législatif, au premier rang, contre les grilles... Il ne rentra qu'à six heures, épuisé d'avoir crié : Vive la République! Il rapportait une petite terrine de cinq francs et une bonne bouteille de Bourgogne. « Madame Cardinal, me dit-il, nous « allons faire un petit dîner fin. » Mais voilà qu'au moment où nous allions nous mettre à table, Monsieur Cardinal, Pauline et moi, Virginie arrive avec le marquis. — Vous savez, Cavalcanti, le choix de ma fille enfin. — Le marquis nous annonce qu'il part le lendemain pour l'Italie avec Virginie. Il ne voulait pas rester vingt-quatre heures dans une ville où la République venait d'être proclamée par la canaille... A ces mots, Monsieur Cardinal se lève et s'écrie : « J'en étais « de cette canaille qui a proclamé la République ! »

se jette sur le marquis, l'attrape par le collet et vous le secoue comme un prunier. Nous avons eu toutes les peines du monde, moi et mes deux poulettes, à arracher le marquis des mains de Monsieur Cardinal.

« Virginie heureusement, avec son tact, a tout arrangé. Elle a expliqué à Monsieur Cardinal que la vraie raison, c'était que l'Opéra allait être fermé pendant le siége, qu'elle ne voulait pas interrompre sa danse, qu'on lui offrait un engagement à Milan, etc., etc.. Monsieur Cardinal s'est apaisé : « Je m'incline, a-t-il dit, s'il y a une « question d'art et d'avenir pour Virginie. » Le marquis a retiré son mot sur la canaille, et ils se sont séparés très-convenablement, lui et Monsieur Cardinal.

« Pendant le siége, il y a eu tout le temps deux hommes dans Monsieur Cardinal : Il y avait le patriote qui était pour la sortie torrentielle, pour le feu grégeois, pour Paris réduit en cendres.. Mais dame... je veux tout vous dire... Il y avait aussi le propriétaire... C'est un ange que Virginie... Avant de partir pour l'Italie, elle avait exigé que le marquis nous réglât, à Monsieur

Cardinal et à moi, une position très-honorable... Vous pensez bien que tout ça s'était traité directement avec moi et que la dignité de Monsieur Cardinal n'avait pas eu à souffrir...

« Le lendemain du départ du marquis et de Virginie, je dis à Monsieur Cardinal : « Mon ami, « est-ce que tu ne connaîtrais pas un bon place- « ment pour une somme de trente mille francs? — « Une somme de trente mille francs, me répon- « dit-il, je ne vous demande pas d'où provient « cette somme. Je ne veux pas le savoir! Mais il « y a, en ce moment, à cause des circonstances, « une grande baisse sur les immeubles... Nous « allons nous abonner aux *Petites Affiches*. » Huit jours après, nous achetions à Batignolles une maison qui était très-avantageuse pour le prix. Et voilà pourquoi Monsieur Cardinal était un peu tiraillé sur la question de faire sauter Paris.

« Monsieur Cardinal, d'ailleurs, supporta héroïquement le siége. A cause de son âge et de ses rhumatismes, il ne pouvait pas faire le service de la garde nationale. Mais il trouvait cependant moyen de contribuer à la défense : il allait tous les soirs dans les clubs! Cette vie-là ne lui déplai-

sait pas trop. Il se faisait des relations dans le monde politique. Il commençait à prendre dans Batignolles une certaine importance. Trois ou quatre fois il fut nommé assesseur, et même, un soir, à la *Reine Blanche,* le président s'étant trouvé indisposé et ayant été obligé de sortir pendant quelques minutes, Monsieur Cardinal prit sa place au fauteuil.

« Comment Trochu nous a livres aux Prussiens avec son fameux plan, vous le savez aussi bien que moi... On a capitulé, on a fait la paix... Monsieur Cardinal se résigna; mais il eut une véritable crise d'exaspération quand il apprit que le roi Guillaume voulait entrer dans Paris. Voyez-vous, je ne sais pas ce qui serait arrivé si les Prussiens étaient venus à Batignolles!... Je n'aurais jamais pu tenir Monsieur Cardinal. Par bonheur, ils n'ont pas dépassé le parc Monceaux.

« Cependant, Monsieur Cardinal ne cessait de me répéter : « Écoutez, Madame Cardinal, l'Al-« sace, la Lorraine, les cinq milliards, il faut en « prendre son parti; mais qu'ils prennent garde à « Bordeaux, qu'ils ne touchent pas à la Répu-

« blique! Ah! s'ils s'avisaient de toucher à la « République! »

« Par là-dessus, le 18 mars est arrivé, et je vous en donne ma parole d'honneur, Monsieur Cardinal n'y a été pour rien. Par exemple, je l'ai tenu sous clef pendant huit jours. Je me méfiais... Il y avait des gens qui conseillaient à Monsieur Cardinal de se jeter dans le mouvement... C'est que ce n'était pas une recrue à dédaigner. Si Monsieur Cardinal s'était prononcé hautement pour la Commune, il aurait entraîné bien du monde dans Batignolles.

« Mais il ne s'est pas prononcé. D'ailleurs, moi, je faisais tout ce que je pouvais pour le calmer. Certainement, comme épouse, je partageais toutes les opinions de Monsieur Cardinal; mais je n'étais pas seulement épouse, j'étais mère. J'avais encore une fille à caser, et je me disais : « Avec tout ça « l'Opéra est fermé depuis neuf mois... et quand « rouvrira-t-il? Et Pauline n'est pas casée, et « j'aurai probablement du mal à la caser sous la « République, tandis que sous l'Empire, il faut « être juste, ça allait tout seul. »

« Je ne partageais pas, bien entendu, les préju-

ès de Monsieur Cardinal contre les hautes classes de la société. Dans les coulisses de l'Opéra, nous autres, nous voyons des gens du monde et nous reconnaissons bien qu'ils ont du bon... Non ; ce n'est pas par politesse que je vous dis ça ; je le pense. Je sais bien qu'il en faut des hommes comme il faut, parce que, sans ça, nos pauvres petites, je vous le demande, qu'est-ce qu'elles deviendraient? Seulement, vous comprenez, ces raisons-là, je ne pouvais pas les donner à Monsieur Cardinal; il m'aurait arrêtée tout de suite pour me dire : « Madame Cardinal, tu sais que je « n'aime pas à entrer dans ces choses-là. »

« Au bout de huit jours, j'ai bien été obligée de rendre la liberté à Monsieur Cardinal. Il m'avait bien promis de se tenir tranquille. Je l'ai laissé entrer dans le comité de conciliation des Batignolles... C'était excellent!... Il y avait des séances tous les jours; on envoyait des délégués à Versailles. Ça ne pouvait mener à rien; mais enfin ça avait de grands avantages; ça occupait Monsieur Cardinal et ça continuait à lui donner de l'importance, sans le compromettre.

« Et puis ce n'est pas tout. Monsieur Cardinal,

pour se distraire, avait encore sa maçonnerie... Monsieur Cardinal, cela va sans dire, faisait partie de la franc-maçonnerie. Il avait même une dignité. Il était grand Écossais de la voûte sacrée de Jacques VI. La franc-maçonnerie s'agitait... Il y avait trois partis en présence : les uns qui étaient pour ne rien faire du tout, les autres qui proposaient des manifestations pacifiques, et puis les autres qui voulaient se déclarer pour la Commune. Monsieur Cardinal était d'avis qu'il ne fallait rien faire du tout, que ce n'était pas le rôle de la maçonnerie de se mêler de guerre et de politique.

« La loge se réunissait presque tous les jours; on se disputait, on se chamaillait; et le soir Monsieur Cardinal, en rentrant, me disait : « Madame Cardinal, si tu veux voir un homme « qui vient de briller dans une discussion, regarde-« moi. »

« Nous avons boulotté comme ça, pendant un mois, et, je vous assure, si Monsieur Cardinal penchait d'un côté, c'était plutôt du côté de Versailles que du côté de la Commune. D'abord, vous pensez bien qu'il n'avait pas été satisfait du

décret de la Commune sur les loyers. C'était une maison de rapport que nous avions achetée à Batignolles, et nos locataires, quand le cœur leur en disait, déménageaient sans payer, sous la protection de la garde nationale. Et puis Monsieur Cardinal aime beaucoup les deux petites... Il était bien triste de ne pas avoir vu Virginie depuis près de huit mois, et il savait bien que le marquis ne nous ramènerait pas notre enfant, tant qu'il y aurait la Commune à Paris.

« Pour ce qui est de moi, je devenais tout à fait versaillaise... La Commune, c'est vrai, s'occupait de la réouverture de l'Opéra, mais de l'Opéra sans ballet! L'avenir de Pauline me tourmentait beaucoup, et je ne pouvais pas m'empêcher de me dire : « Ça ne fait rien, si l'Empire « avait duré deux ou trois ans de plus, Pauline « aujourd'hui serait petit sujet; et sa position, « très-probablement, serait assurée de toutes les « manières. » Je vous demande pardon, je rabâche un peu sur tout ça... mais, vous savez, quand une mère est sur le chapitre de sa fille, le cœur l'emporte...

« J'arrive au 28 avril... la date terrible!... la

journée qui a fait tous nos malheurs... Depuis environ une semaine il tombait, de temps en temps, quelques obus au bout des Batignolles, et Monsieur Cardinal tous les matins allait voir sa maison... Voilà donc que le 26 avril, à onze heures, Monsieur Cardinal rentre avec les yeux qui lui sortaient de la tête et les dents qui lui claquaient dans la bouche : « Madame Cardinal, me dit-il, « sais-tu ce qui est arrivé, madame Cardinal? « — Non, monsieur Cardinal; mais tu me fais « peur. — Eh bien! Monsieur Thiers, il nous a « bombardés!... Oui, ce que Monsieur de Bismark « n'a pas fait, Monsieur Thiers le fait!.. Il n'était « pas tombé un seul obus prussien dans les Bati- « gnolles, et cette nuit une bombe versaillaise « a crevé notre toit. J'aurai au moins pour « quinze cents francs de réparations! »

« Je fais prendre un peu d'eau de mélisse à Monsieur Cardinal; j'essaye de le calmer; mais il était exaspéré et tout d'un coup il s'écrie : « Je « ne voulais pas aller demain à la manifestation « maçonnique, mais j'irai, madame Cardinal, « j'irai, au premier rang, offrir ma poitrine aux « balles versaillaises... Mon chapeau, donne-moi

mon chapeau... Il y a réunion de la loge, à midi... Je vais aller retrouver mes frères. »

« Malgré mes cris et mes larmes, il part. Une grande manifestation était annoncée pour le lendemain. On devait aller planter les bannières maçonniques sur les remparts, et, si une seule balle les touchait, les frères s'engageaient à marcher aussitôt contre les Versaillais. Monsieur Cardinal, la veille encore, avait combattu ce projet; mais à ce moment-là il n'avait pas encore été bombardé! Ça change bien les sentiments d'un homme, voyez-vous, de recevoir une bombe qui fait un dégât de quinze cents francs.

« Monsieur Cardinal revint à quatre heures. Il était calme, grave, et portait un grand bâton à la main : « Madame Cardinal, me dit-il, tu t'arran-
« geras comme tu pourras; mais il me faut une
« bannière maçonnique pour demain matin, huit
« heures, huit heures et quart... Je dois porter
« une bannière, et je me suis engagé à la fournir
« parce que, tu comprends, plus il y aura de ban-
« nières, plus ce sera imposant et plus ça donnera
« à réfléchir à celui qui nous bombarde! Voici le
« bâton pour la bannière! »

« J'ai vu tout de suite, à l'air et au ton de Monsieur Cardinal, qu'il n'y avait pas à discuter. Nous avons été obligées de nous mettre tout de suite à la besogne, Pauline et moi ; et avec une vieille robe de bal de Virginie, nous avons fabriqué une bannière qui était vraiment très-bien. J'avais sacrifié un de mes jupons de laine et j'avais étendu une couche de flanelle entre les deux épaisseurs de soie. Ça donnait du corps à la bannière. Mais ce qu'il y avait de plus réussi, c'étaient les emblêmes et la légende. Dans un morceau de satin bleu qui venait d'un costume de Virginie, j'avais découpé un triangle, une équerre, un marteau et toutes les lettres nécessaires pour l'inscription : *Aimez-vous les uns les autres*. Et puis j'avais appliqué tout ça sur la soie blanche. Voyez-vous, c'était d'un effet ! Et quand Monsieur Cardinal est parti, à huit heures et demie, dans un petit cabriolet découvert, avec sa bannière qui flottait en l'air, il n'y avait qu'un cri d'admiration dans Batignolles.

« Avant de monter en voiture, Monsieur Cardinal m'embrassa sur le trottoir, au milieu d'un groupe de deux ou trois cents personnes. Moi, je

pleurais, je criais, je m'attachais à ses habits, je lui disais : « Monsieur Cardinal, je ne veux pas te « quitter! Tu vas courir des dangers pour ta « femme! Je dois y participer! » Mais lui me répondit : « Non, non, madame Cardinal, je ne « t'emmènerai pas. J'ai besoin de toute ma force, « tu pourrais me faire faiblir. Adieu!... Laisse-« moi!... Je vais offrir ma poitrine aux balles ver-« saillaises! Ma poitrine après ma maison! » Là-dessus, il m'embrasse, saute dans son cabriolet, salue la foule, part, et moi, les sangs tournés, presque évanouie, soutenue par Madame Canivet, l'épicière d'en face, je regarde s'éloigner la voiture et la bannière qui se balançait au-dessus de la tête de Monsieur Cardinal. Tout le monde me faisait des félicitations sur ma bannière; mais vous pensez bien que je n'avais pas la tête à recevoir des compliments.

« Le cabriolet n'avait pas tourné le coin de la rue que je fais cette réflexion : « Il n'a pas voulu que « je l'accompagne; mais j'ai bien le droit d'assister « au défilé sur le boulevard. Oui, il faut que je « fasse voir ça à Pauline, il faut que ça reste dans « le souvenir de cette enfant. » Alors j'ai pensé

tout de suite à Monsieur le comte de Glayeul qui s'était toujours beaucoup intéressé à mes petites... J'avais conduit deux ou trois fois Virginie chez lui... et il ne cessait de me dire, avant le 4 septembre : « Amenez-moi donc Pauline, un de ces « matins. » Et, vous savez, Monsieur de Glayeul n'est pas de ces farceurs qui ne veulent que la perdition de nos filles. Non, c'est un homme sérieux, à qui une mère peut confier son enfant; c'est un homme qui connaît la danse, c'est un homme qui connaît la vie et qui jamais n'avait donné que de bons conseils à Virginie. Je me dis : « Je vas lui mener Pauline. Il demeure à l'entre-« sol, sur le devant, boulevard de la Madeleine. « Ça fera très-bien l'affaire, nous serons là aux « premières loges pour voir passer Monsieur Car-« dinal. »

« Monsieur de Glayeul a reçu Pauline à bras ouverts. Il m'a installée dans un grand fauteuil devant une des croisées du salon. Il s'est mis à une autre croisée avec Pauline, parce que trois dans la même fenêtre on aurait été trop serré, on se serait gêné les uns les autres... A une heure le cortége a commencé à défiler. Eh bien, là! vrai,

ceux qui n'ont pas vu ça n'ont rien vu. C'était superbe !

« En tête, les membres de la Commune ceints de leur écharpe, puis, trois compagnies de turcos de la Commune, puis les délégations maçonniques, et puis enfin les dignitaires et, parmi les dignitaires, Monsieur Cardinal, dont la figure rayonnait et qui portait ma bannière... Moi, je me suis penchée par la fenêtre et j'ai crié à la petite : « Pauline ! Pauline ! Ton père, voilà ton père ! » Mais j'avais beau regarder, je ne voyais pas la petite... et je continuais à crier : « Pauline ! qu'est-« ce que tu fais donc ? Je te dis que voilà ton « père ! »

« Enfin elle m'a entendu, elle s'est penchée par la fenêtre, elle était toute rouge d'émotion, la pauvre enfant, et je lui ai dit : « Agite ton mou-« choir, Pauline, agite ton mouchoir. » Et alors, toutes les deux, nous avons agité nos mouchoirs. J'appelais de toutes mes forces : « Monsieur Car-« dinal ! monsieur Cardinal !... nous sommes là... « à l'entresol !... » Il a entendu, a tourné la tête, a incliné lentement sa bannière devant nous, et il a passé.

« Quand j'ai voulu partir avec Pauline, Monsieur de Glayeul m'a dit : « Laissez-moi donc la petite, « je vous la ramènerai ce soir, après dîner. » Mais j'ai répondu : « Non, non, monsieur le « comte, pas aujourd'hui, ce n'est pas quand « Monsieur Cardinal va courir de tels dangers, « que je pourrais me séparer de mon enfant. Un « autre jour, tant que vous voudrez ! » Et j'ai emmené Pauline.

« Nous rentrons... Il pouvait être trois heures... La canonnade avait cessé. Ça me rassurait un peu. Mais voilà que, vers quatre heures, j'entends trois ou quatre détonations. J'ai eu un pressentiment. Je me suis écriée : « Ah ! les misérables, ils tirent « sur Monsieur Cardinal ! » Je ne me trompais pas !

« A six heures, la porte s'ouvre violemment ; et Monsieur Cardinal paraît tout hors de lui, sans chapeau, les yeux hagards, blanc de poussière. Savez-vous ce qui était arrivé ? Un obus versaillais droit sur Monsieur Cardinal, pendant qu'il plantait sa bannière, entre la porte Maillot et la porte Dauphine.

« Monsieur Cardinal se mit au lit avec une

fièvre de cheval, et, pendant une grande semaine, il me donna bien des inquiétudes. Il avait le délire toutes les nuits et répétait toujours les mêmes phrases : « Monsieur Thiers bombardeur! Des « obus sur ma maison! Des obus sur moi-même! « Vive la Commune! »

« Quand Monsieur Cardinal fut sur pied, vers le 15 mai, je ne pus l'empêcher de se jeter en plein dans le mouvement. On lui offrit, à son choix, une place dans les bureaux de la guerre ou une situation dans la magistrature. Je le poussai à se décider pour la magistrature. Il me semblait que c'était moins périlleux, plus honorable et plus conforme au caractère de Monsieur Cardinal. Le vendredi 19 mai, l'*Officiel* publia l'arrêté qui nommait Monsieur Cardinal à une justice de paix. Moi, j'étais très-inquiète; mais ça ne fait rien, je dois l'avouer, j'ai été flattée tout de même de voir le nom de Monsieur Cardinal s'étaler à la première page de l'*Officiel*. Monsieur Cardinal devait tenir sa première audience, le lundi suivant, à neuf heures.

« La veille, le dimanche, il alla se faire photographier en robe dans deux poses. Dans la première pose, il était tout seul, sérieux, méditatif,

accoudé sur un fût de colonne, tenant à la main l'*Officiel* du 19. Dans la seconde pose, il n'était pas seul... je m'appuyais sur son bras, il me montrait l'*Officiel* du 19, et je souriais.

« Le lundi matin, à neuf heures, Monsieur Cardinal, en robe, s'asseyait dans son grand fauteuil de juge; il avait un tel air d'autorité et de dignité, qu'on aurait pu croire qu'il n'avait fait que ça toute sa vie... Naturellement, j'avais amené Pauline. On appelle la première affaire... mais voilà qu'au moment où le plaignant s'approchait, un lascar de la Commune s'élance dans le prétoire en s'écriant : « L'ennemi est dans nos murs!... « Tout le monde aux barricades! »

« Moi, je n'ai fait qu'un bond sur l'estrade. J'ai tout de suite arraché sa robe à Monsieur Cardinal, j'ai jeté sa toque de juge dans un coin, et je l'ai emmené dare, dare, à la maison... Là, je l'ai remis sous clef, et, pendant six semaines, il n'a pas mis le nez dehors. Au bout des six semaines, je commençais à respirer quand un matin, — c'était le 3 juillet, — on sonne, Pauline va ouvrir et revient épouvantée en criant : « Maman, maman, « c'est la police! »

« C'était en effet la police. On a présenté à Monsieur Cardinal la photographie qu'il avait eu la bêtise de faire faire, le jour même de l'entrée des Versaillais. Monsieur Cardinal a été admirable : « C'est bien moi, a-t-il dit, je suis prêt à « vous suivre, j'ai fait le sacrifice de ma vie. Je « ne rachèterai pas mes jours au prix d'une bas- « sesse... Permettez-moi d'embrasser ma femme « et je suis à vous. »

« Alors il m'ouvrit ses bras. Je m'y précipitai, et il me dit, tout bas, rapidement : « Il n'y a que le « marquis qui puisse me tirer de là... Je me rap- « pelle. Il est très-lié avec Monsieur Thiers. Il « dînait chez lui, place Saint-Georges. »

« Puis, se redressant, il se tourna vers le commissaire et lui dit : « Marchons, monsieur, mar- « chons ! »

« J'envoyai tout de suite une dépêche télégraphique à Virginie : « *Ton père sur les pontons.* « *Viens avec le marquis. Lui seul peut nous sau-* « *ver !* » Eh bien, il faut être juste, c'est un vrai gentilhomme que le marquis. Quarante-huit heures après, il arrivait à Paris, et comme je lui disais : « Que vous êtes bon d'être venu ! — Ne me

« remerciez pas, me répondit-il, j'avais besoin de « voir Monsieur Thiers pour les affaires de Rome. « Je lui parlerai en même temps de Monsieur « Cardinal. »

« Le lendemain Monsieur Cardinal m'était rendu!... »

En ce moment les coryphées, fleurs et papillons, tumultueusement rentrèrent dans la loge.

Pauline vint se planter devant Madame Cardinal et joyeuse :

— Regarde, maman, regarde à mes oreilles ces deux petits diamants; c'est Monsieur de Glayeul qui me les a apportés ce soir.

Madame Cardinal remit en hâte ses lunettes sur son nez, examina les deux petits diamants et fut, à ce qu'il paraît, satisfaite de l'examen; car, se tournant vers moi :

— Il se conduit très-bien avec Pauline, Monsieur de Glayeul... Voyez-vous, c'est une inspiration du ciel qui m'a fait aller chez lui le 29 avril...

Et maintenant allez vous-en... Vous gênez ces enfants !... Elles ne peuvent pas se déshabiller devant vous.

Novembre 1871.

LE RÊVE

Mon ami Raoul se mariait avant-hier à Sainte-Clotilde... J'arrive à l'église; grande foule et la cérémonie déjà en train. Je me faufile dans les bas côtés. Le prêtre achevait sa petite harangue et la terminait par cette phrase :

« Soyez donc unis sur cette terre, jusqu'à ce

que vous soyez unis définitivement dans le ciel. »

Je ne pus retenir une petite exclamation. Raoul n'épousait pas une jeune fille, il épousait la jolie petite comtesse Jeanne de Charmelieu, veuve de mon ami Gaston de Charmelieu. Cette aimable personne était destinée à faire le bonheur de mes amis. Raoul après Gaston. Sur la terre, rien de plus simple. Gaston s'étant retiré, restait Raoul; mais là-haut, dans le ciel, pour l'union définitive, ils seront deux : Gaston et Raoul, le premier et le second mari.

Je tombai dans de profondes réflexions. Cette phrase du prêtre de Sainte-Clotilde faisait probablement partie de tous les petits discours qui servent, dans le courant, pour les mariages. On avait dû, cinq ans auparavant, faire la même promesse à Gaston; on avait dû lui dire que, s'il vivait et mourait chrétiennement, il retrouverait sa petite Jeanne dans le paradis, parmi les Anges, les Archanges, les Trônes et les Dominations.

Cependant grand remue-ménage autour de moi. La messe était terminée. Les grandes orgues attaquaient la *Marche* de Mendelsohn. Je suivis le flot qui me portait à la sacristie. Poignée de main

à la mariée, poignée de main au marié. Je ne leur adressai pas une parole, et bien m'en prit, car j'avais une sottise sur le bout des lèvres; je n'aurais pu, je crois, m'empêcher de dire à Raoul : « As-tu bien entendu et as-tu bien compris cette phrase sur l'union définitive? Vous serez deux, mon cher, pour l'union définitive. »

Je sors de l'église, je fais deux ou trois visites, je rentre chez moi, je monte à cheval, je dîne au cercle, je vais à l'Opéra, et toujours cette bête d'idée fixe qui me poursuivait : « Comment se débrouilleront-ils un jour, dans l'autre monde, Raoul et Gaston? »

Je me couche, je m'endors, et c'est ici que le rêve commence. Un rêve, qu'on ne l'oublie pas, c'est un rêve.

—

Je me trouvais dans le Paradis, à la gare. Grand mouvement de trains; les voitures partaient vides et revenaient plus ou moins remplies. Le chef de gare était Saint Thomas. Je causais avec lui et, fort obligeamment, il m'expliquait l'organisation du service.

— Les trains, me disait-il, partent de la terre touchent à l'Enfer, touchent au Purgatoire, et s'arrêtent au Paradis. Ici, en ce moment, nous avons du monde, beaucoup de monde. On a un peu tourmenté le Saint-Père, dans ces dernières années; et il y a eu sur la religion comme un petit air de persécution, qui a réchauffé les tièdes et décidé les indifférents. Le concile est une chose excellente et qui nous fait du bien. Enfin, nous sommes contents, très-contents; il y a, depuis quelques mois, une progression constante dans le nombre de nos voyageurs pour le Paradis; tous les jours, sur terre, au départ, il faut ajouter des voitures... La petite vérole y est assurément pour quelque chose, mais la recrudescence de la foi pour bien davantage. Du reste, vous allez pouvoir en juger. Sept heures dix... L'express va arriver... Oui, nous avons des express qui viennent tout droit de la terre... Entendez-vous le sifflet? Voici le train. Nous avons pris l'organisation française, c'est la meilleure. Une grande compagnie qui a émis ses actions, par voie de souscription publique; les obligations sont garanties par le Ciel. Nos lignes principales sont terminées, mais

nous ne communiquons pas encore avec toutes les planètes; nous nous occupons en ce moment de notre deuxième réseau. Regardez bien, le train arrive. Vous voyez, nous avons des voitures de trois classes : premières, deuxièmes, troisièmes; un fourgon pour les bagages, un compartiment pour les chiens. On descend; faites bien attention et remarquez ceci : pas grand monde dans les deuxièmes; la petite bourgeoisie donne peu, elle est généralement frondeuse, voltairienne et libre penseuse, la petite bourgeoisie. Dans les troisièmes classes, en revanche, foule, grande foule; tout bon ou tout mauvais, le peuple; mais généralement bon. Foule également dans les premières classes. Ah! il faut reconnaître aussi que les gens riches ont de grandes facilités pour faire leur salut. Ils ont tout leur temps à eux, et, en admettant même qu'ils donnent à Satan la meilleure partie de leur existence, ils trouvent toujours, de loin en loin, pour peu qu'ils y apportent quelque bonne volonté, une heure ou deux pour se mettre en règle vis-à-vis de la religion. Dieu n'est pas si noir qu'on le croit. Il se contente de bien peu de chose, allez. Restez seulement ici deux ou trois

jours, vous verrez arriver une cinquantaine de trains, et dans ces trains assurément des personnes de votre connaissance. Vous vous apercevrez bien vite qu'on peut gagner le Paradis à bon marché.

Il est bavard, Saint Thomas. Il parlait, parlait parlait; mais, moi, depuis quelques instants déjà, je ne l'écoutais plus. Ma veuve de Sainte-Clotilde, la femme de Gaston, la femme de Raoul, c'était elle! J'avais vu sa jolie tête paraître à la portière d'un wagon-salon; puis, légère et pimpante, elle avait lestement sauté à bas de la voiture, en laissant voir un peu ses jambes, qui étaient charmantes. Et elle courait de tous côtés, criant : « Le Paradis? où est le Paradis? J'ai mon billet. »

Telle je me souvenais l'avoir vue, un jour, dans la gare de Compiègne, descendant d'un train spécial qui amenait au château les invités de l'Impératrice. Et, ce jour-là aussi, elle avait un peu laissé voir ses jambes, et ce jour-là aussi, elle courait, ravie, sur le quai, criant : « Mes caisses! qu'on n'oublie pas mes caisses! J'en ai quatorze. »

Et un officier de la couronne vint à elle, dans la gare de Compiègne, et lui dit : « Ne craignez

rien, madame la comtesse, je me charge de vos caisses, je suis ici pour les caisses. »

Et Saint Pierre vint à elle, dans la gare du Paradis, et lui dit :

— Votre billet? madame, Voulez-vous avoir la bonté de me montrer votre billet?

— Le voici, monsieur.

— Parfaitement en règle, vous pouvez passer. Voici l'entrée du Paradis.

Ma petite amie fit une gentille révérence et passa. Une envie folle me prit d'entrer à sa suite dans le Paradis.

Qui sait? Raoul était mort peut-être et ma veuve allait se trouver entre ses deux maris.

Je demandai à Saint Thomas s'il ne pouvait pas me faire entrer.

— Très-facilement, me répondit-il.

— Oui, mais pour une heure seulement? on ne me retiendra pas? je pourrai m'en aller? parce que, voyez-vous, quelque agréable que puisse être le Paradis, si j'ai encore quelques bonnes années à passer sur la terre, j'aime autant ne pas les perdre. La vie n'a qu'un temps et le Paradis est éternel.

— N'ayez pas peur, vous pourrez sortir. Venez.

Et il me conduisit à Saint Pierre :

— Vous reconnaîtrez monsieur, lui dit-il, c'est un curieux, il ne fera qu'entrer et sortir.

— Entrez, monsieur, entrez; je vous reconnaîtrai.

Me voilà dans le Paradis. Il était temps, et j'arrivais au bon moment. Raoul et Gaston, qui avaient guetté les voyageurs à l'arrivée, s'étaient déjà précipités sur *leur femme.*

Gaston avait pris la main droite et tirait d'un côté, en disant : « Jeanne, ma chère Jeanne! »

Raoul avait pris la main gauche et tirait de l'autre côté, en disant : « Marthe, ma chère Marthe! »

Elle avait deux petits noms; et il lui avait paru convenable de ne pas garder, dans l'intimité, pour son second mari, le petit nom qui avait servi pour le premier. C'était une créature adorable et d'une exquise délicatesse de sentiments.

Raoul et Gaston cependant ne paraissaient, ni l'un ni l'autre, disposés à lâcher prise.

— Jeanne!

— Marthe!

— Je suis ton premier mari.

— Je suis ton second mari.

— Mes droits ne sont pas discutables.

— Monsieur, laissez madame.

— Je ne vous parle pas, monsieur. Je ne vous connais pas!

Je ne vous connais pas!... Or ils étaient amis intimes, sur terre, de leur vivant; ils se tutoyaient et ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Raoul, le second mari ne bougeait pas de chez Gaston... et les médisants racontaient... mais s'il fallait croire tout ce que racontent les médisants!

La dispute, cependant, s'échauffe entre Raoul et Gaston. Les voix s'élèvent. La vie est douce dans le Ciel, mais un peu monotone; et le plus mince événement fait l'effet d'un accident de voiture dans une petite ville de province. Les bienheureux et les bienheureuses accourent de toutes parts. Les uns prennent parti pour le premier mari, les autres pour le second. Quant à Jeanne, elle ne bougeait pas; elle avait dégagé ses deux mains et ne disait rien ni à Raoul, ni à Gaston.

Saint Thomas m'avait accompagné dans le Paradis.

— Le cas cependant, lui dis-je, a dû souvent se présenter. Les femmes à deux maris ne sont pas rares sur la terre.

— D'accord ; mais ce qui est nouveau, absolument nouveau, c'est cette rage de deux maris à se disputer une femme. D'ordinaire, en pareille circonstance, parmi les maris, c'est à qui ne reprendra pas sa femme.

— Et quand la situation est retournée, quand il y a deux femmes pour un seul mari ?

— Oh ! alors, c'est tout différent ; c'est parmi les femmes à qui rattrapera le mari. Les femmes sont enragées pour le mariage, même dans le Paradis. Nous avons eu cependant un incident assez curieux, le jour de l'arrivée de Napoléon premier.

— Ah ! il est dans le Paradis, Napoléon Ier ?

— Oh ! il a fait d'abord un peu de purgatoire, et franchement c'était justice. Son histoire avec Pie VII à Fontainebleau !... Toujours est-il qu'il était encore dans le purgatoire lorsqu'en 1852, après le coup d'État, Napoléon III eut des procédés si parfaits pour Pie IX, qu'on ne crut pouvoir décemment laisser dans le purgatoire l'oncle d'un

pareil neveu. On lui ouvrit donc le paradis. Il arriva et son premier mot fut : « Et mes deux « femmes? — Avez-vous une préférence? — Oui, « certainement, je reprendrais très-volontiers « Josephine. » On courut tout de suite chez Joséphine : « C'est Napoléon, il est là, il vous « redemande. — Je suis désolée, repondit sèche- « ment Joséphine; mais après ce qui s'est passé « en 1809, jamais, jamais, jamais ! » On se rabattit sur Marie-Louise, qui jeta les hauts cris : « Moi, « revoir Napoléon ! moi qui vis si tranquille avec « le général. Ne me parlez pas de Napoléon. « Qu'il reprenne Joséphine ! » Ni l'une ni l'autre n'en voulut démordre. Napoléon restait là tout seul, un peu vexé, quand accourut Madame de Staël : « Napoléon, dit-elle, donnez-le-moi, je « m'en charge. » Et ils font très-bon ménage.

A ce moment, Saint Thomas fut interrompu par un grand cri qui s'éleva dans la foule des bienheureux : « Le Père éternel ! le Père éternel ! » C'était en effet le Père éternel. Il passait par là, par hasard; et ayant entendu du bruit, il arrivait.

Un rêve, tout cela est un rêve, qu'on se garde bien de l'oublier.

Absolument le Père éternel de l'école italienne. Dans un grand nuage gris pommelé, une longue barbe blanche, un air admirable d'indulgence et de charité, un Jupiter bourgeois et vertueux.

Il s'arrête, demande ce qui se passe. On lui raconte brièvement la chose.

— Eh bien, dit le Père éternel, quoi de plus simple? Madame est ici en récompense de sa conduite religieuse et de ses sentiments chrétiens. Elle a droit au bonheur le plus paisible et le plus étendu. Qu'elle prononce elle-même et choisisse entre ces deux messieurs.

— Mais, fit observer Gaston, celui de nous deux qui arrivera mauvais deuxième?

Gaston, qui avait eu sur la terre une écurie de course, conservait, vous le voyez, même après sa mort, même en présence du Père éternel, de déplorables habitudes de langage.

— Eh bien, répondit le Père éternel, à celui de vous deux qui n'aura pas été agréé, je donnerai une des femmes non réclamées qui encombrent le Paradis. Allons, madame, ne perdons pas de temps. Décidez-vous. Faites votre choix.

Silencieuse, immobile, Jeanne se tenait entre

ses deux maris, et tous deux, Gaston et Raoul, alternant selon le mode antique, cherchaient quelles paroles pouvaient aller le plus sûrement au cœur de leur femme.

— Souviens-toi, disait Gaston, je t'ai épousée et tu n'avais que trois cent mille francs de dot.

— Et tu n'avais pas un sou quand, moi, à mon tour, je t'ai épousée. Ta dot s'en était allée en chiffons et monsieur avait follement mangé sa fortune dans le baccarat et les courses.

— Tu n'avais que trois cent mille francs et j'aurais pu épouser la petite Blanche de Simiane qui avait un million.

— Je sais bien que ton père m'a dit : « Je donne une nouvelle dot de trois cent mille francs à ma fille; » mais il m'a payé en actions de ses mines de Bolivie, lesquelles actions, au bout de dix-huit mois, valaient quatorze mille francs, au lieu de trois cent mille.

— C'est que je m'en moquais pas mal, moi, de la question d'argent. Je m'étais toujours dit : « Si je me marie, je veux avoir la plus jolie femme de Paris et la mieux mise. » C'est pour cela que je t'ai choisie, Jeannette.

— Quatorze mille francs! je n'ai eu que quatorze mille francs!... Et cependant ai-je jamais discuté une seule des notes de ta couturière? Elles étaient violentes cependant, ces notes. Je me rappelle encore certain mémoire de dix-sept mille francs...

— Et moi! j'en ai eu un de vingt-trois mille!... Et pourtant, moi, je n'avais pas, comme monsieur, quatre cent mille livres de rente; mais j'étais si fier de ta beauté, ma Jeanne, et du tapage que cette beauté faisait dans le monde! Ton luxe était mon grand orgueil et ma grande affaire. Que de diamants et de dentelles! Quelles voitures! Quels chevaux? Quelles livrées! Et ta chambre, Jeannette, ta chambre de satin cerise!... Et puis des loges, des loges à toutes les premières. Trois cents francs j'ai payé pour la première de *la Famille Benoîton!*

— Les loges! il parle des loges! Même avant d'être le mari, c'était toujours moi qui les payais, les loges. La première du *Petit Faust* m'a coûté quatre cents francs et j'ai donné cinq cents francs en 1868 pour le bénéfice de la Patti.

— La date! il se rappelle la date! Mais vous

diniez chez moi, cinq fois par semaine, monsieur, mais vous étiez toujours fourré dans nos loges des Italiens et de l'Opéra, vous qui faites tant de bruit pour deux ou trois malheureuses loges offertes à ma femme.

— Deux ou trois !... Mais, en vérité, de pareils détails sont indignes !...

— C'est mon avis, dit le Père éternel qui commençait à s'impatienter dans son nuage. Abrégeons, messieurs, abrégeons, et vous, madame, je vous en prie, prenez un parti.

Jeanne restait impassible et les deux maris allaient, allaient, allaient toujours.

— Souviens-toi, disait Gaston. Pour toi, j'ai brisé ma carrière. J'ai donné ma démission de capitalne de hussards, parce que tu ne voulais pas venir en garnison à Sarreguemines.

— Et moi qui me suis rallié à l'empire par amour pour toi !... Monsieur vous avait trimballée dans les cohues ministérielles et dans les bals officiels... Ces sortes de choses vous amusaient... Vous n'avez pas voulu y renoncer et, au grand scandale de tous les miens, j'ai consenti à me montrer aux Tuileries. Moi, aux Tuileries, chez un Napoléon

— Pas de politique, s'écria le Père éternel, et surtout pas de choses désobligeantes pour l'empereur Napoléon III. Il n'aurait qu'à retirer ses troupes de Rome : qu'est-ce que deviendrait le concile?

— Soit, pas de politique, j'ai d'ailleurs à dire des paroles plus décisives, continua Gaston. Voyons, Jeanne, ma chère Jeanne, souviens-toi... Notre amour!... Le premier, moi, j'ai été le premier!... Nos longues promenades, le soir, dans les bois, chez ton père, aux Roches-Grises; nous allions lentement, bien lentement, dans les petites allées, ta tête sur mon épaule... Puis le jour de notre mariage, à six heures, nous sommes partis seuls, tous les deux, en poste... Nous sommes arrivés chez moi, à minuit, par un froid terrible. La campagne était toute blanche, te rappelles-tu? Et quel grand feu nous avons trouvé au château! et dans quel silence nous étions! et dans quel trouble, tous les deux!...

— En vérité, monsieur, interrompit brusquement Raoul, de tels souvenirs sont déplacés...

— C'est possible, monsieur, mais il m'est bien permis de rappeler... de parler de mon amour et

de parler aussi de ma confiance. Elle était admirable, ma confiance! Que de gens sont venus perfidement me dire : « Faites bien attention à Raoul, — Raoul, c'était monsieur! — faites bien attention à Raoul. Il vous aime beaucoup, c'est entendu; mais il y a une personne qu'il aime plus que vous, et cette personne, c'est votre femme. » J'ai dédaigné tous ces commérages.

— J'ai fait mes preuves, moi aussi, sur le terrain de la confiance. Plus tard, monsieur, après vous, quand, à mon tour, j'ai été le mari, les petites calomnies allaient leur train. C'est de Monsieur de Séricourt qu'on me parlait, à moi, Séricourt, mon meilleur ami, quelle absurdité!

Je remarquai parfaitement que Jeanne ne put se défendre d'un petit soubresaut, en entendant le nom de Monsieur de Séricourt. Je le remarquai, moi; mais Raoul, lui, ne remarqua rien du tout et continua :

— Et lorsque Séricourt fut tué au Mexique, lorsqu'à cette nouvelle imprévue vous avez, ma chère amie, laissé librement éclater une douleur si naturelle et si légitime, je reçus une abominable lettre anonyme : « Votre femme, mécrivait-on,

à plus de larmes pour l'ami qu'elle n'en aurait pour le mari... » Je ne vous en ai jamais parlé de cette lettre. Vous soupçonner, vous! soupçonner Séricourt!

— Qu'est-ce que c'est que ce Séricourt qui arrive là dedans? s'écria le Père éternel. Est-ce un troisième mari, Séricourt? Je m'embrouille, moi, dans tout cela.

— Un mot encore, Père éternel, un seul, mais concluant. Le jour de mon mariage avec madame, un prêtre, un excellent prêtre m'a déclaré, à Sainte-Clotilde, que notre union provisoire sur la terre serait suivie d'une union définitive dans le ciel.

— Et moi, Père éternel, répliqua Gaston, le jour de mon mariage, à la Madeleine, un évêque, entendez-vous bien, — pas un prêtre, un évêque! — m'a fait, dans les mêmes termes, la même promesse.

— Cela devient très-embarrassant, murmura le Père éternel, très-embarrassant. Mes représentants sur la terre agissent quelquefois bien légèrement. Mais, voyons, vous, madame, qui ne dites rien, parlez, c'est à vous de prononcer.

Et alors la petite veuve, rougissante et fort émue :

— Si vous étiez infiniment bon, Seigneur, dit-elle, vous me permettriez de m'arranger avec Monsieur de Séricourt qui est là-bas dans ce petit nuage à gauche et qui me fait des signes depuis un quart d'heure.

Je tournai la tête; et j'aperçus en effet Séricourt qui se livrait, à gauche, dans son petit nuage, à une pantomime des plus galantes et des plus expressives.

Encore un ami, Séricourt! Cette charmante femme était, je le répète, appelée à contribuer, jusques dans l'éternité, dans ce monde et dans l'autre, au bonheur de mes amis.

—Que ne le disiez-vous tout de suite! répondit le Père éternel. Cela concilie tout. Arrangez-vous avec Monsieur de Séricourt. Qu'est-ce que je veux, moi? que vous soyez heureuse dans le Paradis, puisque vous avez été bonne chrétienne.

—

Et là-dessus, moi, je me réveillai en sursaut, tant ce propos me parut vif de la part du Père éternel.

Mai 1870.

LE CHEVAL

DU TROMPETTE

Et après que Georges eut raconté comment il avait été marié à vingt-deux ans, par sa tante, la baronne de Stilb : Moi, dit Paul, j'ai été marié par le cheval du trompette. J'étais bien près de mes quarante ans et je me sentais si paisiblement ancré dans mes petites manies de vieux garçon, que, de

la meilleure foi du monde, en toute occasion, je jurais mes grands dieux que jamais je ne me risquerais à courir la grande aventure du mariage, mais je comptais sans le cheval du trompette.

C'était dans les derniers jours de septembre 1864, j'arrivais de Bade, et mon intention était de passer seulement vingt-quatre heures à Paris. J'avais invité quatre ou cinq de mes amis : Callières, Bernheim, Frondeville, Valréas, à venir chez moi, dans le Poitou, pour les chasses. Ils devaient arriver au commencement d'octobre, et ce n'était pas trop d'une semaine pour mettre tout en ordre à la Roche-Targé. Une lettre de mon piqueur m'attendait à Paris, et cette lettre m'apportait des nouvelles désastreuses : les chiens se portaient bien, mais sur les douze chevaux de chasse que j'avais là-bas, cinq, pendant mon séjour à Bade, étaient tombés malades ou boiteux, et je me trouvais dans l'absolue nécessité de remonter ma cavalerie.

J'allai faire un tour chez les marchands des Champs-Élysées, qui me présentèrent, comme chevaux de chasse, une belle collection de carcans et de piaules. Prix moyen : trois mille francs. Le trente et quarante m'avait un peu maltraité, et je

n'étais ni en humeur ni en fonds de dépenser ainsi sept ou huit cents louis dans ma matinée.

C'était un mercredi, et Chéri faisait sa première vente d'automne; j'allai rue de Ponthieu, dans la journée; et là, au hasard, sans renseignements, à l'aveuglette, dans le tas, au petit bonheur et d'après les seules déclarations du catalogue : *excellent cheval de chasse*, *saute bien*, *a chassé sous une dame*, etc., etc., j'achetai huit chevaux qui ne me coûtèrent que cinq mille francs. Sur les huit, me disais-je, il y en aura toujours bien quatre ou cinq qui marcheront et qui seront assez bons pour être envoyés en relais.

Parmi ces chevaux, il en était un que j'avais acheté, je dois l'avouer, surtout à cause de sa robe, qui était admirable. Le catalogue ne lui attribuait pas d'aptitudes spéciales pour la chasse, il se bornait à dire : *Brutus, cheval de selle, hors d'âge, très-bien mis*. C'était un grand cheval gris pommelé; mais jamais, je crois, je n'avais vu de gris mieux pommelé; le blanc de la robe était semé presque régulièrement de belles taches noires bien distribuées et bien marquées.

Je partis le lendemain pour la Roche-Targé, et

le surlendemain, de grand matin, on vint me prévenir que les chevaux étaient arrivés. Je descendis tout de suite pour les voir, et mon premier regard fut pour Brutus. Il me trottait dans la tête depuis quarante-huit heures, ce diable de cheval gris, et j'avais une singulière envie de savoir ce qu'il était et ce dont il était capable.

Je le fis sortir le premier de l'écurie. Un palefrenier me le présenta au repos, à la main. Le cheval avait la dent longue, les salières creuses, les boulets engorgés, bref tous les signes d'un âge respectable, mais une épaule puissante, un large poitrail, une encolure à la fois vigoureuse et légère, un beau port de tête, la queue bien plantée dans le rein et un dessus irréprochable. Ce n'était pas cependant tout cela qui excitait le plus vivement mon attention. Ce que j'admirais surtout, c'était l'air dont Brutus me regardait et de quel œil attentif, intelligent et curieux il suivait mes mouvements et mes gestes. Mes paroles mêmes semblaient l'intéresser singulièrement : il inclinait la tête de mon côté, comme pour m'entendre, et, dès que j'avais fini de parler, poussait, comme pour me répondre, de petits hennissements joyeux.

On me montra successivement les sept autres chevaux; je les examinai rapidement et d'un œil distrait. C'étaient des chevaux qui ressemblaient à tous les chevaux. Brutus avait, lui, bien certainement, quelque chose de particulier, et j'étais impatient d'aller faire en sa compagnie un petit tour dans la campagne. Il se laissa seller, brider et monter en cheval qui *connaît son affaire*, et nous partîmes tous les deux, le plus paisiblement du monde.

Je l'avais d'abord pris sur le filet, et Brutus s'en allait d'un grand pas tranquille, l'encolure un peu roide et la tête un peu lourde; mais, dès que je lui fis sentir les rênes de la bride, il me tomba dans la main, avec une rapidité et une souplesse extraordinaires, s'encapuchonnant jusqu'au poitrail et mâchonnant son mors à grand bruit... puis, en même temps, il prit un petit pas, léger et cadencé, levant haut les jambes et battant le sol, avec la régularité d'un balancier.

Le catalogue de Chéri n'avait pas menti: c'était un cheval bien mis, c'était même un cheval trop bien mis. Je lui fis prendre le trot, puis le galop; le cheval me donna tout de suite, au premier

appel, un excellent petit trot et un excellent petit galop, mais toujours plongeant jusqu'à terre et m'arrachant les bras, quand j'essayais de lui relever la tête. Lorsque je voulus augmenter le train, le cheval se désunit, se détraqua. Il se mit à traquenarder dans un grand style, trottant de l'avant-main et galopant de l'arrière-main. « Bon, me dis-je, je vois mon affaire, j'ai acheté quelque vieux cheval d'école de Saumur ou de Saint-Cyr, et ce n'est pas sur cette bête-là que je chasserai dans huit jours. »

Je me disposais à tourner bride et à rentrer chez moi, pleinement édifié sur les aptitudes de Brutus, quand un coup de fusil se fit entendre à vingt pas, sous bois. C'était un de mes gardes qui tirait un lapin, et qui reçut de ma femme, quelque temps après, pour ce coup de fusil, un beau cadeau.

Je me trouvais alors exactement au centre d'un carrefour, formant un cercle parfait de cinq ou six mètres de rayon; à ce carrefour aboutissaient six longues allées vertes. En entendant le coup de feu, Brutus s'était arrêté court, planté sur ses quatre jambes, les oreilles droites, la tête au vent,

Je fus surpris de trouver le cheval aussi impressionnable. J'aurais pensé qu'après la brillante éducation que, bien certainement, il avait reçue dans sa jeunesse, Brutus devait être un cheval d'arquebuse, fait au fusil et au canon. J'approchai les jambes pour porter le cheval en avant, Brutus ne bougea pas; je donnai deux énergiques coups de talon, Brutus ne bougea pas; je lui fis sentir vigoureusement la cravache, Brutus ne bougea pas... J'essayai de reculer le cheval, de le jeter à droite... à gauche... et je ne pus obtenir le plus léger déplacement. Brutus était comme fiché en terre; et cependant, — ne vous avisez pas de rire et soyez bien convaincus que mon récit est d'une entière fidélité, — chaque fois que je faisais un effort pour mettre le cheval en mouvement, il tournait la tête et me regardait d'un œil où se lisaient positivement l'impatience et la surprise; puis il retombait dans son immobilité et redevenait statue. Il y avait évidemment un malentendu entre le cheval et moi. Je voyais cela dans ses yeux, et Brutus me disait, avec toute la clarté qu'il pouvait mettre dans son regard : « Moi, cheval, je fais ce que je dois faire, et c'est toi,

cavalier, qui ne fais pas ce que tu devrais faire. »

J'étais plus intrigué encore qu'embarrassé. « Quel cheval extravagant ai-je donc acheté chez Chéri, me disais-je, et pourquoi me regarde-t-il d'une si drôle de façon? » J'allais, cependant, en venir aux grands moyens, ce qui veut dire que je me préparais à administrer à Brutus une belle volée de coups de cravache, quand retentit un second coup de feu.

Le cheval, alors, fit un bond. Je crus la partie gagnée, et, profitant de son élan, j'essayai de l'enlever de la main et des jambes... Mais point... il s'arrêta court, après le bond, et de nouveau se planta en terre, plus énergiquement et plus résolûment encore que la première fois. Ah! la colère alors me prit, et la cravache entra en jeu; je la pris à pleine main et me mis à frapper le cheval de toutes mes forces, à tort et à travers... Mais Brutus, lui aussi, perdit patience, et, au lieu de la froide et impassible résistance que d'abord il m'avait opposée, je rencontrai des défenses furieuses des sauts de mouton, des pointes folles, des ruades extraordinaires, des culbutes invraisemblables, des pirouettes fantastiques, et, au mi-

lieu de cette bataille, pendant que le cheval affolé bondissait et se cabrait, pendant qu'exaspéré je cognais, moi, à tour de bras du pommeau plombé de ma cravache en morceaux, Brutus trouvait encore le temps de me jeter des regards chargés, non plus seulement d'impatience et de surprise, mais de colère et d'indignation. Pendant que, moi, je demandais au cheval l'obéïssance qu'il me refusait, il est certain que, lui, attendait de moi quelque chose que je ne faisais pas...

Comment tout cela finit-il? A ma honte, à ma très-grande honte!... Je fus piteusement désarçonné par un panache incomparable. Brutus comprit, je crois, qu'il n'aurait pas raison de moi par la violence et jugea nécessaire d'employer la malice; après un temps d'arrêt qui fut, bien certainement, un moment de réflexion, le cheval se dressa tout droit, la tête en bas, debout sur les deux jambes de devant, avec l'adresse, le calme et dans le parfait équilibre d'un clown qui marche sur les mains... Force me fut d'aller tomber sur le sable, qui, par bonheur, en cet endroit, était épais.

J'essaye de me relever. Je pousse un cri et je

retombe ridiculement, à plat ventre, sur le nez. Au moindre mouvement : je recevais comme un coup de couteau dans la jambe gauche. C'était peu de chose, cependant; une rupture du tendon grêle; mais pour légère, la blessure n'en était pas moins douloureuse. Je parviens, cependant, à me retourner et à m'asseoir; mais au moment où, tout en frottant mes yeux remplis de sable, je commençais à me demander ce que, dans cette bagarre, avait dû devenir mon misérable gris pommelé, je vis descendre par-dessus ma tête un grand pied de cheval; puis ce grand pied, s'appuyant avec une certaine douceur, du reste, sur ma poitrine, me recoucha délicatement par terre; sur le dos, cette fois.

Je fus pris alors d'un grand decouragement, et, me sentant incapable d'un nouvel effort, je restai dans cette posture, continuant à me demander quel était ce cheval que j'avais acheté chez Chéri, fermant les yeux et attendant la mort.

J'entendis, tout à coup, un singulier piétinement autour de moi; quantité de petites choses dures vinrent me frapper au visage. J'ouvris les yeux, et j'aperçus Brutus qui, des pieds de devant et des

pieds de derrière, avec une incroyable activité et une adresse plus prodigieuse encore, cherchait à m'enterrer sous le sable... Il faisait de son mieux, le pauvre animal, et, de temps en temps, s'arrêtait pour regarder son ouvrage; puis, levant la tête, jetait un hennissement et recommençait son petit travail. Cela dura bien trois ou quatre minutes, après quoi Brutus, me jugeant sans doute suffisamment enseveli, se mit, avec beaucoup de respect, à genoux, devant ma tombe... à genoux!... parfaitement à genoux!... Il disait, je le suppose, une petite prière... Moi, je le regardais. Cela m'intéressait extrêmement.

Sa prière achevée, Brutus fit une légère courbette, s'éloigna de quelques pas, s'arrêta; puis, prenant le galop, se mit à faire une vingtaine de fois, pour le moins, le tour du petit carrefour, au milieu duquel il m'avait enterré. Brutus galopait très-correctement, d'un train égal, la tête bien placée, sur la bonne jambe, décrivant autour de moi un cercle parfait. Moi, je le suivais du regard; mais cela me causait un certain malaise de le voir ainsi tourner, tourner, tourner. J'eus la force de m'écrier : Stop! stop! Le cheval s'arrêta

et parut embarrassé, se demandant sans doute ce qu'il avait encore à faire; mais il aperçut mon chapeau qui, dans ma culbute, s'était séparé de moi, et prit tout de suite une résolution nouvelle; il marcha droit au chapeau, le saisit entre ses dents et partit au galop, au grand galop, cette fois, par une des six allées qui conduisaient à mon tombeau.

Brutus s'éloigna, disparut; je restai seul. J'étais intrigué, positivement intrigué. Je secouai la petite couche de terre qui me recouvrait, et, sans me relever, à l'aide de mes deux bras et de ma jambe droite, — remuer la jambe gauche, il n'y fallait pas songer, — je réussis à me traîner jusqu'à un petit talus gazonné, au coin d'une des allées. Une fois arrivé là, je pus m'asseoir, tant bien que mal, et je me mis à appeler de toute la force de mes poumons : « Holà! hé! holà! hé! » Pas de réponse. Le bois était absolument désert et silencieux. Il n'y avait qu'à attendre que quelqu'un passât par là pour me tirer d'affaire.

J'étais depuis une grande demi-heure, dans cette maussade position, quand j'aperçus, très au loin, tout au bout de la même allée par laquelle

il s'en était allé, Brutus qui revenait, et du même galop allongé dont il était parti. Un grand nuage de poussière accompagnait le cheval. Peu à peu, dans ce nuage, je découvris une petite voiture, un poney-chaise : puis, dans le poney-chaise, une femme, qui conduisait elle-même, et, derrière la dame, un petit groom.

Quelques instants après, Brutus, couvert d'écume, s'arrêtait devant moi, laissait tomber mon chapeau à mes pieds et m'adressait un hennissement qui, bien certainement, voulait dire : « J'ai fait mon devoir, voilà du secours. » Mais je m'inquiétais bien de Brutus et des explications qu'il me donnait! Je n'avais plus de regards que pour la fée secourable, qui, après avoir lestement sauté à bas de sa petite voiture, venait à moi d'un pied léger... Elle aussi, d'ailleurs, m'examinait curieusement, et, tout d'un coup, deux cris partirent en même temps :

— Madame de Noriolis!

— Monsieur de La Roche-Targé!

Georges, tout à l'heure, nous parlait de sa tante et nous disait comment elle l'avait marié, tout jeune, en un tour de main, sans lui laisser le

temps de réfléchir, ni de respirer. Moi aussi, j'ai une tante et c'était entre elle et moi, depuis nombre d'années, une belle et perpétuelle bataille.
« Marie-toi. — Je ne veux pas me marier. —
« Veux-tu des jeunes filles? J'ai Mademoi-
« selle A... Mademoiselle B... Mademoi-
« selle C... — Je ne veux pas me marier! —
« Veux-tu des veuves? J'ai Madame D... Ma-
« dame E... Madame F... — Je ne veux pas me
« marier! »

Madame de Noriolis figurait toujours au premier rang, dans la série des veuves; et je remarquais que ma tante appuyait, avec une faveur évidente, sur tous les agréments et avantages que je trouverais en ce mariage. Elle n'avait pas besoin de me dire que Madame de Noriolis était très-jolie, — cela sautait aux yeux, — et qu'elle était fort riche, — je le savais de reste. — Mais elle m'expliquait que Monsieur de Noriolis était un sot, qui avait eu le talent de rendre sa femme parfaitement malheureuse et qu'alors il serait très-facile au second mari de se faire aimer à bon compte...

Puis, quand elle avait longuement célébré les

vertus, graces et mérites de Madame de Noriolis, ma tante, qui était fine et connaissait mon faible, tirait de son secrétaire une carte topographique et l'étalait avec soin sur une table.

C'était le plan de l'arrondissement de Châtellerault, un plan très-exact et très-détaillé, que ma tante était allée acheter, elle-même, au dépôt de la guerre, à cette seule fin de me convaincre que je devais épouser Madame de Noriolis. Distants à peine de trois kilomètres, les châteaux de Noriolis et de la Roche-Targé figuraient sur ce plan; ma tante, de sa propre main, par un petit tracé à l'encre rouge, avait malicieusement réuni les deux domaines, et elle m'obligeait à regarder son petit tracé rouge, et elle me disait : « Huit « cents hectares sans une enclave, quand on réu- « nit Noriolis et la Roche-Targé; voilà bien « l'affaire d'un grand chasseur! »

Moi, je fermais les yeux, tant était forte la tentation, et je reprenais mon refrain : « Je ne veux pas me marier! Mais j'avais peur, sérieusement peur, et quand je rencontrais Madame de Noriolis, je la voyais toujours entourée, comme d'une auréole, du petit tracé rouge de ma tante, et je

me disais : « Une femme charmante, et spirituelle, « et sensée, et dont le premier mari était un sot, « et ci, et ça, et huit cents hectares sans une « enclave. Sauve-toi, malheureux, sauve-toi, « puisque tu ne veux pas te marier! »

Et je me sauvais!... mais, cette fois, me sauver, par quel moyen? J'étais là, misérablement, dans le gazon, couvert de sable, avec mes cheveux en désordre, mes vêtements en lambeaux et ma malheureuse jambe toute roide. Et Madame de Noriolis s'approchait, fringante et pimpante, — toujours dans l'auréole du petit tracé rouge, — et me disait :

— Vous, Monsieur de la Roche-Targé, c'est vous? que faites-vous là, mon Dieu, que vous est-il arrivé?

Je confessai loyalement ma culbute.

— Vous n'êtes pas blessé, au moins?

— Non, non, je ne suis pas blessé... J'ai quelque chose de dérangé dans cette jambe, mais ce n'est rien de sérieux, j'en suis sûr.

— Et quel est le cheval qui vous a joué ce tour?

— Mais celui-ci.

Et je montrai Brutus à Madame de Noriolis, Brutus qui était là, près de nous, en liberté, paisible, croquant à belles dents de petites pousses de genêt.

— Comment, c'est lui, ce brave cheval! Oh! il a bien réparé ses torts, je vous en réponds. Je vous conterai cela, mais plus tard. Il faut d'abord rentrer chez vous, et tout de suite.

— Je ne puis faire un pas.

— Mais je vais vous reconduire, au risque de vous compromettre.

Et elle appela Bob, le petit groom, et elle me prit bien doucement par un bras, pendant que Bob me prenait par l'autre bras, et elle me fit monter dans sa voiture; cinq minutes après, nous roulions, tous les deux, dans la direction de la Roche-Targé; elle, tenant les rênes et d'une main légère conduisant son poney; moi, la regardant, troublé, confus, embarrassé, ridicule, stupide. Nous étions seuls dans la voiture. Bob avait été chargé de ramener Brutus, qui, très-docilement, s'était laissé prendre.

— Etendez-vous, me disait Madame de Noriolis, tenez votre jambe bien droite, je vais vous

mener tout doucement pour éviter les cahots...

Bref, un tas de petites choses aimables et gentilles... Puis, quand elle me vit bien installé :

— Racontez-moi, dit-elle, comment vous êtes tombé, et moi, ensuite, je vous dirai comment je suis venue à votre secours. Il me semble qu'elle doit être drôle, cette histoire de cheval.

Je commençai mon récit; mais, dès que je parlai des efforts de Brutus pour me désarçonner, après les deux coups de feu :

— Je comprends, s'écria-t-elle, je comprends. Vous avez acheté le cheval du trompette!

— Le cheval du trompette?

— Mais oui, c'est cela même, et par là tout s'explique... Vous avez vu vingt fois au Cirque de l'Impératrice l'exercice du cheval de trompette, ce chasseur d'Afrique qui entre dans l'arène sur un cheval gris; puis les Arabes qui viennent et qui tirent des coups de fusil sur le chasseur d'Afrique. Et il est blessé, le chasseur d'Afrique, et il tombe; et, comme vous ne tombiez pas, le cheval, indigné et ne pouvant supporter que vous négligiez à ce point votre rôle, le cheval vous a jeté par terre. Et quand vous

avez été par terre, qu'a-t-il fait, le cheval?

Je racontai le petit travail de Brutus pour m'enterrer convenablement.

— Le cheval du trompette, continua-t-elle, toujours le cheval du trompette! Il voit que son maître est blessé, les Arabes pourraient revenir et l'achever; que fait-il alors, le cheval? Il enterre le chasseur d'Afrique. Puis, il part, au galop, n'est-ce pas?

— Oui, au grand galop.

— En emportant le drapeau, qui ne doit pas tomber aux mains des Arabes.

— C'est mon chapeau qu'il a emporté.

— Il a pris ce qu'il a pu prendre. Et où va-t-il ainsi au galop, le cheval du trompette?

— Ah! j'y suis, j'y suis, m'écriai-je à mon tour, il va chercher la vivandière!

— Précisément. Il va chercher la vivandière, et la vivandière, aujourd'hui, s'il vous plaît c'était moi, comtesse de Noriolis. Il est entré au galop dans ma cour, votre grand cheval gris. J'étais debout, sur le perron, mettant mes gants et prête à monter en voiture. Voilà que les hommes d'écurie accourent, en voyant ce cheval qui arrivait

ainsi sellé, bridé, sans cavalier, un chapeau dans la bouche. Ils veulent le prendre, mais il se dérobe, leur échappe, vient droit au perron, et tombe à genoux devant moi. Les hommes se rapprochent et, encore une fois, essayent de le saisir, mais il se relève, repart au galop, s'arrête près de la grille de la cour, se retourne et me regarde. Il m'appelait, je vous assure qu'il m'appelait. Je crie aux hommes de ne plus s'occuper du cheval, je saute dans ma voiture et je pars; le cheval s'élance sous bois, à fond de train, je le suis par des chemins qui n'étaient pas toujours faits pour la voiture, mais enfin je le suis, j'arrive et je vous trouve.

Au moment où Madame de Noriolis disait ces dernières paroles, la voiture reçut, dans son arrière-train, un choc épouvantable; puis nous aperçumes en l'air la tête de Brutus, qui se tenait là, tout debout, comme par miracle. Car c'était encore Brutus! Monté par Bob, il suivait la voiture depuis quelques instants, et voyant que le petit siége du poney-chaise était disponible, il avait, en véritable artiste, adroitement saisi le moment de nous donner un nouvel échantillon

de son mérite, en exécutant le plus brillant de ses exercices d'autrefois. En un bond, il avait porté sur la voiture ses deux jambes de devant, puis, cela fait, il continuait tranquillement sa route, trottant sur ses deux seules jambes de derrière. Bob, éperdu, le corps renversé, la tête en bas faisait de vains efforts pour remettre le cheval sur ses quatre jambes.

Quant à Madame de Noriolis, elle avait été prise d'une si belle peur, que, laissant les rênes s'échapper de ses mains, elle s'était tout simplement jetée dans mes bras. Son adorable petite tête avait roulé, au hasard, sur mon épaule, et mes lèvres effleuraient ses cheveux... De la main gauche je cherchais à rattraper les rênes, du bras droit je soutenais Madame de Noriolis, ma jambe me faisait un mal affreux, et je me sentais envahi par un trouble extraordinaire.

C'est ainsi que Madame de Noriolis fit sa première entrée à la Roche-Targé.

Quand elle y revint, un soir, à minuit, six semaines après, étant, dans la journée, devenue Madame de la Roche-Targé :

— Ce que c'est pourtant que la vie, me dit-elle; rien de tout cela ne serait arrivé si vous n'aviez pas acheté le cheval du trompette.

Juillet 1869.

LE DERNIER CHAPITRE

L'élection de Langlade à l'Académie française eut l'avantage d'apprendre le nom de cet illustre écrivain à une foule de gens qui ne le connaissaient pas. Ce ne fut qu'au sixième tour de scrutin que Langlade obtint les dix-sept voix nécessaires pour passer à l'immortalité. Pendant que

les membres de l'Académie se livraient à cette laborieuse opération, Langlade arpentait fiévreusement le pont des Arts, accroché au bras de son éditeur. Tout d'un coup, une des fenêtres de la bibliothèque Mazarine s'ouvrit. Une main parut à cette fenêtre, agitant un mouchoir... La vue de Langlade se brouilla, il sentit ses jambes flageoler.

— Le mouchoir est-il blanc? demanda-t-il à son éditeur, blanc ou à carreaux?

— Il est blanc, répondit l'éditeur, qui avait de bons yeux, comme tous les éditeurs.

— Élu! je suis élu! s'écria Langlade.

Il se jeta dans les bras de son éditeur, et tous les deux, avec beaucoup d'effusion, se donnèrent l'accolade, au beau milieu du pont des Arts...

— Élu!... reprit l'éditeur, après l'accolade, quel bonheur! J'espère que ça va piquer la curiosité du public et le décider à acheter enfin vos ouvrages. Je vais commander de nouvelles couvertures avec : *membre de l'Académie française,* au-dessous de votre nom. Et j'en aurai pour pas mal d'argent! Changer les couvertures de vingt-deux volumes! J'ai envie de changer les

titres par la même occasion. Ça ne coûtera pas plus cher...

— Comment changer les titres?

— Certainement!... Ils sont détestables, vos titres! Ils écartent l'acheteur! *Le Poëme moral de Phocylide, les Troubadours au* XV*e siècle, les Petites chroniques de Vincent de Beauvais, la Poésie celtique, Sensualisme et Spiritualisme,* etc., etc. Voilà qui est bien alléchant! Le titre! le titre! on ne connaît pas la puissance d'un titre. Un seul de vos ouvrages s'est bien vendu : *Héloïse et Abailard*. Il était excellent, ce titre-là... Il faisait espérer des choses... On se disait : Ah! ah! Héloïse et Abailard! Et on achetait le livre... On était attrapé après... On n'y trouvait qu'un peu d'amour noyé dans beaucoup de philosophie... mais ça ne fait rien, le volume s'était vendu. Et moi je ne connais que deux espèces de livres : les bons, ceux qui se vendent; les mauvais, ceux qui ne se vendent pas.

— Vos paroles sont cruelles, murmura Langlade.

— Elles sont vraies, continua l'éditeur. Écoutez-moi, il faut sortir de cette Grèce et de ce

moyen âge... Il faut faire un livre à tapage, avec une petite pointe de scandale... En somme, voyez-vous, il n'y a que deux choses qui se vendent : l'amour et l'impiété...

— Oh! l'impiété, je ne peux pas... Mgr Dupanloup a voté pour moi.

— Ce ne serait pas une raison, maintenant que vous êtes élu...

— C'est vrai... et cependant j'aurais des scrupules...

— Alors je n'insiste pas. D'ailleurs l'impiété, dans ces dernières années, a été exploitée avec une telle vigueur et une telle supériorité par les hommes les plus considérables, que la mine commence à s'épuiser... Mais l'amour! l'amour! voilà le sujet éternel! Voilà ce qui marche et marchera toujours bien en librairie! Un beau livre tout brûlant de passion!... Pensez à cela, je vous en prie...

— C'est que rien dans mes études antérieures...

— Laissez-moi donc tranquille avec vos études antérieures. Vous avez été jeune, mon cher Langlade?

— Moi, jeune? je ne me souviens pas de l'avoir

été; mais je possède à fond l'*Anthologie grecque*... On pourrait peut-être tirer quelque chose des épigrammes de Macédonius, d'Asclépiade, d'Agathias et de Paul le Silentiaire... Que diriez-vous d'un petit roman grec?

— Du grec! encore du grec! toujours du grec! Mais ce n'est pas du grec que je vous demande... Je veux quelque chose qui se passe à Paris, de nos jours.

— A Paris... de nos jours... cela sort tout à fait de ma compétence. Cependant, dès que j'aurai terminé mon discours de réception, je chercherai, je vous le promets, oui, je chercherai.

— J'ai votre parole... Je vais faire des frais pour ces couvertures. J'aurai besoin de me rattraper... Un bon gros succès populaire avec un tirage de quarante mille exemplaires, *Madame Bovary!* *La Vie de Jésus!*... A la bonne heure! voilà ce que j'appelle des livres!

—

Une seule chose dans ce triomphe académique gâtait la joie de Langlade : il remplaçait et par

conséquent avait à louer Monsieur de Chantenay. C'était un *mort déplorable*. Une traduction en vers des *Odes d'Anacréon* et une étude sur *les Poésies d'Ossian* composaient tout le bagage littéraire de Monsieur de Chantenay. Son grand mérite était d'avoir eu pour femme Madame de Chantenay, qui lui avait organisé avec un art véritable un salon politico-littéraire dont l'influence, pendant vingt années, avait été considérable.

Un mois après l'élection, Langlade se présenta chez la veuve de son prédécesseur. Madame de Chantenay avait été fort belle et faisait encore, malgré ses quarante-huit ans, un certain effet le soir, aux lumières. Elle accueillit Langlade avec les plus grands témoignages d'estime.

— Soyez persuadé, lui dit-elle, que j'ai été très-heureuse du choix de l'Académie... Monsieur de Chantenay sera dignement remplacé et loué dignement par vous.

— Mes éloges, répondit Langlade, seront toujours au-dessous de son mérite. Je lui succède mais je n'ai pas la prétention de le remplacer.

Puis on se mit à parler du défunt. *Les Odes d'Anacréon* et l'étude sur *les Poésies d'Ossian*

étaient là, bien en évidence, délicatement reliées, sur un petit guéridon, sous la main de Madame de Chantenay. Elle prit les deux volumes, et pendant qu'elle les regardait avec émotion, Langlade s'écria :

— Ce sont des œuvres incomparables!

— Oh! répliqua la veuve, il n'est pas là tout entier. Vous connaissez l'écrivain, mais vous avez besoin de connaître l'homme. Je vous le montrerai. J'ai recueilli pieusement la correspondance de Monsieur de Chantenay. Je sais ce que c'est qu'un discours de réception. Ossian et Anacréon vous seront très-utiles, mais il vous faut des anecdotes, des détails intimes sur la jeunesse de Monsieur de Chantenay. Je vous en donnerai... Je vous dirai bien des choses, des choses très-curieuses et même très-amusantes. Je ne les ai racontées à personne. Je les gardais précieusement pour l'éloge de Monsieur de Chantenay. Et lui-même, bien souvent, avec un aimable enjouement, me disait : « Prenez note de cela, ma chère Adèle, pour mon successeur à l'Académie. Cela fera très-bien dans mon éloge. » C'est donc pour lui obéir que j'ai pris quelques petites notes...

C'est à vous qu'elles appartiennent de droit.

Cette femme distinguée avait au plus haut degré le sens *académique*... Elle savait que, dans l'intérêt même du mort célèbre, il est bon de semer ces oraisons funèbres de petites historiettes qui amusent le public et le tiennent éveillé... Elle raconta à Langlade que Monsieur de Chantenay bien souvent avait fait le whist de Monsieur de Talleyrand et le piquet de Monsieur Molé, qu'il adorait les chiens, qu'il avait donné un gros chat blanc à la duchesse de Berry, etc., etc.

Puis elle se leva et ouvrant le tiroir d'un secrétaire :

— Voici mon trésor, dit-elle : les lettres de Monsieur de Chantenay!... J'en ai d'admirables. J'aimais beaucoup la campagne, et Monsieur de Chantenay l'aimait peu... Aussi passions-nous loin l'un de l'autre une partie de l'année... Il m'écrivait souvent. Je lui répondais... Je vous confierai ses lettres... Vous y verrez à découvert la belle âme de Monsieur de Chantenay. Voulez-vous emporter ce petit paquet? C'est l'année 1854... Vous trouverez peut-être çà et là quelques billets de moi... N'y faites aucune attention.

Langlade emporta l'année 1854... Ce petit paquet était un petit ballot. Il y avait une centaine de lettres... Et quand, le soir, Langlade mit le nez dans cette correspondance, il fut prodigieusement surpris de découvrir que l'année 1854 se composait de cinquante petits billets de monsieur de Chantenay, tous de la plus parfaite insignifiance, et de cinquante lettres de Madame de Chantenay, de grandes lettres de douze pages, d'une écriture serrée, d'un style large et soutenu, pleines d'une véritable passion académique. Madame de Chantenay expliquait à Monsieur de Chantenay et ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait dire; comment on devait manœuvrer pour assurer, à la prochaine élection, le succès de la candidature de Mgr Dupanloup, etc., etc.

— Ah çà, se dit Langlade, mais c'est Madame de Chantenay qui a traduit Anacréon; c'est Madame de Chantenay qui était de l'Académie française, etc., etc.

Langlade prit tout doucement l'habitude d'aller chaque jour demander à Madame de Chantenay de petits détails intimes sur Monsieur de Chantenay, et Langlade sortait toujours de ces confé-

rences chargé d'une nouvelle liasse de lettres. Au bout d'un mois, Madame de Chantenay consentit à se laisser arracher par Langlade trois ou quatre petits cahiers qui contenaient les notes prises par elle *pour celui qui aurait à faire l'éloge de monsieur de Chantenay*. Cela était écrit en tête de chaque cahier.

Les fréquentes et longues visites de Langlade furent remarquées; bien des gens commencèrent à penser que ce n'était pas seulement à l'Académie que Langlade remplaçait Monsieur de Chantenay. En quoi ces gens-là se trompaient. Il n'y avait pas de liaison plus chaste, plus littéraire, plus immatérielle. Madame de Chantenay, en perdant Monsieur de Chantenay, avait perdu à la fois un mari et un académicien. Le mari, elle l'avait très-suffisamment et très-convenablement pleuré. L'académicien, elle le retrouvait en la personne de Langlade, le tenait et prétendait bien ne pas le lâcher. Elle avait la ferme intention de jouer de Langlade comme elle avait joué de Monsieur de Chantenay. Elle maintiendrait par là l'influence et l'autorité de son salon. Elle resterait de l'Académie française.

Quant à Langlade, il voyait devenir sienne une grande belle maison toute montée pour les petites intrigues littéraires et les petites conspirations politiques. Il avait jusque-là tristement vécu, dans son petit appartement au quatrième, sans luxe, sans élégance, seul avec son grec, sa philosophie et sa vieille bonne qui lui faisait de mauvaise cuisine. Cette chose lui parut douce de dîner presque tous les jours chez Madame de Chantenay et de prendre confortablement sa part de cette existence somptueuse. Il devint tout bonnement le petit Chateaubriand de cette petite Récamier.

Huit ou dix mois après son élection, Langlade, sous la coupole de l'Institut, devant les statues de Bossuet et de Fénelon, prononça résolûment l'éloge de Madame de Chantenay. Les petits journaux s'amusèrent à faire ce calcul que Monsieur de Chantenay était nommé dix-sept fois dans le discours, et Madame de Chantenay vingt-deux... La veuve, en longs habits de crêpe, était venue, au bras de Monsieur Pingard, s'asseoir au centre de la salle, et là, pendant une heure, elle reçut, en plein visage et sans broncher, les coups

de l'encensoir délicatement balancé par la main de Langlade.

—

Lorsque, le lendemain de la séance, Langlade porta le manuscrit de son discours chez son éditeur, celui-ci ne lui fit pas grand accueil :

— Il faut que je vous imprime encore ça ! lui dit il, mais je n'en vendrai pas cinquante exemplaires. Enfin, qu'est-ce que vous voulez ? Je l'imprimerai. Je suis bien obligé... Vous êtes de l'Académie française ! Mais, voyons, ce livre dont nous avons parlé autrefois, ce livre dans lequel il y aurait de l'amour... Allons, mettez-vous à la besogne...J'ai de vos nouvelles... On m'a raconté que vous ne viviez plus dans votre trou, que vous alliez beaucoup dans le monde... Eh bien ! c'est à merveille... Racontez ce que vous voyez, ce que vous entendez... Il y avait, à ce qu'il paraît, une vingtaine de pages éloquentes et passionnées dans votre *Héloïse et Abailard*. On m'a dit que c'était dans le genre de Jean-Jacques-Rousseau... Je ne vous demande pas autre chose... Faites-moi du

Jean-Jacques Rousseau... mais du Jean-Jacques Rousseau gai et amusant... Relisez les *Confessions*. Ça se vendrait encore très-bien aujourd'hui, les *Confessions !*

Langlade rentra chez lui et prit dans sa bibliothèque le premier volume des *Confessions*. Il le dévora d'un seul trait, passant avec une espèce d'avidité de Mademoiselle Gothon à Mademoiselle de Graffenried et de Mademoiselle de Graffenried à Madame de Warens...

A dix heures du soir, il endossa un habit noir, mit une cravate blanche et s'en alla chez Madame de Chantenay. Elle était seule... Elle tendit la main à Langlade... Celui-ci se laissa tomber sur un fauteuil tout près de Madame de Chantenay et resta là quelques instants, silencieux, tenant étroitement serrée dans ses deux mains la main qu'on lui avait offerte et plongeant profondément les yeux dans les yeux de Madame de Chantenay...

— Comme vous êtes rouge, ce soir! lui dit-elle. Vous avez le sang à la tête... Est-ce que vous êtes malade?

— Non, répondit-il, je viens de lire la première partie des *Confessions* de Jean-Jacques

Rousseau... Je pense à Madame de Warens... Ah! si vous vouliez... si vous vouliez...

— Si je voulais?...

— Si vous vouliez être ma petite maman, moi aussi peut-être je ferais un chef-d'œuvre!...

— Ah! mon ami, Jean-Jacques Rousseau avait seize ans quand il rencontra pour la première fois Madame de Warens, le jour des Rameaux, entre un petit ruisseau et un petit mur... Seize ans, mon ami, et Madame de Warens vingt-huit...

A ce moment, un domestique, avec fracas, annonça M. de Malgagne, et puis Madame de Chateaubrun, et puis M. d'Aubevoye, et puis la petite comtesse d'Estilly... Bref, au bout d'un quart d'heure, il y avait une vingtaine de personnes dans le salon de Madame de Chantenay.

Langlade était allé s'accouder sur une petite colonne de marbre blanc qui portait le buste du père de Madame de Chantenay, le général baron de la Pacardière. Il y avait une savante mélancolie dans l'attitude de l'académicien. C'est à peine s'il répondait aux personnes qui venaient à lui. Ses regards étaient obstinément fixés sur Madame de Chantenay. Elle fut intriguée par ce manège.

s'approcha de Langlade; mais lui, aussitôt, sans laisser à Madame de Chantenay le temps d'ouvrir la bouche :

— Non, non, dit-il, je vous en prie, ne me parlez pas... Je souffre..., je souffre beaucoup... Adieu, ma chère Adèle, adieu! Je vous écrirai demain...

Il prit son chapeau et fit précipitamment une sortie dramatique qui fut d'autant plus remarquée, que Madame de Chantenay resta, pendant quelques instants, immobile, ébahie, suffoquée. Jamais Langlade ne s'était avisé de l'appeler ainsi, à brûle-pourpoint : « Ma chère Adèle! »

Langlade se frotta les mains quand il se trouva au grand air dans la rue.

— J'ai mon affaire, se dit-il, j'ai mon affaire!... Un roman par lettres!... J'écrirai à Madame de Chantenay... Elle me répondra... Il y avait des choses éloquentes et délicieuses dans ces lettres qu'elle écrivait à Monsieur de Chantenay... Et elle n'aimait pas Monsieur de Chantenay!... Pourquoi ne m'écrirait-elle pas, à moi aussi, des choses éloquentes et délicieuses?

A peine arrivé chez lui, bien installé dans sa

robe de chambre et dans ses pantoufles fourrées, sa calotte de velours noir sur la tête, ses lunettes d'or sur le nez, entre les bustes de Socrate et d'Aristote, il relut une vingtaine de pages de Jean-Jacques, pour se mettre en haleine, s'entraînant à l'amour comme un athlète s'entraîne à la course; puis, avec beaucoup d'élan, il exécuta de très-brillantes variations sur ce thème :

« Il faut cesser de nous voir pendant quelque « temps; mais écrivons-nous, écrivons-nous. »

Langlade n'avait pas d'esprit, mais il avait du souffle. Il était solennel, élégiaque, abondant. Il avait été nourri de la forte moelle des Grecs et des Latins. Il n'écrivait pas, comme nous autres pauvres diables, en petites phrases essoufflées, haletantes, poussives, hachées menu menu, semées de points, de virgules, de tirets et de parenthèses. Langlade ne finissait sa phrase et ne mettait *à la ligne* qu'à la dernière extrémité. Il trempait sa plume dans son encrier. Il commençait : « *l'amour, ce sentiment divin*, etc., etc., » et cela se déroulait ensuite dans une langue sonore et cadencée, en de grandes périodes lentes et majestueuses. Quarante sujets conduisaient à quarante

verbes qui conduisaient à quarante régimes. Les incidences se greffaient à l'infini sur le tronc à la fois robuste et flexible de la phrase, et cette phrase, manœuvrant de la façon la plus harmonieuse et la plus savante au travers des *qui* et des *que*, remplissait sans effort une page entière. C'était ennuyeux comme la pluie, mais comme une belle pluie. Langlade était l'auteur de la plus grande phrase de toute la littérature française : cette phrase avait soixante-douze lignes.

Le lendemain Madame de Chantenay reçut cette immense déclaration d'amour, dont Langlade, fort soigneusement, avait gardé copie. « Il est devenu fou ! » Ce fut le premier cri de Madame de Chantenay. Elle demanda tout de suite sa voiture. « Je vais aller chez lui, » se disait-elle. Mais il faut un petit quart d'heure pour atteler deux chevaux à une berline, et, pendant ce petit quart d'heure, Madame de Chantenay relut la lettre. Après quoi au valet de pied qui venait lui annoncer que la voiture était prête, elle répondit : « C'est bien; « qu'on dételle... Je ne sortirai pas. » Et, pour la troisième fois, elle se donna le régal de cette lettre qui lui parut définitivement admirable.

Alors elle se mit à réfléchir un peu : « Pourquoi ne m'aimerait-il pas? Langlade a toujours « vécu loin des passions. Elles se déchaînent en « lui avec une soudaine impétuosité. Oui, mais « Langlade est un amant ridicule... Non, un « amant n'est jamais ridicule, quand il écrit d'un « pareil style. Je peux me faire une incomparable collection de lettres d'amour... Je vais lui « répondre. »

Elle fit fermer sa porte, et le lendemain Langlade reçut à son tour une lettre de vingt pages. Madame de Chantenay était une de ces quatre ou cinq femmes desquelles, dans un certain monde, on se dit tout bas les noms à l'oreille, lorsque paraît dans la *Revue des Deux mondes,* en tête du numéro, une nouvelle non signée... On raconte que cette nouvelle a été déposée dans la boîte de la *Revue* par la main mystérieuse d'une femme. Je me suis toujours demandé comment, cette main étant mystérieuse, on s'arrangeait pour reconnaître avec une telle certitude la main d'une femme, mais peu importe...

Le fait est que Madame de Chantenay était très-capable de donner la réplique à Langlade.

La correspondance s'engagea régulière et passionnée, se maintenant d'abord dans une sentimentalité vague et générale; mais, peu à peu, introduisant des personnages de fantaisie, imaginant des situations et des événements. Tout cela prit du corps, du mouvement et devint une sorte de roman par lettres, dans le ton et le goût du XVIIIe siècle.

Les lettres d'Albert à Clémentine et de Clémentine à Albert faisaient ainsi, depuis un mois, la navette entre le quatrième étage de l'académicien et l'hôtel de Chantenay, quand un dimanche, à une heure et demie, *Clémentine*, qui était allée entendre la messe à Saint-Thomas-d'Aquin et qui rentrait à pied chez elle, rencontra *Albert*, au coin de la rue de Grenelle. Celui-ci fut pris d'une émotion violente.

— Eh bien, mon cher, dit Madame de Chantenay, qu'est-ce que cette comédie que nous jouons? Je ne m'en plains pas. Elle m'amuse; mais enfin vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée... Allons, venez à la maison, vous aurez la complaisance de m'expliquer...

Et elle l'emmena. Langlade n'était pas de force. Il dut confesser la vérité et, tout penaud, tout

honteux, tout tremblant, il accoucha laborieusement de cette phrase ridicule :

— J'avais besoin de matériaux pour un livre... Mon éditeur m'a demandé quelque chose avec de la passion et de l'amour.

— Eh! que ne me l'avez-vous dit tout de suite? s'écria Madame de Chantenay. Venez dîner ce soir avec moi. Nous travaillerons ensemble au lieu de travailler séparément... Cela vaudra mieux.

— Je le crois comme vous... d'autant que maintenant j'ai à peu près la valeur d'un volume de quatre cents pages... c'est très-suffisant... Seulement il faut trouver une conclusion.

— Eh bien, nous la chercherons après dîner, la conclusion...

Ils cherchèrent en effet, après dîner, et ne trouvèrent rien de mieux que d'embarquer Alber pour un voyage autour du monde. Ce voyage devait durer deux ans. Il y avait des adieux déchirants, mais Clémentine restait pure. Ils avaient été tous deux d'accord sur ce point que Clémentine devait rester pure.

—

Ce ne fut pas du tout l'avis de l'éditeur. Il jeta les hauts cris.

— J'ai lu votre manuscrit, dit-il à Langlade, il y a des choses charmantes, dans les lettres de Clémentine surtout, parce que les lettres d'Albert... elles ne sont pas fameuses, les lettres d'Albert! En somme, l'ensemble est bon et ça peut aller; mais ça ne finit pas.

— Comment ça ne finit pas?

— Non certainement... Ce grand amour qui reste dans la chasteté et qui aboutit à ce bête de voyage autour du monde... Vous appelez cela un dénoûment!... Il faut qu'Albert triomphe ou qu'il se tue. J'aime mieux qu'il triomphe, parce que c'est bien usé, la mort tragique des amants. Le public en est las, tandis qu'il ne s'est jamais fatigué et ne se fatiguera jamais de leur triomphe... Allons, remportez-moi ça et faites-moi triompher Albert.

Langlade s'en alla chez Madame de Chantenay.

— Il paraît, lui dit-il, que notre conclusion ne vaut rien. Mon éditeur déclare qu'Albert doit se tuer ou triompher, et triompher plutôt que se tuer.

— Et moi je ne veux pas qu'il triomphe!... On peut me reconnaître dans Clémentine, et le triomphe d'Albert me compromettrait horriblement... Tuons-le !... tuons-le !...

— Ce n'est pas ce que demande mon éditeur.

— C'est ce qu'exige ma réputation! Et puis, d'ailleurs, mon cher, vous ne saurez jamais, à vous tout seul, faire triompher Albert, et vous n'avez pas l'impertinence de compter sur moi pour avoir des détails.

— Enfin, répondit Langlade, nous reparlerons demain de tout cela... Je suis obligé de m'en aller. Je dîne chez Madame d'Estilly. Je reviendrai ce soir.

—

Madame de Chantenay n'avait pu résister au plaisir de donner lecture à une demi-douzaine de ses amies intimes de quelques-unes des lettres de Langlade, et Madame d'Estilly avait été favorisée de cette confidence. Tout près de la quarantaine et commençant à se sentir un peu délaissée, Madame d'Estilly, après avoir été très-jolie, était encore très-honorable. Aimée, elle l'avait été, pas

mal de fois même, mais jamais avec tant de littérature. La jalousie mordit au cœur Madame d'Estilly, et elle décida, un beau matin, dans sa petite cervelle, qu'il était de son honneur de faire, elle aussi, collection de lettres de Langlade. Alors elle se livra au raisonnement suivant, qui, du reste, était fort juste : « Voilà dix ans que Langlade me connaît, et jamais il n'a songé à faire « attention à moi... C'est un ours qui vit enfoui « dans son grec et dans sa philosophie; pour le « reste, il a ses habitudes chez Adèle. Tous les « petits moyens avec lui échoueraient, et, d'ailleurs, je veux des lettres spéciales, des lettres qui « dépassent en ardeur les lettres d'Adèle... Voyons, « cherchons un peu... Si je l'invitais à dîner et « si... Oui, pourquoi pas? »

Et elle avait invité Langlade à dîner. Il arriva en habit noir et en cravate blanche, croyant trouver vingt personnes. Il trouva Madame d'Estilly toute seule, très-souffrante, disait-elle, et en effet très-pâle. La vérité est qu'elle était un peu épouvantée, le moment approchant, de la chose excessive qu'elle allait faire. Ils dînèrent tous les deux en tête-à-tête, et, pendant le dîner, elle ne cessa

de le regarder d'une façon vraiment étrange. Au lieu de l'appeler : *mon cher ami,* comme à l'ordinaire, elle l'appela : *mon ami,* ce qui est bien différent. Lui ne s'aperçut de rien. Il avait faim, mangeait de bon appétit et se disait : « Comment faire triompher Albert? »

On quitta la table. Madame d'Estilly continua son manége avec plus d'abandon et sans plus de succès. Lui ne voulait rien voir, ni rien entendre. Il n'avait qu'une chose en tête : son dernier chapitre. A neuf heures il parla de s'en aller. « Je « suis attendu par Madame de Chantenay. — « Non, non, restez encore. » Il resta, mais à neuf heures il se leva résolûment : « Je vous assure que « j'ai absolument besoin de parler ce soir à Ma- « dame de Chantenay... »

Mais alors, résolûment aussi, Madame d'Estilly, les bras étendus, se campa devant la porte :

— Vous ne partirez pas, dit-elle.

— Je vous répète que Madame de Chantenay...

— Et moi, je ne veux pas que vous alliez ce soir chez Adèle.

— Ah ! vous ne voulez pas ! Mais pourquoi ne voulez-vous pas?

— Le malheureux! Il ne comprend rien! Il ne veut rien comprendre!

Elle s'approcha de Langlade, le poussa tout doucement à reculons vers un fauteuil, l'obligea à s'asseoir, posa câlinement ses deux mains sur les deux épaules de l'académicien, et après l'avoir regardé longuement :

— Comprenez-vous maintenant?

— Ah! s'écria Langlade, mon dernier chapitre!

— Vous dites?...

— Rien! rien! Je perds la tête! Je ne sais pas ce que je dis! C'est la joie! Oui, je comprends! je comprends!

—

Langlade reçut, quelques jours après, un petit billet de Madame de Chantenay : « Voilà un « siècle que je ne vous ai vu. Pourquoi? Venez « donc causer avec moi de votre dernier chapitre. »

Langlade répondit : « J'y travaille. J'ai trouvé « quelque chose qui sera très-bien. Vous verrez. »

Et, en effet, le mois suivant, le volume paraissait avec un dernier chapitre qui débutait ainsi : « O Volupté, etc., etc. »

Après avoir lu ce dernier chapitre, Madame de Chantenay s'écria

— Il n'a pas fait ça tout seul !

Elle chercha quel était le collaborateur de Langlade, elle chercha et trouva, si bien que, depuis ce jour, Madame d'Estilly a reçu et gardé ce nom : *Le dernier chapitre de Langlade.*

Janvier 1869.

QUAND ON ATTEND

SES MESSES

Je suis mort le 1er avril 1867, le jour même de l'ouverture de l'Exposition universelle.

Ma vie avait été assez douce; j'avais gagn vingt-cinq mille livres de rentes dans la passementerie; je m'étais retiré en 1840 et je m'en allais à soixante-dix-sept ans. Un assez bel âge

pour en finir. Aussi n'ai-je point la pensée de me plaindre de ce qui m'est arrivé.

Par mon testament, j'instituais ma légataire universelle mademoiselle Pauline Flachat, qui était depuis quarante-cinq ans à mon service et qui, pendant ma maladie, m'avait soigné avec le plus grand dévouement.

Au moment où j'allais rendre le dernier soupir, j'entendis Pauline qui me disait :

— Ne crains rien, Adolphe, ne crains rien; je ferai dire cinq cents messes pour le salut de ton âme.

— Mon Dieu, je ne te l'aurais pas demandé; puisque tu me le proposes, j'accepte; si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

Et c'est là-dessus que je partis pour l'autre monde, non sans quelque inquiétude, je dois l'avouer; ce n'est pas que j'eusse peur de l'Enfer; j'avais toujours mené la vie d'un honnête homme... mais d'un honnête homme qui s'était amusé ferme dans sa jeunesse, et qui ne s'était pas trop repenti dans sa vieillesse, si bien que, dame... je m'attendais à un peu de Purgatoire.

Ça ne manqua pas. Je m'arrêtai en route, à

égale distance de l'Enfer et du Paradis; c'était le Purgatoire. Un surveillant me reçut.

— Votre nom?

— Adolphe Robineau.

— Votre profession?

— Ancien commissionnaire en marchandises.

— Votre adresse?

— Paris, 32, rue Notre-Dame-de-Lorette, au premier, sur la rue.

— C'est bien, dit-il; et il ajouta, après avoir consulté un grand registre : Vos notes ne sont pas mauvaises, il n'y a rien de grave dans votre dossier, vous ne serez pas longtemps des nôtres. Avez-vous des recommandations?

— Des recommandations... mon Dieu, non, je ne crois pas. Mais il y a une dame qui doit faire dire cinq cents messes pour le repos de mon âme.

— Oh! alors, répondit le surveillant, vous pouvez être bien tranquille, c'est plus qu'il ne vous en faut; avec deux cent cinquante messes vous vous tireriez d'affaire. Allez, mon ami, allez.

Et me voilà dans le Purgatoire! On n'y est vraiment pas trop mal; c'est une petite existence

assez paisible, assez régulière; ni trop chaud, ni trop froid; un ordinaire convenable; quelque chose comme la vie dans une ville de province. Un journal officiel paraît tous les matins et publie les fournées pour le Paradis; c'est, vous le pensez bien, le grand événement de la journée.

Sur terre, cependant, mes affaires étaient en bon train. Pauline tout de suite était allée à la paroisse, et un vicaire, pour cinq cents francs, s'était chargé de mes cinq cents messes.

— Que cela soit expédié lestement, monsieur le vicaire, je vous en prie, avait dit Pauline, car ce pauvre cher homme, s'il est retenu dans le Purgatoire, songez donc...

— N'ayez pas peur, madame, répondit le vicaire, nous y apporterons la plus extrême diligence.

Pauline paya les cinq cents francs, prit son reçu et s'en alla, le cœur léger.

Le vicaire, je dois le dire, se mit honnêtement à la besogne, et, pendant vingt-cinq jours, tous les matins, à huit heures et demie, huit heures trois quarts, je reçus ma messe. Le surveillant l'inscrivait tout de suite à mon actif, car il y a

pour tous ces détails, dans les bureaux du Purgatoire, une comptabilité fort exactement tenue.

Mais, hélas! au bout de vingt-cinq jours, interruption soudaine dans l'expédition de mes messes. La cause de cette interruption, la voici : il y a encore, quoi qu'on en dise, beaucoup d'âmes pieuses à Paris, si bien que les prêtres de la capitale sont écrasés de commandes. Paris ne compte guère que quinze ou dix-huit cents prêtres, et on leur demande dix ou douze mille messes par jour; avec la meilleure volonté du monde, il leur est impossible de s'en tirer.

Par bonheur, un homme intelligent s'est trouvé qui s'est dit : Il y a encombrement de messes dans les grands centres, et, à côté de cela, pénurie dans les campagnes, de telle sorte qu'un tas de braves curés de village restent là, les bras croisés, sans ouvrage pendant les trois quarts de l'année. Qu'arrive-t-il alors? Un ecclésiastique du diocèse de Paris reçoit vingt sous pour dire une messe et ne trouve pas le temps de la dire; si le prêtre est honnête, il rend les vingt sous; c'est autant de perdu pour l'Eglise, et le défunt n'y trouve pas son compte;

si le prêtre n'est pas honnête, il garde les vingt sous et ne dit pas la messe; le défunt reste sans prières; l'honneur ecclésiastique est sérieusement compromis.

Sur ce profond raisonnement, l'homme intelligent est allé trouver le prêtre surchargé et lui a dit : — Vous avez reçu vingt sous pour dire une messe Chapotin, et vous n'avez pas le temps de la dire, la messe Chapotin. — C'est fort exact, a répondu le prêtre. — Eh bien, j'ai trouvé un moyen de la faire dire, la messe Chapotin, et nous y trouverons tous les trois notre compte, vous, moi et Chapotin, qui, selon toute apparence, languit misérablement dans le Purgatoire. Vous avez reçu vingt sous, gardez-en cinq, ce sera votre petit profit; donnez-moi quinze sous; à mon tour je garderai cinq sous pour mon bénéfice à moi, et je me chargerai de trouver de bons prêtres de campagne qui seront enchantés de dire des messes à dix sous.

C'est ainsi que s'est constituée l'*Agence pour la célébration des messes du Purgatoire;* ses fondateurs partaient d'un principe qui, certainement, ne blessait en rien ni la morale, ni la reli-

gion ; mais que de fraudes, hélas ! et quel désordre dans l'application !

Il paraît que je m'étais en allé pendant la morte saison, si bien que l'ecclésiastique qui s'était chargé de mes cinq cents messes n'avait pas d'autres commandes en train ; mais voici que subitement il lui arriva de tous côtés des messes à dire, des messes extrêmement pressées et extrêmement recommandées, des messes pour un sénateur, des messes pour une danseuse, des messes pour un philosophe. Il y avait là dedans des messes à cent sous, des messes à dix francs, à des prix fous enfin ; les miennes n'étaient qu'à vingt sous.

Mon prêtre, qui était un fort galant homme, se dit : Je ne viendrai jamais à bout de ces messes-là à moi tout seul ; il faut que je repasse à l'agence les messes Robineau.

Aussitôt dit, aussitôt fait. L'agence prit mes messes, — il en restait 475, — et les répartit ainsi qu'il suit entre différents prêtres de campagne :

75 au curé de Mimizans-sur-Boisse (Indre-et-Loire) ;

18 au curé de la Pétaudière (Ille-et-Vilaine);

40 au curé d'Olivette-en-Payaçon (Hautes-Pyrénées);

13 au curé de Barentin-les-Fontaines (Isère);

84 au curé de Boustasson (Vaucluse)

245 au curé de Saint-Jean de Coconnas (Haute-Garonne);

Total : 475.

Si le curé de Saint-Jean de Coconnas avait été ainsi favorisé dans la répartition, c'est qu'il prenait les messes à quatre sous.

Vous comprenez bien que je fus ravi de ce qui arrivait là. Malgré tout son zèle, me disais-je, ce bon prêtre de ma paroisse n'aurait pu dire qu'une messe par jour, tandis que, maintenant, six prêtres se trouvant attelés à mes messes, les choses vont marcher grand train. On va prier pour moi, à la fois, en Touraine, en Bretagne, en Gascogne, en Dauphiné, en Provence et en Languedoc; je verrai bientôt toutes grandes ouvertes devant moi les portes du paradis.

Huit ou dix jours après que l'agence s'était chargée de l'entreprise de mes quatre cents soixante-quinze messes, je rencontrai le surveillant :

— Vos affaires vont à merveille, me dit-il, il arrive tous les jours trois ou quatre messes pour vous.

— Trois ou quatre? répondis-je, il doit en venir six tous les jours.

— Je vous demande pardon; je vous affirme que nous n'en recevons que trois ou quatre.

Le surveillant, hélas! disait vrai, et voici ce qui se passait sur la terre pour mes malheureuses messes.

Les curés de la Pétaudière, de Barentin-les-Fontaines, et d'Olivette-en-Payaçon se conduisirent tous les trois en dignes ecclésiastiques. Ils me débitèrent leurs messes respectives avec une régularité et une promptitude irréprochables. Le curé d'Olivette y mettait même un peu trop de promptitude; il paraît que ses messes ne duraient qu'un tout petit quart d'heure; mais je ne me plains pas de cela, les messes néanmoins étaient valables.

Bien différente, par malheur, fut la conduite des trois autres ecclésiastiques qui avaient mission de me tirer du Purgatoire.

C'était, je dois le reconnaître, un très-brave

homme que l'abbé Tricoche, curé de Mimizans-sur-Boisse; mais le pauvre homme avait des rhumatismes qui, pendant neuf mois sur douze, le tenaient cloué sur un fauteuil et l'empêchaient de mettre le pied dehors. J'étais un perpétuel remords pour le curé Tricoche, et, tous les matins, malgré ses rhumatismes, il se disait : « Il faut absolument que j'aille dire aujourd'hui une messe Robineau. » Mais ses forces trahissaient son courage... Il retombait dans son fauteuil en s'écriant : « Je ne peux pas, je ne peux pas... et je vais, au lieu d'une messe, dire une petite prière pour l'âme Robineau. » Il disait la petite prière, il la disait même avec beaucoup de force et de piété, mais ça ne servait de rien; les petites prières ne comptent pas, il n'y a que les messes qui comptent.

L'abbé Chamblin, curé de Boustasson, n'était ni goutteux, ni rhumatisant. Ardent, infatigable passionné, il appartenait au clergé militant; il était sans cesse bataillant contre les protestants de Vaucluse et travaillait de son mieux à convertir au catholicisme les petits luthériens de l'arrondissement d'Apt. Ajoutez à cela l'honneur d'être

correspondant de l'*Univers religieux:* aussi envoyait-il lettres sur lettres à M. Veuillot; et, comme l'abbé Chamblin ne manquait pas de mérite, ses lettres, d'ordinaire, étaient publiées dans le journal.

Au milieu de ces glorieux combats pour l'Église et pour la Foi, l'abbé Chamblin laissait mes pauvres messes en souffrance; il en avait cependant quatre-vingt-quatre à dire pour moi, et il n'avait fait aucune difficulté d'encaisser les quarante-deux francs qui lui avaient été adressés par l'agence. L'abbé Chamblin, du reste, avait ainsi deux ou trois mille messes en souffrance; nous étions une centaine de gens au moins dans le Purgatoire qui avions l'œil ouvert sur l'église de Boustasson et jamais, hélas! nous n'en voyions rien sortir.

L'abbé Chamblin de temps en temps se disait : « Il me semble que j'ai un tas de messes à dire pour ces pauvres âmes du Purgatoire, mais un bel article dans l'*Univers* sera bien plus agréable au Seigneur et bien plus utile à la Foi qu'une messe dite obscurément dans une église de village. »

Alors, au lieu de prier pour ma délivrance, l'abbé Chamblin écrivait à M. Veuillot

Cependant, de loin en loin, j'accrochais encore une messe de l'abbé Tricoche et une messe de l'abbé Chamblin; mais jamais, jamais, au grand jamais, je n'ai pu attraper la plus petite messe de l'abbé Marbouillon, curé de Saint-Jean-de-Coconnas, et il en avait, celui-là, deux cent quarante-cinq à dire pour le salut de mon âme. C'est l'abbé Marbouillon qui prend les messes à quatre sous. Ah! il aurait bien pu les prendre à un sou pour ce qu'il en faisait! Il les acceptait de toutes mains et de tous côtés, avec la ferme résolution de ne les dire jamais; d'où il résulte qu'en ce moment le curé de Saint-Jean-de-Coconnas est en retard de cinquante-sept mille huit cent vingt-quatre messes avec les âmes du Purgatoire.

Bref, il y a déjà plus de deux ans que je suis mort, plus de deux ans que je végète dans le Purgatoire, plus de deux ans que j'attends le Paradis. Je suis allé voir hier le surveillant qui m'avait promis que je ne ferais que toucher barres dans le Purgatoire

— Eh! lui ai-je dit, vous m'oubliez.

— Qu'est-ce que vous voulez? m'a-t-il répondu; on était bien disposé pour vous, mais vous avez annoncé cinq cents messes et nous n'en avons pas reçu cent cinquante. Je suis convaincu que deux cents on deux cent cinquante auraient suffi, mais cent cinquante, c'est trop peu; ça ne balance pas votre passif.

Et voilà comment, faute d'une centaine de messes, je vais très-probablement manquer le Paradis.

Septemore 1869.

HISTOIRE

D'UNE ROBE DE BAL

Quand les femmes du XVIIe et du XVIIIe siècle écrivaient leurs mémoires, elles commençaient par se présenter hardiment elles-mêmes au lecteur : « J'ai la bouche bien découpée, dit la marquise de Courcelles, les lèvres admirables, les dents de couleur de perle, le front, les joues, le

ton du visage beaux, la gorge bien taillée, les mains divines, les bras passables, c'est-à-dire un peu maigres, mais je trouve de la consolation à ce malheur par le plaisir d'avoir les plus belles jambes du monde. »

Et moi je fais comme la marquise de Courcelles. Voici mon portrait : tablier en tulle illusion blanc garni d'un bouillonné et de trois volants de blonde alternés de bouillonnés; manteau de cour en faye cerise entouré d'un haut volant de blonde blanche que surmonte un bouillonné rattrapé en satin Marie-Antoinette; deux autres volants en blonde espacés sont disposés derrière; au-dessus, de chaque côté, partant de la taille, des revers composés de petits volants de blonde alternés, rattrapés de satin; gros pouf derrière retenu par un volant de blonde blanche. Petit corsage blanc, le devant et les bretelles en satin garni de blonde. Ceinture en satin rouge avec ros papillon rouge.

Le monde a été fait en six jours et moi en trois. Et cependant, moi aussi, je suis un monde, tout un petit monde, très-compliqué de soie, de satin, de tulle, de blonde, de rattrapés et de bouillonnés.

Dieu se reposait-il la nuit pendant qu'il était en train de faire le monde? Je ne sais; mais ce que je sais, c'est que les ciseaux qui me taillaient et les aiguilles qui me cousaient ne se sont reposés ni jour ni nuit, depuis le lundi soir 24 janvier 1870, jusqu'au jeudi matin 27. Coups de ciseaux et piqûres d'aiguilles me causèrent d'abord une douleur très-vive, mais bientôt je ne fis plus aucune attention à la douleur. Je commençais à me rendre compte de ce qui se passait, à comprendre que je devenais une robe et à découvrir que cette robe serait une merveille. De temps en temps M. Worth venait lui-même me rendre de petites visites. « Diminuez le corsage, disait-il, augmentez le bouillonnement, développez la traîne, grossissez le papillon, etc., etc. »

Une seule chose me tourmentait : à qui étais-je destinée? Je savais le nom, rien de plus : la baronne de Z***. Princesse eût été mieux, mais enfin baronne était quelque chose. J'avais des goûts élevés ; je redoutais le théâtre ou le demi-monde. Restait à savoir si cette baronne était jeune, jolie, capable de me porter hardiment, et de tournure à me faire valoir. J'avais une peur

horrible de tomber entre les mains d'un laideron, d'une provinciale ou d'une vieille coquette.

Comme je fus tout de suite rassurée dès que j'aperçus la baronne! Petite, fine, svelte, élégante, une taille de fée, des épaules de déesse et, avec tout cela, un certain petit air audacieux, provocant, effronté, mais dans une mesure exquise... On m'étala sur un grand canapé de satin gris-perle et je fus accueillie avec tous les témoignages de la plus franche admiration. M. Worth avait eu la bonté de m'apporter *lui-même* et il ne se dérange pas pour toutes les robes, M. Worth!

— Très-original, s'écria la petite baronne, très-nouveau, mais très-cher, n'est-ce pas?

— Mille cinquante francs.

— Mille cinquante francs!... et j'ai fourni la blonde!... Ah! comme je vous quitterais, si je ne vous devais pas tant d'argent, car je vous dois beaucoup d'argent.

— Oh! très-peu, madame la baronne, très peu!

— Si fait, beaucoup, beaucoup! Enfin nous causerons de cela un autre jour.

Le soir même, je faisais mon début dans le

monde et je commençais par les Tuileries. Nous eûmes toutes les deux, la petite baronne et moi, le plus incontestable succès. Quand l'impératrice traversa le salon de Diane, distribuant des mots aimables à droite et à gauche, elle eut la bonté de s'arrêter devant nous et de nous dire cette phrase, qui me parut étonnamment spirituelle : « Ah! baronne! quelle robe! quelle robe! C'est un rêve! » L'impératrice, ce soir-là, portait une robe de tulle blanc pointé d'argent sur un dessin vert nuageux à épaulettes de martre. C'était bizarre, non sans effet, mais d'un goût douteux.

Nous fûmes très-entourées, la baronne et moi; on nous présenta le nouveau premier ministre, M. Émile Ollivier; nous le reçûmes froidement; la petite baronne n'approuvait pas, je crois, les réformes libérales et n'en attendait rien de bon. Nous causâmes longuement dans une embrasure de fenêtre avec le maréchal Lebœuf; il ne fut guère question, dans cette très-intéressante conversation, que de l'exécution de Troppmann. C'était le grand événement de la semaine.

A deux heures nous partions, la baronne, moi et le baron. Car il y avait un mari, lequel pour

le moment, blotti dans un coin de la voiture, disparaissait sous l'amas de mes jupes et de ma traîne rejetées sur lui, d'un seul bloc, en monceau

— Avouez, Édouard, dit la petite baronne avouez que j'étais jolie ce soir?

— Ravissante!

— Et ma robe?

— Oh! délicieuse!

— Vous dites cela mollement, sans entrain, sans élan... Je vous comprends bien... Vous croyez que j'ai fait des folies; eh bien, pas du tout. Savez-vous ce qu'elle m'a coûté, cette robe? Quatre cents francs, pas un sou de plus. »

Nous arrivâmes à l'hôtel, qui était à deux pas des Tuileries, place Vendôme. Monsieur rentra chez lui, Madame chez elle, et pendant qu'Hermance, la femme de chambre, adroitement et prestement, dénouait toutes mes rosettes et enlevait toutes mes épingles, la petite baronne ne cessait de répéter :

— Ah! que cette robe me va bien et comme il me semble que je lui vais bien! Je la mettrai jeudi soir, Hermance, pour aller à l'ambassade d'Autriche... Attendez un peu que je voie l'effet

de mon papillon dans le dos... Approchez la lampe... Plus près...Oui, c'est cela...Ah! comme il est gentil! Je suis folle de cette robe, Hermance, vraiment folle.

Si la petite baronne était folle de moi, j'étais, moi, folle de la petite baronne. Nous faisions, à nous deux, le ménage le plus tendre le plus intime, le plus uni, le plus étroit. Nous nous comprenions, nous nous entendions, nous nous complétions si gentiment. Je n'avais pas affaire à une de ces poupées mécaniques bêtement et brutalement sanglées dans un corset capitonné. Entre la petite baronne et moi, rien, absolument rien que de la dentelle et de la batiste. Nous pouvions toutes deux, en pleine confiance, en sécurité, nous reposer l'une sur l'autre. La beauté de la petite baronne était une beauté vraie, sérieuse, solide, sans garniture, sans escamotage, sans tricherie.

Et le jeudi suivant j'allai à l'ambassade d'Autriche, et, huit jours après, chez la princesse Mathilde; mais, hélas! le lendemain matin, la petite baronne dit à sa femme de chambre :

— Hermance, vous monterez cette robe à la

réserve. Je l'adore, je la mettrais tous les soirs... mais elle a été suffisamment vue cet hiver. Hier, plusieurs personnes m'ont dit : « Ah! c'est votre « robe des Tuileries, c'est votre robe de l'am- « bassade d'Autriche. » Il faut la remiser jusqu'à l'année prochaine. Au revoir, ma chère petite robe.

Et, après avoir dit cela, elle plongea au hasard ses lèvres charmantes dans mes dentelles et m'embrassa le plus gentiment du monde. Ah! que je fus heureuse et fière de cette enfantine et tendre gaminerie! Je me rappelai que, la veille au soir, en rentrant, la petite baronne avait embrassé son mari, mais le baiser qu'elle lui avait donné était un baiser sec et rapide, un de ces baisers pressés, qui ont hâte d'en finir, tandis que mon baiser à moi avait été prolongé, voluptueux, passionné... On avait de l'amitié pour le baron et de l'amour pour moi. La petite baronne n'avait pas vingt ans, et la coquetterie était le fond de son âme. Je dis cela pour l'excuser d'abord et ensuite pour donner de son caractère une idée parfaitement exacte

Donc à midi, dans les bras d'Hermance, je fis mon entrée à la réserve... C'était le dortoir des

bes, une immense pièce, au troisième étage, immense et tout entourée de grandes armoires de chêne blanc bien soigneusement fermées. Au milieu de la pièce, un grand pouff sur lequel Hermance me déposa ; après quoi, elle fit glisser sur leurs rainures, l'une après l'autre, les dix ou douze portes des armoires... Que de robes, mon Dieu, que de robes! je n'en saurais dire le nombre. Toutes accrochées en l'air par des cordons de soie, à de grandes tringles. Hermance, cependant, paraissait fort embarrassée.

— A la réserve, murmurait-elle, à la réserve, cela est facile à dire, mais de la place, où en trouver? Et il en faut de la place pour celle-là.

Enfin Hermance, après avoir donné beaucoup de petits coups de poing à droite, beaucoup de petits coups de poing à gauche, réussit à pratiquer une espèce de fente dans laquelle j'eus toutes les peines du monde à me glisser. Hermance nous distribua encore quelques petits coups de poing à mes voisines et à moi pour nous tasser, puis la porte se referma, l'obscurité se fit. J'étais remisée entre une robe de velours gros bleu et une robe de soie mauve.

Vers la fin du mois d'avril, visite de la petite baronne et, à la suite de cette visite, grand remue-ménage. On remonta les robes d'hiver, on descendit les robes de printemps. Au commencement du mois de juillet, nouvelle visite, nouveau remue-ménage. Rentrée des costumes pour les courses. Départ des costumes pour les eaux. Je perds ma voisine de droite, la robe mauve. Je garde ma voisine de gauche, la robe bleue, personne maussade et revêche, qui ne cessait de gémir, de se lamenter et de me dire : « Eh ! ma chère, vous tenez une place !... rangez-vous donc un peu... » Il faut avouer que cette pauvre robe de velours bleu était fort à plaindre ; elle avait trois années d'existence, ayant fait partie du trousseau de la petite baronne, et jamais elle n'avait été *mise*. « Une robe de velours gros bleu montante, à mon âge, avec mes épaules, avec mes bras ! s'était écriée la petite baronne, j'aurais l'air de ma grand'mère ! » Et sur cet arrêt, la malheureuse robe bleue n'avait fait qu'un saut de la corbeille à la réserve.

Huit ou dix jours après le départ des robes pour Bade, nous entendons du bruit, des voix

de femmes, toutes les portes s'ouvrent. C'était la petite baronne qui nous amenait son amie la comtesse de N***.

— Asseyez-vous là, ma chère, sur ce pouff, dit la petite baronne, je viens voir un peu mes robes, je suis horriblement bousculée. J'arrive à l'instant de Bade et je repars ce soir pour l'Anjou... Nous pourrons très-bien causer pendant qu'Hermance me montrera des robes... Ah! ces Prussiens, ma chère, les monstres! Nous avons dû nous sauver, Blanche et moi, comme des voleuses!... Des robes très-simples, Hermance, des robes de fatigue, des robes pour aller à pied, en bateau... Oui, ma chère, comme des voleuses!... Ils nous ont jeté des pierres, de vraies pierres, dans l'avenue de Lichtental, en nous appelant : « Coquines de Françaises! canailles de Françaises! » Comme l'empereur a bien fait de déclarer la guerre à ces gens-là!... Des robes de cheval, Hermance... Mon amazone marron... D'ailleurs nous pouvons être bien tranquilles. Mon mari a dîné hier avec Guy... Vous savez, le grand Guy, qui est officier d'ordonnance de Lebœuf... Eh bien! nous sommes prêts, admirablement prêts... et les Prussiens pas

du tout... Très-simples, je vous dis, Hermance... Vous me montrez des robes de bal... Je n'ai pas l'intention de danser pendant qu'on se battra... Et puis, ma chère, il paraît que cette guerre était absolument nécessaire au point de vue dynastique. Je ne sais pas trop pourquoi, mais enfin je vous dis ça comme on me l'a dit... Ces douze robes-là, Hermance, ce sera très-bien... Il y en a treize... Oh! jamais treize!... Otez la verte... ou plutôt non, ajoutez-en une... cette bleue-là... Maintenant c'est parfait... Redescendons, ma chère...

Là-dessus elle s'en alla. Ainsi la guerre était déclarée et la guerre avec la Prusse... Je fus très-émue. J'étais une robe française et une robe bonapartiste. J'avais peur pour la France et peur aussi pour la dynastie... mais les paroles du grand Guy étaient si parfaitement rassurantes...

Pendant deux mois, aucunes nouvelles; mais, dans les environs du 10 septembre, la petite baronne arrive avec Hermance; elle était très-pâle, la petite baronne, très-pâle et très-agitée.

— Des robes de couleur sombre, Hermance, dit-elle, des robes noires. Tenez, tout ce que

reste du deuil de ma tante Pauline... Il doit rester pas mal de choses, du deuil de ma tante Pauline... Vous comprenez, je suis trop triste...

— Cependant si Madame la baronne compte rester longtemps en Angleterre?

— Oh ! tant que durera la République !

— Alors cela peut se prolonger...

— Comment se prolonger? Quelles idées avez-vous donc, Hermance? Qui peut vous dire des choses pareilles?

— Il me semble que, si j'étais madame la baronne, j'emporterais, par précaution, quelques robes d'hiver, quelques robes habillées...

— Des robes habillées! Mais où avez-vous la tête? Mais je n'irai nulle part, Hermance, seule, en Angleterre, sans mon mari, qui reste à Paris pour la garde nationale.

— Cependant si madame la baronne va voir Leurs Majestés en Angleterre?

— Oui certainement, Hermance, j'irai.

— Oh ! c'est parce que je connais les sentiments et le cœur de madame la baronne.

— Vous avez raison... Mettez quelques robes pour le soir.

— Si madame la baronne emportait sa dernière robe de satin blanc.

— Oh non, pas celle-là, ce serait un souvenir douloureux pour l'impératrice qui l'avait remarquée, au dernier bal des Tuileries... Et puis la robe ne supporterait pas le voyage... Ma pauvre robe de satin blanc! La remettrai-jamais?

Voilà comment je n'ai pas émigré et comment je me suis trouvée bloquée dans Paris, pendant le siége. D'après les quelques phrases que nous avions entendues de la conversation de la petite baronne et d'Hermance, nous pouvions nous faire une idée assez nette de la situation. L'Empire était renversé, la République proclamée... La République! Il y avait parmi nous quelques vieilles dentelles de famille qui avaient vu la première République, celle de 93, la Terreur. Ah! quels récits elles nous faisaient! La chute de l'Empire ne déplaisait pas cependant à ces vieilles dentelles qui étaient toutes légitimistes ou orléanistes. J'avais dans mon voisinage, sur une jupe de satin groseille, quatre grands volants de guipure qui avaient eu l'honneur d'assister au sacre de Charles X, et qui ne se tenaient pas de joie, et

qui ne cessaient de nous répéter : « Les Bonaparte amènent l'invasion, l'invasion ramène les Bourbons. Vive Henri V ! »

Nous avions toutes, d'ailleurs, une commune préoccupation. Resterions-nous à la mode? Nous étions généralement éclatantes, et risquées, et tapageuses, si bien que nous étions fort inquiètes; sauf trois ou quatre robes sérieuses, des robes de velours ou de drap foncés qui faisaient chorus avec les vieilles dentelles et nous disaient : « Ah! voici la fin de ce carnaval, de cette mascarade de l'Empire... République ou monarchie, peu nous importe... Nous sommes le bon sens et le bon goût. » Nous sentions bien qu'elles avaient un peu raison de parler ainsi. Du mois de septembre au mois de février, nous restâmes enfermées dans nos armoires, à nous chamailler, à entendre le canon et à ne rien savoir de ce qui se passait.

Vers le milieu du mois de février, toutes nos portes s'ouvrent : la petite baronne, c'était la petite baronne!

— Ah ! s'écrie-t-elle, mes robes, mes chères robes, je les revois! Que je suis contente !

Nous ne pouvions rien dire, mais nous aussi nous

étions bien contentes de revoir la petite baronne.

— Voyons, Hermance, continua la petite baronne, cherchons un peu. Qu'est-ce que je vais pouvoir emporter à Bordeaux? Après de pareils désastres, il faut des robes sérieuses, des robes graves.

— C'est que madame la baronne n'en a pas beaucoup...

— Je vous demande pardon, Hermance, j'ai des robes graves... Celle-ci... et celle-là... Cette robe de velours gros bleu... C'est une perfection que cette robe de velours gros bleu, et je ne l'ai jamais mise.

Et voilà qu'on décroche, ma voisine, la robe bleue qui allait enfin faire son entrée dans le monde. Cependant la petite baronne elle-même, avec beaucoup d'activité, furetait dans les armoires.

— Rien, rien, disait-elle, quatre ou cinq robes seulement. Tout le reste est impossible, et ne serait aucunement d'accord avec la politique qu'on va faire à Bordeaux. Allons, je vais être obligée de me faire faire des robes républicaines, républicaines très-modérées... mais républicaines cependant.

La petite baronne s'en alla, pour nous revenir un mois après, toujours avec Hermance, qui était uue femme de chambre de beaucoup de mérite et très-écoutée par sa maîtresse. Nouvelle délibération.

— Hermance, demandait la petite baronne, qu'est-ce que je vais emporter à Versailles? Je crois bien qu'on va pouvoir se lancer un peu... Il y aura des réceptions et des dîners chez M. Thiers... puis les princes vont arriver... On peut risquer des robes de transition. Comprenez-vous bien, Hermance, ce que je veux dire par ces mots : robes de transition?

— Parfaitement, madame, les gris-perle, les mauves, les violets, les lilas...

— Oui, oui, Hermance, les couleurs claires, mais les couleurs tranquilles. Vous êtes une fille précieuse, vous me comprenez à merveille.

La petite baronne se mit en route pour Versailles avec une pacotille de robes de transition. Il y en avait bien une vingtaine. C'était un gentil petit commencement et qui nous remplit d'espérance. On avait débuté à Bordeaux par les couleurs sombres, on continuait à Versailles par les cou-

leurs claires. Versailles n'était évidemment qu'une étape entre Bordeaux et Paris. La petite baronne allait bientôt revenir à Paris et, une fois la petite baronne à Paris, nous pouvions être tranquilles, nous ne resterions pas longtemps dans nos armoires.

Mais voici que, peu de jours après le départ de la petite baronne pour Versailles, nous entendons sous les fenêtres de l'hôtel (nous demeurions place Vendôme) une très-violente fusillade... Était-ce encore une émeute, encore une révolution? Pendant une semaine, plus rien, le silence; puis, au bout de cette semaine, la canonnade reprend de plus belle autour de Paris. Était-ce la guerre qui recommençait avec les Prussiens? Était-ce un nouveau siége?

Les jours se passent, la canonnade continue... Enfin, un matin, grand tapage dans la cour de l'hôtel. Des cris, des menaces, des jurons. Le bruit monte, monte... On se met à frapper à grands coups de crosse de fusil sur les portes de nos armoires. Elles se brisent et nous apercevons huit à dix hommes barbus, sales, débraillés; au milieu de ces hommes, une femme, une petite

femme brune, assez gentille, ma foi! et singulièrement accoutrée : une robe noire à jupe courte, de petites bottes avec des bouffettes rouges, un chapeau rond en feutre gris avec une grande plume rouge et une espèce d'écharpe rouge en sautoir. C'était un drôle de genre, mais c'était du genre tout de même.

— Oh ! oh ! s'écria la petite femme, à la bonne heure, en voilà des robes! Eh bien, enlevez tout ça, sergent, et portez ces nippes à l'état-major.

Alors tous ces hommes se précipitent sur nous avec une espèce de fureur. Nous nous sentons prises et déshonorées par ces mains noires et grossières.

— Ne les abîmez pas trop, citoyens, criait la petite femme; faites des paquets et descendez ces paquets dans le caisson d'artillerie.

L'état-major, c'était l'appartement de la jeune dame à la plume rouge. Notre nouvelle maîtresse était la femme d'un général de la Commune. Nous étions destinées à rester robes officielles, officielles sous l'Empire, officielles sous la Commune. Le premier soin de la générale fut de nous passer en revue, et j'eus l'honneur d'être l'objet

d'une attention et d'une admiration particulières.

— Ah! regarde, Émile (Émile, c'était le général), regarde; voilà ce qu'il y a de plus *chic* dans toute la boutique; je la garderai pour les Tuileries, celle-là

On me gardait pour les Tuileries! Que de récits et de lamentations dans l'espèce d'alcôve où nous étions entassées comme des guenilles! La générale allait tous les soirs *dans le monde* et ne mettait jamais deux fois la même robe. Mes pauvres camarades, le lendemain, me racontaient leurs aventures de la veille; celle-ci avait dîné chez le citoyen Raoul Rigault, à la préfecture de police; celle-là avait assisté à une représentation d'*Andromaque*, au Théâtre-Français, dans la loge de l'impératrice, etc., etc. Enfin mon tour arriva. Le 17 mai était le jour du grand concert des Tuileries.

O ma chère petite baronne, qu'étiez-vous devenue? Où étaient-ils vos longs et souples jupons de mousseline, et vos doux corsages de satin blanc? Où étaient vos transparentes chemisettes de batiste? La générale avait de gros jupons de madapolam empesés! La générale avait un corset! La générale avait une crinoline! Mes pauvres jupes de den-

telle et de satin étaient abominablement roidies et ballottées par les durs cerceaux de la crinoline. Quant au corsage, ce phénomène s'était produit que le corsage de la petite baronne, beaucoup trop étroit à la ceinture pour la générale, était au contraire au-dessus de la ceinture,... il était... je ne sais véritablement comment faire comprendre de pareilles choses... enfin il était le contraire de trop étroit... si bien qu'il fallut capitonner le corsage... Des horreurs! de véritables horreurs!

A dix heures du soir, je montais pour la seconde fois le grand escalier des Tuileries, au milieu d'une épaisse et ignoble cohue. Un des aides de camp du général cherchait vainement à nous ouvrir un passage.

— Place, place, criait-il, c'est pour la femme d'un général.

On s'en moquait pas mal, de la femme du général. De grosses bottes piétinaient sur ma traîne, des éperons aigus déchiraient mes dentelles, et les baleines du corset de la générale me faisaient un mal horrible.

A minuit je rentrais dans le taudis de la générale; j'y rentrais en lambeaux, en morceaux,

souillée, déshonorée, tachée de vin, de tabac et de boue... Une affreuse petite bonne m'arrachait brutalement des épaules de la générale et disait à sa maîtresse,

— Eh bien, madame, était-ce beau?

— Non, Victoire, répondit la générale, c'était trop mêlé. Mais dépêche-toi donc, déchire, déchire, si ça ne vient pas. Je sais où en trouver d'autres au même prix.

Et je fus jetée, comme une loque, sur un tas de chiffons. Ce tas de chiffons, c'étaient toutes les robes de bal de la petite baronne.

Trois ou quatre jours après, un matin, l'aide de camp arrive et s'écrie : « Les Versaillais! Les Versaillais sont dans Paris! » La générale aussitôt endosse une espèce de petit costume militaire, prend deux revolvers, les bourre de cartouches et les accroche à un ceinturon de cuir noir qu'elle avait autour de la taille. « Où est le général? dit-elle à l'aide de camp. — Aux Tuileries. — C'est bien, j'y vais avec vous. » Et là-dessus, la voilà partie avec son petit chapeau de feutre gris crânement posé sur l'oreille.

La canonnade et la fusillade redoublent, se

rapprochent. On se battait évidemment très-près de nous, tout près de nous... Le lendemain, vers le milieu de la journée, nous les voyons revenir tous les deux, le général et la générale. Dans quel état! Haletants, effarés, sinistres, les vêtements blancs de poussière, les mains et le visage noirs de poudre. Le général était blessé à la main gauche; il avait, roulé autour du poignet, un mouchoir baigné de sang.

— Ton bras te fait-il mal? lui dit la générale.

— Ça me pique un peu, voilà tout.

— Ils nous ont suivis?

— Oui, je le crois.

— Écoute... ces voix... ces cris.

— Regarde par la fenêtre, sans te montrer.

— Les pantalons rouges!... les voilà!

— Ferme la porte à double tour... Les revolvers... Charge les revolvers... Moi, à cause de mon bras, je ne peux pas... C'est bête, cette blessure...

— Tu es pâle!

— Oui, je perds du sang, beaucoup de sang.

— Ils montent l'escalier.

— Dans l'alcôve... mettons-nous dans l'alcôve... sur les robes.

— Les voilà !

— Donne-moi le revolver.

La porte s'abîma violemment sous les coups de crosse de fusil. Une pluie de balles vint s'abattre sur nous et autour de nous. Le général, d'un seul coup, pesamment, tout d'une pièce, tomba sur le lit de soie, de mousseline et de dentelles que nous lui faisions. Trois ou quatre hommes à pantalons rouges s'étaient jetés sur la générale qui se débattait, mordait, criait : Assassins ! assassins!

Un soldat arrache un cordon de sonnette ; on lie solidement les mains de la générale et on l'emporte comme un paquet. Elle continuait à répéter d'une voix étranglée : « Assassins ! assassins ! » Les soldats s'approchèrent de l'alcôve, regardèrent le général : « Oh ! celui-là, dirent-ils, il a son affaire, il n'a plus besoin de rien... Allons-nous-en. »

Ils s'en allèrent. Nous restâmes là, pendant deux jours, écrasées sous ce cadavre et inondées de sang. Enfin, après ces deux jours, un homme arriva qu'on appelait *Monsieur le commissaire*, et

qui avait à la ceinture une écharpe tricolore.

— Ce cadavre a été oublié, dit-il, il faut l'emporter.

On voulut enlever le corps, mais, de ses doigts roidis par la mort, le général tenait mon grand papillon de satin cerise. Il fallut presque briser les doigts, pour les obliger à lâcher prise.

Cependant le commissaire examinait et fouillait curieusement ce tas d'éclatantes guenilles, sur lesquelles le général était venu mourir. Mon corsage lui tombe précisément sous la main.

— Voici une marque, dit-il à un de ses hommes, une marque à l'intérieur du corsage. Le nom du tailleur et un numéro. On pourra savoir d'où viennent ces robes. Enveloppez-moi ce corsage dans un journal. Je l'emporterai...

On m'enveloppa dans un vieux numéro du *Journal officiel de la Commune*. Le lendemain nous nous en allions chez M. Worth, le commissaire et moi. La conversation ne fut pas longue.

— Cette robe a été faite par vous? demanda le commissaire.

— Oui, oui; voici la marque.

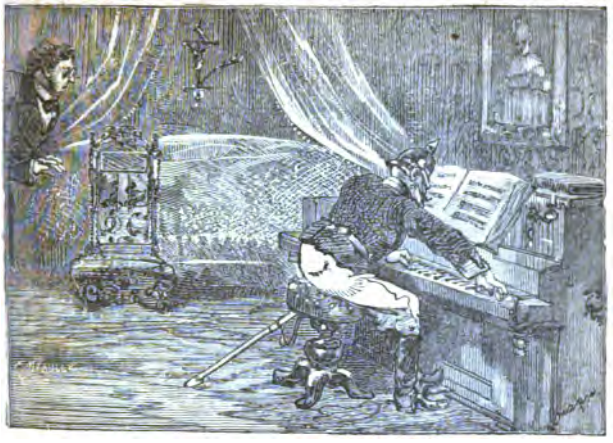
— Et pour qui a-t-elle été faite?

— Numéro 18,223... Attendez, je vais consulter mes livres.

Le tailleur revint cinq minutes après et dit au commissaire :

— C'est pour Mme la baronne de Z... que j'ai fait cette robe, il y a dix-huit mois, et elle n'est pas payée.

Juillet 1872.



ANTOINETTE

Nous étions là sept ou huit qui, tous, avions eu l'honneur d'être plus ou moins pillés, saccagés, dévalisés et déménagés par les Prussiens, si bien que, pour nous désennuyer un peu, nous faisions entre nous, après dîner, le compte de nos pianos disparus et de nos pendules envolées.

— Et moi aussi, dit notre ami Paul Rivet, moi aussi j'ai perdu des pianos et des pendules, mais je rachèterai des pianos et je rachèterai des pendules, tandis que mes camélias... mes pauvres camélias! Vingt années de travail, de patience, de soins et d'adoration! tout cela perdu, détruit, anéanti! Et savez-vous ce que j'ai trouvé, au milieu de ma serre, à la place de cette délicieuse petite figure de marbre que j'avais rapportée de Naples? Savez-vous ce que j'ai trouvé? Oh! ne cherchez pas... vous ne devinerez jamais...

Ma femme, après Sedan, avait montré beaucoup de caractère. « Mon ami, me disait-elle, il faut rester ici, il faut défendre notre maison. » J'ajoutai, moi : « Et nos camélias!

Le 17 septembre, à huit heures du matin, un de mes fermiers arrive haletant, éperdu. « Les uhlans! monsieur, ils sont à Corbeil, vous les aurez ici dans une heure, etc., etc. » Voilà ma femme prise de terreur. « Partons, mon ami, je ne veux pas voir ces uhlans, partons tout de suite, emmène-moi, conduis-moi n'importe où. » On met tout de suite les chevaux à la calèche et nous partons.

Nous laissions au château sept ou huit domestiques, dont une petite femme de chambre, Antoinette, une Parisienne, très-jolie, très-intelligente, très-fine et très-hardie, qui ne cessait de me dire : « N'ayez pas peur, monsieur, je recevrai les Prussiens, et je saurai leur parler, et ils n'emporteront pas une allumette. »

Le lendemain nous arrivions à Trouville ; ma femme tombait sérieusement malade et pendant quinze jours je fus très-inquiet.

De chez moi, toutes les semaines, je recevais une lettre d'Antoinette. « Que monsieur ne s'inquiète pas, me disait-elle, tout va bien ici, nous avons eu le bonheur de tomber sur un excellent colonel prussien et sur des officiers très-aimables. C'est grâce à ces messieurs que je peux ainsi faire passer mes lettres à monsieur, etc., etc. »

Et le jardinier m'écrivait : « Monsieur devra bien de la reconnaissance à Antoinette. C'est elle qui a tout sauvé par son idée. Je n'ose pas en dire davantage à monsieur, à cause des Prussiens qui pourraient lire ma lettre, et cependant les Prussiens, grâce à Antoinette, ne sont pas méchants pour nous. »

Vers le 20 octobre, ma femme étant complétement rétablie, un matin, je fais mon sac et je pars; je voulais revoir mes camélias et je voulais surtout savoir ce que c'était que cette idée d'Antoinette qui avait tout sauvé. Je vous fais grâce du récit de mon voyage. Il fut original cependant. J'ai mis sept jours à aller de Trouville à Corbeil; j'ai été arrêté trois fois comme espion prussien par les Français et quatre fois comme espion français par les Prussiens.

Enfin j'arrive, très-ému; je revois ma grande allée de marronniers; au bout de l'allée, ma grille; je traverse ma cour qui était toute pleine de chevaux, de fourgons, de canons, de dragons et d'artilleurs prussiens... Je monte mon perron... Me voici chez moi, dans mon vestibule... Les meubles, les tableaux, les tentures, tout était à sa place... et moi, ravi, troublé, je restais immobile, comme une bête, mon sac de voyage à la main, au milieu de cinq ou six dragons prussiens qui m'examinaient curieusement. Un de ces dragons, un sous-officier — il avait un galon d'or au col de sa tunique — vient à moi et me dit :

— Qu'est-ce que vous voulez? Qu'est-ce que vous venez faire ici?

Ce que je venais faire chez moi! Je réponds que je désirais parler au colonel.

— Il est occupé. Il déjeune. Qui êtes-vous?

— Mon Dieu! je suis le propriétaire de cette maison...

— Ah! le propriétaire... C'est vous le propriétaire... Attendez alors. Je vais prévenir le colonel.

Quelques secondes après, une porte, une de mes portes, s'ouvre, et je vois venir à moi un grand Prussien botté, éperonné, à longs favoris grisonnants, qui, les deux mains tendues, s'écrie en excellent français :

— Monsieur Rivet! c'est vous monsieur Rivet...

— Oui, c'est moi...

— Ah! que vous avez bien fait de venir... que je suis content de vous voir!

Et ces deux mains prussiennes étaient toujours tendues vers moi, qui tenais patriotiquement, à distance, le plus loin possible, derrière mon dos, mes deux mains françaises et très-françaises.

— Ah! des préjugés, dit le colonel en éclatant

l'un gros rire bête et pesant, je vois ce que c'est, les préjugés! C'est bien, c'est très-bien. Vous vous corrigerez de ça. Mais venez donc, venez donc vite. Nous sommes à table.

— A table, mais je ne veux pas du tout déjeuner...

— Vous ne voulez pas déjeuner avec nous. Encore des préjugés! Mais il faudra bien que vous en preniez votre parti, car la baronne déjeune avec nous et elle sera si heureuse de vous voir!

— La baronne!... Une baronne heureuse de me voir!

Mais, sans m'écouter, sans me répondre, le colonel m'avait empoigné par le bras et, me poussant devant lui, il me faisait traverser mon salon; puis, ouvrant la porte de ma salle à manger, il s'écria :

— Madame la baronne, c'est votre oncle, c'est monsieur Rivet.

Et alors je vois assis à ma table huit ou dix officiers prussiens et, au milieu de ces officiers, Antoinette, Antoinette qui avait sur les épaules une robe de velours de ma femme, aux oreilles des

boutons de diamants de ma femme, aux doigts toutes les bagues de ma femme, et le collier de perles noires de ma femme autour du cou, et tous les bracelets de ma femme autour des poignets, et des rubis dans les cheveux, et des saphirs à son corsage. Antoinette n'était plus Antoinette; c'était une devanture de bijoutier, c'était une boutique de la rue de la Paix.

Antoinette, en me voyant entrer, se leva brusquement, devint très-rouge, laissa échapper ce cri : « Monsieur, c'est monsieur!... » puis, tout d'un coup, quittant la table, elle se précipita au-devant de moi, se jeta violemment à mon cou et se mit à m'embrasser avec fureur en s'écriant : « Ah! que je suis heureuse de vous voir! » Et elle me réembrassa, en me disant tout bas à l'oreille : « Embrassez-moi, embrassez-moi très-tendrement... » Alors, moi, je l'embrassai; et elle recommença encore à me réembrasser, en continuant à me jeter de petites phrases dans l'oreille : « Ayez l'air plus ému que ça, je suis votre nièce, tutoyez-moi, ça vaudra mieux, c'est pour sauver les diamants de madame, etc., etc. »

Nous n'en finissions pas de nous embrasser

sous les regards de ces Prussiens. La chose n'avait, d'ailleurs, rien de désagréable, Antoinette étant une charmante personne. Tous ces officiers me regardaient et avaient l'air de se dire : « Est-il heureux de pouvoir embrasser ainsi, à bouche que veux-tu, cette jolie fille !... »

Et naturellement, moi, ça m'excitait.

Cependant, après deux ou trois minutes consacrées à ces étreintes mêlées de confidences et d'explications, Antoinette me prit par la main, me fit faire le tour de la table, m'obligea à m'asseoir à côté d'elle ; puis, avec beaucoup de grâce et d'aplomb, elle me présenta successivement tous mes hôtes prussiens : « Monsieur le colonel un tel, du 2e dragons ; monsieur le major un tel, du 3e hussards, etc., etc. » Moi, j'étais comme un homme ivre et, je vous assure, il faut me pardonner d'avoir pu ainsi rester assis, pendant une heure, à cette table, au milieu de tous ces dragons et de tous ces hussards. Je ne savais plus du tout où j'étais, ni ce qui se passait autour de moi, et pourtant j'ai gardé un souvenir très-net de la conversation extraordinaire qui s'engagea, et à laquelle, bon gré mal gré, je fus obligé de prendre part.

— Eh bien, monsieur Rivet, dit le colonel, j'espère bien que vous allez tout de suite faire venir madame Rivet. Nous menons ici une existence charmante... Votre nièce peut vous le dire... Nous ne sommes pas du tout des sauvages, comme disent vos bêtes de journaux.

Et alors le colonel se laissa aller à un éclat de ce même gros rire, qui déjà tout à l'heure m'avait pris sur les nerfs. Aussitôt tous les officiers, ensemble, comme obéissant à un commandement, s'abandonnèrent à une violente hilarité. Il y a une gaieté vive et légère qui est la gaieté française; et puis il y a une autre gaieté, lourde et brutale, qui est la gaieté prussienne.

— Non, nous ne sommes pas des sauvages, continua le colonel, et vous ne pouvez condamner madame Rivet à passer tout l'hiver dans un trou au bord de la mer... Car nous sommes ici pour tout l'hiver... Pas à cause du siége de Paris... Oh! non, Paris sera pris dans cinq ou six jours... le 1er novembre au plus tard... Mais il y aura peut-être certaines difficultés pour le rétablissement de l'empereur.

— Le rétablissement de l'empereur?

— Oui certainement, vous pensez bien que, dans votre intérêt même, nous serons obligés de vous débarrasser de cette absurde république... Et puis, voyez-vous, l'empereur aura reçu une bonne leçon; il sera devenu raisonnable; il ne dérangera plus la paix de l'Europe, tandis qu'avec votre république on ne serait sûr de rien... Oui, nous vous rendrons votre empereur, malgré toutes les criailleries de vos bêtes de journaux.

Et là-dessus nouvel éclat de rire du colonel, suivi d'une nouvelle explosion générale. Une discipline admirable, il faut le reconnaître, règne dans cette armée allemande. Tous ces gens-là riaient militairement, à la prussienne, comme à la manœuvre. Aussi longtemps que le colonel se pâmait, aussi longtemps les officiers, avec un ensemble remarquable, se tordaient; puis tous les éclats de rire s'arrêtaient court, avec le dernier éclat de rire du colonel, ainsi que s'arrête un roulement de tambours quand s'abaisse la canne du tambour-major. Il y eut bien huit ou dix de ces grossiers accès de rire, pendant que le colonel, pérorant avec une verve poméranienne, refaisait la carte d'Europe, s'emparait des provinces alle-

mandes de l'Autriche, débarquait en Angleterre, etc.; mais l'hilarité devint de la fureur, de l'épilepsie, quand le colonel entama sur les Bavarois une série de plaisanteries qui devaient lui être familières.

— Ah! vous êtes heureux, me dit-il, d'avoir eu des Prussiens, de vrais Prussiens... car nous sommes de vrais Prussiens... Si vous aviez eu des Bavarois! Que de choses vos bêtes de journaux pourraient dire sur les Bavarois!... Notre roi est trop bon d'avoir permis aux Bavarois de se battre à côté de nous Prussiens, vrais Prussiens... Les Bavarois ne devraient être autorisés à servir que comme musiciens dans l'armée prussienne... Le roi Louis serait feld-maréchal de toutes les musiques allemandes, etc., etc.

Nous arrivâmes enfin au bout de cet odieux déjeuner. Le colonel se leva, renvoya ses officiers et s'approchant de moi : « Et maintenant, me dit-il, je veux vous conduire moi-même à votre serre, je veux vous montrer vos camélias. — Mes camélias! — Oui, oui, je connais votre passion... Madame la baronne a eu la bonté de me dire que vous adoriez vos camélias; alors j'ai fait venir votre

jardinier, et je lui ai bien expliqué qu'il serait fusillé, devant la serre, s'il laissait mourir un seul camélia. C'était une plaisanterie, vous comprenez; je ne l'aurais pas fait fusiller, nous sommes un peuple civilisé; mais je ne me serais pas gêné pour le faire attacher à un arbre, pendant vingt-quatre heures, sans boire ni manger. Cela n'a pas été nécessaire. Vos camélias sont en parfaite santé. Venez les voir. »

Nous descendîmes tous les trois : le colonel, Antoinette et moi... Ce Prussien me fit les honneurs de mon parc. La colère m'étranglait, Dix fois j'ai failli éclater, mais Antoinette s'était accrochée à mon bras et elle me faisait de si drôles de petites grimaces suppliantes, et elle était si gentille, sous les arbres, en plein midi, avec sa pacotille de diamants et de bijoux, que je m'apaisais et rongeais mon frein.

Nous entrons dans la serre. Elle était embaumée, riante et fleurie. Mes camélias avaient été câlinés, choyés, dorlotés, mis dans du coton.

— Eh bien, me dit le colonel triomphant, vous voyez bien, nous ne sommes pas des Vandales. Maintenant au revoir, je vous laisse en famille. A

tantôt... Vous nous ferez, je pense, le plaisir de dîner avec nous.

Il m'invitait à dîner chez moi ! Mais je ne trouvai pas un mot à lui répondre... Il partait ; c'était tout ce que je désirais. J'allais être seul avec Antoinette... Et celle-ci, sans attendre mes questions, dès que le colonel se fut éloigné :

— Ah ! monsieur, me dit-elle, avez-vous vu comme il m'a regardée, en s'en allant ? C'est horrible, monsieur, c'est horrible ! Ce Prussien est amoureux de moi ! Il ne faut pas me gronder, monsieur. Il faut me plaindre et me remercier. Je me suis dévouée pour votre maison, voilà tout. Quand ce colonel est arrivé, le 18 septembre, il est entré dans une colère bleue, en apprenant que les maîtres étaient partis. « Ah ! c'est comme ça, criait-il. Ah ! l'on se sauve quand nous arrivons ! Ah ! l'on nous prend pour des barbares ! Eh bien, elle va en voir de belles, cette baraque-là ! Je vais mettre mes chevaux dans le salon. » Alors, moi, monsieur, comme je m'étais tenue blottie dans un petit coin, et comme le colonel ne m'avait pas vue, j'ai vite grimpé quatre à quatre les escaliers, j'ai mis une robe à madame, je suis redescendue tout

de suite, et j'ai dit que j'étais la nièce de monsieur, madame la baronne de Barneville... Un nom ronflant, ça ne fait jamais de mal... Il faut croire que je n'ai pas été trop maladroite, car voilà un mois et plus que je le mène par le bout du nez, ce colonel, et sans que ça me coûte rien, comme vous pouvez penser; je suis trop bonne Française pour me laisser toucher du bout du doigt par un être pareil... Mais, en attendant, il y a ici un millier de dragons et de hussards que je fais marcher à la baguette. J'ai sauvé votre argenterie, j'ai sauvé vos chevaux, vos voitures et vos camélias. Quant aux diamants de madame, si je les porte tous comme ça sur moi, ce n'est pas pour le plaisir d'avoir l'air d'une châsse, mais c'est parce qu'ils sont plus en sûreté sur moi que dans les tiroirs. Je ne sais pas ce que valent les Bavarois, mais les vrais Prussiens ne valent pas grand'-chose, c'est moi qui vous le dis. Et maintenant, monsieur, si vous voulez me faire un plaisir, vous allez vous en aller tout de suite, parce que dans ces choses-là les hommes ne sont bons à rien. J'ai été obligée de vous marcher deux ou trois fois sur les pieds, pendant le déjeuner, pour vous

empêcher d'éclater, et ce n'est pas le rôle d'une femme de chambre de marcher, sous la table, sur les pieds de son maître. Je vous donnerai un bon laisser-passer prussien et vous emporterez tous les diamants de madame. Je vais les mettre dans une petite caisse et Pierre vous emmènera dans le break. Quant à moi, je continuerai à faire bonne garde. Et puis, voyez-vous, ça m'amuse beaucoup de me moquer de ces Prussiens et de leur faire croire que je suis une femme du monde.

Antoinette avait débité son petit discours avec tant de feu et de conviction que je me trouvai tout attendri quand elle eut cessé de parler.

— Vous êtes une brave fille, Antoinette, lui dis-je, une brave fille et une fille d'esprit. Je voudrais vous demander une chose, et je m'en irai après.

— Quelle chose, monsieur?

— La permission de vous embrasser.

— Comme nièce ou comme femme de chambre?

— Comme femme de chambre, Antoinette.

— Eh bien, allez, monsieur, allez...

Je l'embrassai de tout mon cœur, et je lui dis :

— Allez faire la petite caisse, Antoinette, mais

ne mettez pas ce bracelet dans la petite caisse. Ayez l'obligeance de le garder pour vous.

— Avec plaisir, monsieur... Attendez-moi ici, dans un quart d'heure je viens vous chercher, mais ne faites pas d'imprudence, n'ayez pas de querelle avec ces Prussiens.

Elle s'en alla en courant. A peine était-elle partie que je me rappelai que ma fille m'avait demandé de lui rapporter deux photographies, qui étaient sur sa cheminée dans de petits chevalets. Je retourne au château. Je monte l'escalier, et près de la porte je m'arrête fort surpris. On jouait du piano dans la chambre de ma fille. Je frappe très-discrètement. Entrez. J'entre. C'était un des officiers de dragons, un grand jeune homme blond, qui, le lorgnon dans l'œil, jouait une valse de Chopin sur le piano de ma fille.

— Ah! c'est vous, dit-il, monsieur le propriétaire, entrez, entrez donc, je vous en prie.

— Je viens chercher quelque chose dans cette chambre.

— Mais tout ce que vous voudrez, monsieur, tout ce que vous voudrez...

Il reprend sa valse interrompue. Moi, je

m'approche de la cheminée et dans les deux petits chevalets je trouve, au lieu de mon portrait, la photographie du roi Guillaume et la photographie de Monsieur de Bismark, au lieu du portrait de ma femme! Le sang me monte à la tête et d'une voix étranglée par la colère :

— Monsieur, dis-je à l'officier prussien, il y avait là deux portraits. Je voudrais bien savoir qui vous a permis de remplacer ces portraits par les photographies de ces deux coquins?

— Vous dites, monsieur?

— Je dis : ces deux coquins!

Et, arrachant les photographies, je les déchire en morceaux; puis, avec beaucoup de calme, je jette ces morceaux dans la cheminée. L'officier se lève. Il était très-pâle. Il s'approche de moi; la question n'était plus que de savoir qui recevrait le premier soufflet, et je crois bien que ce n'est pas moi qui l'aurais reçu, quand Antoinette se précipita dans la chambre.

— Eh bien, demanda-t-elle, qu'y a-t-il donc?

— C'est monsieur qui s'est permis d'enlever de ces cadres deux photographies que je venais chercher.

— Vous avez fait cela, monsieur, et où sont-elles ces photographies?

— Mais dans ce tiroir.

— Donnez-les-moi.

— Les voici...

Et docilement l'officier prussien apporte les deux photographies à Antoinette, qui me les donne en disant :

— Est-ce bien cela que vous cherchiez?

— Oui, c'est cela.

— Venez alors...

Elle m'emmène. Le Prussien, depuis l'entrée d'Antoinette, n'avait pas bronché. J'étais confondu. Antoinette avait joué toute cette petite scène avec le sang-froid et l'aplomb d'une grande comédienne.

— Comme vous avez l'air étonné! me dit-elle, pendant que nous descendions l'escalier.

— C'est que je le suis...

— Il n'y a cependant pas de quoi l'être... Ah çà, est ce que vous croyez qu'il n'y a que le colonel qui soit amoureux de moi...?

Déjà, depuis quelques instants, de petites

rumeurs de surprise et d'incrédulité avaient circulé parmi nous, mais à cette dernière phrase, ce fut comme une protestation générale suivie d'une bordée d'interruptions.

— Ah çà, mon cher, qu'est-ce que vous nous racontez là ?

— C'est une comédie de salon.

— C'est le jeu de l'amour, de la Prusse et du hasard.

— Ça va finir par un mariage.

Rivet, fort tranquillement, nous répondit :

— Je vous raconte des choses absolument vraies... Attendez un peu le dénoûment ; il n'est pas tout à fait aussi gai que le commencement. Je retourne à Trouville. Un mois entier se passe sans une seule lettre d'Antoinette. Je commençais à être fort inquiet, et, malgré toutes les difficultés de l'entreprise, je me préparais à risquer un second voyage, quand, un matin, — c'était vers la fin de novembre, — ma femme ouvre brusquement la porte de ma chambre et me dit : « Antoinette, mon ami, c'est Antoinette, mais dans quel état, la pauvre enfant ! »

Je vois entrer une fille pâlie, défaite, maigrie

et qui paraissait avoir été dévorée par la fièvre, usée par la fatigue et par la maladie.

— C'est moi, monsieur, me dit Antoinette, et je vous apporte de mauvaises nouvelles. Vous vous rappelez toutes les plaisanteries du colonel sur les Bavarois. Eh bien, voyez-vous, il faut être juste, ce n'était pas un méchant homme, ce colonel prussien, et il ne se trompait pas sur les Bavarois. Il y a eu des mouvements de troupes. On nous a ôté nos Prussiens; on nous a envoyé de l'infanterie bavaroise qui avait beaucoup souffert sur la Loire et qui venait se refaire un peu chez nous. Le pillage a commencé tout de suite. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que c'était très-bien organisé. Il y avait à la suite de ce régiment bavarois une forte colonne de brocanteurs; ils se sont jetés sur le château comme des corbeaux, et ils ont commencé à faire une espèce d'inventaire. Moi, je suis allée résolûment trouver le major, — c'était un major qui commandait ce détachement, — un gros petit homme rouge qui parlait un affreux charabia, moitié français, moitié allemand. Il se mit à pousser des espèces de cris de joie, en me voyant, et, sans me laisser le temps

de dire une parole : « Ah! ah! s'écria-t-il, la « foilà tonc cette paronne qui est une ponne, cette « ponne qui est une paronne... Les Brussiens ne « sont bas des mâlins, mais les Pafarois sont des « mâlins. On n'attrabe bas les Pafarois comme « on attrabe les Brussiens. J'ai des esbions, moi, « j'ai de pons esbions. Au refoir, la ponne, « au refoir. » Il dit je ne sais quoi, en allemand, à un officier; deux soldats m'empoignent brutalement, et on me mène à pied, monsieur, à pied, par étapes, jusqu'à Reims, de gendarmes prussiens en gendarmes prussiens. A Reims, on m'a jetée en prison. Je suis restée là pendant huit jours, sur la paille, avec du pain et de l'eau. Au bout de ces huit jours, on m'a conduite devant un officier de cavalerie saxonne, un grand jeune homme blond qui n'avait pas l'air trop méchant. « Je vais vous mettre en liberté, me dit- « il, mais n'essayez pas de retourner chez vous... « Il y a là un stupide rapport d'un major bava- « rois... Ce sont des brutes, ces Bavarois!... Tout ça « ne vous serait pas arrivé si vous aviez eu « affaire à des Saxons. » J'étais libre et j'ai pu me traîner jusqu'ici... Mais, monsieur, votre pauvre

château, il est dans de mauvaises mains. Je crois bien que vous ne retrouverez pas grand'chose chez vous.

Et je n'ai rien retrouvé du tout quand je suis rentré chez moi, le 10 février, pendant l'armistice. J'ai tort de dire que je n'ai rien retrouvé du tout. Dans ma serre, dans ma pauvre serre, à la place de mes camélias, il y avait cinq tombes bavaroises ornées d'inscriptions poétiques :

« *Ici repose Hartmann, jeune et héroïque chasseur bavarois, enlevé à la fleur de l'âge, etc., etc.*

Juillet 1871.

NINICHE

Hier, dans les Champs-Élysées, je rencontre mon ami Pierre de B. Je ne l'avais pas vu depuis la guerre et la Commune. Je lui adresse les questions réglementaires :

— Tu te portes bien ?

— Très-bien.

— Tu as été blessé?

— Trois fois.

— Et quel grade, maintenant?

— Capitaine, toujours capitaine, rien que capitaine. Ah! j'aurais bien pu, je crois, devenir général, tout comme un autre; mais je n'en ai pas eu le courage. Veux-tu que je te raconte mon histoire?

— Très-volontiers.

— Elle est assez gentille... Tu verras.

Le 9 novembre, le jour de la bataille de Coulmiers, je reçois une balle bavaroise, en pleine poitrine, à l'attaque du château de la Renardière. De braves gens à Orléans me recueillent, me soignent et me tirent d'affaire. Un jour, — c'était au commencement de décembre, — madame M., l'excellente femme qui m'avait donné l'hospitalité, entre brusquement dans ma chambre : « Les « Prussiens! me dit-elle, voici les Prussiens... « L'armée du prince Frédéric-Charles entre dans « la ville. » Rester, c'était tomber entre les mains des Prussiens. Je me lève; je demande un vieux pantalon, une blouse, une casquette. « Vous

allez vous tuer, me disait madame M. » Et moi je répondais que j'aimais mieux mourir tout de suite que me laisser emmener prisonnier en Allemagne. Je me traîne jusqu'à la gare. Je monte dans le dernier train français qui soit parti d'Orléans. Le soir, à minuit, j'étais à Poitiers. Par exemple, le lendemain, j'ai failli mourir... Enfin je ne suis pas mort.

Un mois après, j'étais en pleine convalescence; pas encore bien solide sur mes jambes, mais avec un désir de revoir les Prussiens qui me donnait des forces. Où était mon régiment? avec Chanzy ou avec Bourbaki? Les trains marchaient régulièrement entre Poitiers et Bordeaux. La course n'était pas longue. Je pars, j'arrive, je me présente aux bureaux de la guerre. On me fait entrer dans le cabinet d'un tout jeune homme, qui me dit :

— Votre régiment, capitaine; mais je vais tout de suite vous dire où il est, votre régiment.

Et il se met à fureter dans des papiers. Pendant qu'il furetait, on frappe à la porte : toc, toc, deux petits coups secs et pleins d'autorité. Puis la porte s'entr'ouvre et une très-jolie tête blonde se montre gentiment.

— On peut entrer? Cher monsieur, je viens pour ce que vous savez.

— Mais entrez, entrez donc...

Il se lève, et, avec le plus grand empressement, se précipite au-devant de cette aimable personne. Cependant la petite blonde, en me voyant, s'arrête, m'examine, et, avec un cri de joie bien franc : « Pierre! » s'écrie-t-elle. Moi, je restais là, bouche béante, absolument penaud. Je devais avoir l'air stupide. « Ah! vous ne me reconnaissez pas? Quelle ingratitude! » ajoute-t-elle. Si fait, je la reconnaissais, je me rappelais très-bien que... mais le diable m'emporte si je me souvenais de la première lettre de son nom. Elle, alors, se haussant jusqu'à mon oreille, sur la pointe de ses petits pieds : « Niniche, me dit-elle, c'est moi Niniche... J'étais brune dans le temps, je suis blonde aujourd'hui, c'est ce qui t'embrouille; mais chut! chut! Une minute seulement, quatre mots à dire à monsieur, et je suis à toi, et je t'enlève. »

Là-dessus elle emmène mon petit fonctionnaire dans l'embrasure d'une fenêtre et se met à causer avec lui, à voix basse, avec beaucoup d'animation.

Niniche! c'était Niniche! Ah! je me souvenais à présent... Je n'étais pas bien sûr de l'année... 1867 ou 1868... Mais je me rappelais très-bien que ça avait commencé un samedi, au Cirque, du temps de Léotard, et que ça avait duré cinq ou six mois... Elle demeurait rue Laffitte, au deuxième... Je revoyais la maison... et la concierge qui avait un gros chat noir...

Niniche avait une vieille cuisinière, bonnet de paysanne, air de vertu et de probité... C'était sa tante!...

Niniche avait une petite femme de chambre de seize ans, assez gentille et qui paraissait fort impatiente de mal tourner... C'était sa sœur!...

Niniche avait un frère, joli garçon d'une vingtaine d'années qui jouait la comédie dans la banlieue et qui venait sans cesse mendier de petites subventions.

Enfin Niniche avait un père. Oh! quel père! Quand on s'attardait le matin chez Niniche, il fallait s'attendre à des scènes et à de drôles de scènes. C'était le père qui arrivait, — redingote usée, bottes éculées, chapeau bossué, — il venait demander de l'argent. Quand on ne lui en donnait

pas, c'etaient des cris parce qu'on ne lui en donnait pas; et quand on lui en donnait, c'étaient encore des cris parce qu'on ne lui en donnait pas assez... Il voulait toujours parler à sa fille *elle-même*, mais la vieille tante et la petite sœur, en bon ordre, se rangeaient en bataille devant la porte de la chambre... et alors, quand on était dans la chambre, on entendait les plus jolies choses du monde : « Je veux entrer, c'est le droit d'un père de voir sa fille, etc., etc. »

A quoi la tante, qui était une personne ferme et sensée, répliquait :

— Tu ne passeras pas, vieil ivrogne; tu veux donc lui faire perdre sa position, à cette pauvre enfant? etc., etc.

La première fois que j'entendis tout ce tapage dans le salon, je dis à Niniche : « Qu'est-ce que c'est donc que ça? » Et elle me répondit : « Ça n'est rien, c'est papa. C'est l'affaire de ma tante de le renvoyer. »

En effet, on le mettait à la porte, avec ou sans argent, et un jour ce père extraordinaire s'était arrêté dans la rue, sous les fenêtres, et s'était mis à crier : « Adèle! Adèle! donne donc de l'argent

à ton vieux père!... » Adèle, c'était le petit nom sérieux de Niniche... Ce matin-là, cet honnête homme faillit se faire empoigner par les sergents de ville. Ce matin-là aussi, je dis à Niniche : « Non, vois-tu, j'ai beau faire, je ne peux pas m'habituer à ton père. — Oh! me répondit-elle, il faut lui passer bien des petites choses. Il est si malheureux! C'est le chagrin qui le ronge, et alors, c'est vrai, pour se distraire, il boit un peu. Mais tu ne te doutes pas de ce que c'est que papa. C'est un homme très-distingué. Il a fait de bonnes études. Il est avocat; il a plaidé. Il avait un très-bon cabinet d'affaires à Ménilmontant. Seulement il a eu des ennuis devant les tribunaux pour une histoire d'hypothèque, d'enregistrement, je ne sais pas trop quoi, et il a été obligé de vendre son cabinet. Voilà comment, depuis un an, j'ai toute la famille sur les bras. »

Ces souvenirs en foule me revenaient à l'esprit, pendant que Niniche causait avec ce monsieur à qui j'étais venu demander où je retrouverais mon régiment... Cette petite conversation intime prit fin sur ces mots : « C'est entendu. — C'est entendu. — Je reviendrai demain. — A demain. »

Et Niniche, s'approchant de moi, me prit par le bras et me dit : « A présent, venez. » Mais je lui expliquai que j'étais à la recherche de mon régiment. « Ah! me répondit-elle, nous allons vous dire tout de suite où il est. » Et la voilà qui se met à chercher elle-même dans les papiers et qui, au bout de deux ou trois minutes, s'écrie toute fière : « Votre régiment, le voilà : Armée de Chanzy, corps Jauréguiberry. Et maintenant, allons-nous-en. »

Quelques instants apres, nous étions, tous les deux, trottant bras dessus bras dessous dans les rues de Bordeaux. Cela me taquinait bien un peu de me promener ainsi en plein jour... Mais j'étais si prodigieusement intrigué... et puis Niniche me disait de si gentilles petites choses :

—Ah! que je suis heureuse de te revoir!... J'ai gardé de toi un si bon souvenir... Sais-tu seulement que je t'ai beaucoup aimé?... oui, beaucoup. Et tu ne me reconnaissais pas!... Je sais bien que je dois avoir maintenant un petit air digne et sérieux, un air tout différent de l'air d'autrefois. Il le faut bien, à cause des affaires. Je t'expliquerai tout à l'heure. Parlons de toi... Alors

tu étais à Metz, tu as pu t'échapper, tu as été blessé à Coulmier. Et qu'est-ce que tu vas faire à présent? Retourner à ton régiment, avec ton grade de capitaine? quelle bêtise! Veux-tu que je te fasse nommer général? général... non, je m'avance peut-être un peu trop... mais lieutenant-colonel... oui, lieutenant-colonel, je suis sûre...

— Ah çà! m'écriai-je, tu es donc ministre de la guerre ?

— Non pas tout à fait, répondit-elle; mais je peux rendre des services... Je sais bien que tu n'es ni avocat, ni journaliste, ni condamné politique; mais capitaine de cavalerie, décoré, blessé à Coulmier, ce sont des titres après tout... As-tu l'air étonné, mon Dieu! c'est que tu ne sais pas mon histoire. Je vais te la conter quand nous serons chez moi, et nous y voilà.

Nous entrons dans une très gentille petite maison de la rue Sainte-Catherine. Un joli salon, grand feu dans la cheminée, des tapis, des fleurs, de larges fauteuils et une femme véritablement charmante, au milieu de tout cela... Il y avait bien de quoi tourner un peu la tête à un pauvre diable

qui, depuis six mois, avait vécu dans la boue, sous la tente ou à l'hôpital.

Dès que nous fûmes assis tous les deux, tres-près l'un de l'autre :

— Quand pars-tu ? me dit-elle.

— Demain matin par le premier train...

— Demain matin... quel malheur ! J'ai du monde à dîner ici ce soir... Un dîner d'affaires... Oh ! écoute, il faut que tu dînes avec nous puisque tu pars demain... Ne dis pas non... Et puis, d'abord, je te promets que tu ne t'ennuieras pas... Tu verras de drôles de gens, tu feras un drôle de dîner... Je vais te mettre tout de suite un peu au courant pour que tu ne dises pas à table des bêtises qui gâteraient tout. Quand tu m'as quittée, il y a plus de trois ans, — c'était au mois d'octobre 1868, — pour t'en aller en Afrique avec ton régiment, j'ai eu beaucoup de chagrin.

— Tant que ça ?

— Oh ! plus que ça... Nous devions nous écrire, tu sais, mais ce n'est pas notre affaire d'écrire, ni à l'un, ni à l'autre. Je ne sais pas trop quel est celui des deux qui s'est arrêté le premier ; mais je sais bien que ça n'a pas duré longtemps... J'ai

été vraiment prise d'un grand ennui après ton départ... Cependant, malgré tout, ma vie naturellement a continué... avec des hauts et des bas... des jours où ça allait et des jours où ça n'allait pas... Ma petite sœur Blanche était partie pour Rio-Janeiro avec une troupe d'opérette. J'avais toujours papa à ma charge. Mon frère Paul me donnait bien des tourments. Il avait quitté le théâtre, il écrivait dans de petits journaux; j'étais obligée de venir bien souvent à son aide... Cependant il trouva moyen de se faire remarquer à l'enterrement de Victor Noir et de se faire arrêter aux petites émeutes de Belleville. Par un sénateur avec qui je n'étais pas mal, j'obtins sa mise en liberté. Cette arrestation avait fait à Paul une petite position, et il me disait souvent : « J'arriverai par la politique. Tu verras que j'arriverai par la politique. »

— Ah çà! est-ce que c'est lui qui fait des généraux?

— Non... non... ce n'est pas lui. Un jour Paul me dit : « Je viendrai dîner aujourd'hui, j'amènerai un de mes amis, mets les petits plats dans les grands... C'est le rédacteur en chef d'un

journal qui va se fonder. » Paul arrive le soir avec un grand garçon... qui n'était pas plus beau qu'un autre... mais qui avait tant de gaieté et tant d'entrain que, dame, il faut dire les choses comme elles sont, je me toquai de lui dans les vingt-quatre heures... Oh! mais une toquade bête, une toquade stupide, une toquade à mettre tout le monde à la porte! Alors voilà que peu à peu, Raynald, — c'était son nom, — se met à m'amener des amis qui m'amènent des amis, et mon chez-moi devient comme une espèce de club. Ça me changeait un peu, moi, qui depuis quelque temps étais très lancée et ne voyais que des gens très comme il faut. Mais enfin, à parler franchement, ça ne m'ennuyait pas... Raynald, d'ailleurs, me rendait de grands services... D'abord il fit tout de suite à Paul une bonne situation dans le journal... Et puis, ça, c'est le plus fort, il prit papa... et il le prit... Tu ne devineras jamais pourquoi... il le prit pour caissier!

— Pour caissier!

— Oh! j'étais bien sûre que ça te ferait de l'effet... J'aurais été un peu inquiète si je n'avais pas découvert qu'il n'y avait jamais un sou dans

la caisse... Argent reçu, argent mangé!.. Papa, d'ailleurs, se conduisait très-bien. C'était merveilleux! Il se surveillait. Il ne se grisait presque plus. C'était l'inaction qui le tuait et qui lui ôtait tous ses moyens. Maintenant qu'il avait affaire, il prenait goût à la politique. Enfin je me mis à mener la plus drôle de vie du monde. Plus de café Anglais! plus de courses! plus d'avant-scènes! Arrivent la guerre et la révolution. Raynald tout de suite demande une place. Il voulait une préfecture... Il n'y en avait plus... Elles avaient toutes été enlevées dans les vingt-quatre heures... On lui offre une sous préfecture. Il refuse. Cependant ça l'ennuyait un peu de rester bloqué dans Paris, pendant le siége; au dernier moment, il accepte la sous-préfecture. Nous partons, car il m'emmène, et il emmène papa, et il emmène Paul. Nous avions pris l'habitude de vivre tous ensemble, en famille. D'ailleurs, vois-tu, papa et Paul n'étaient plus les mêmes hommes, depuis toutes ces affaires politiques. Ils avaient de la tenue... une mauvaise tenue, si tu veux... mais de la tenue cependant, eu égard au passé... Te souviens-tu du jour où papa criait dans la rue :

« Adèle! Adèle! donne de l'argent à ton vieux père! » Ah! que c'est amusant de se rappeler tout ça! Comme c'est une drôle de chose, la vie!

Et par là-dessus elle m'embrassa très-gentiment... Puis elle continua son récit : Comme quoi ils étaient arrivés tous les quatre à X., *leur* sous-préfecture; comme quoi ils étaient tombés dans un trou; comme quoi ils avaient eu un tas de difficultés avec le maire, avec l'évêque, avec tout le monde; et comme quoi, enfin, au bout de quinze jours, ils s'en étaient allés, toujours tous les quatre, demander à Tours une autre position. Ils arrivaient bien. Gambetta venait de débarquer, tombant de son ballon.

— Ah! Gambetta, s'écria Niniche, Gambetta! Quel homme!... à ce qu'il paraît. Le lendemain Raynald était nommé à quelque chose de très-convenable dans le gouvernement. Quant à papa, sais-tu ce qu'il est en train de faire, papa? Sa fortune, tout simplement! Papa millionnaire, dire que je verrai peut-être ça! Et avant-hier il me disait : « Si nous avons la chance que la guerre dure encore six mois, j'aurai mon million... » Ne répète pas ça... je te dis tout comme à un vieil

ami... mais, entre nous, elle ne me paraît pas très-catholique, la façon dont papa est en train de faire sa fortune. Il y a des moments où je lui dis :

Papa, est-ce que c'est bien régulier, toutes ces choses-là ? » Et il me répond toujours : « Ne t'inquiète pas, mon enfant, ça s'est toujours passé comme ça sous tous les gouvernements. » Parce que maintenant il m'appelle : « mon enfant. » Il a tout à fait l'air d'un père sérieux... Du reste, tu le verras ce soir.

— Est-ce qu'il va venir dîner ? m'écriai-je.

— Mais certainement... Allons ne fais pas la moue... Je te placerai à côté de moi... Tu ne t'ennuieras pas, je te le promets... C'est très-curieux, tout ça... La bonne idée qu'a eue papa, ç'a été de se mettre dans les fournitures de l'armée, les avoines, les grains, les fourrages. Paul, lui, s'est mis dans l'armement, dans l'habillement des troupes. Ils ont des traités, ils font des marchés. Papa avait été dans les affaires. Il se tire très-bien de tout ça. Il a deux associés, un Espagnol et un Américain. Du drôle de monde, c'est vrai. Vois-tu, moi, je sais juger ces gens-là, parce que, nous autres femmes, par la vie que nous menons, nous

connaissons le monde, sans en être, et nous savons bien ce que c'est que les gens comme il faut. Ainsi, toi, avec ta balafre sur la figure... Au fait où as-tu attrapé ça?

— En Afrique.

— Avec ta balle prussienne dans l'épaule... Où as-tu reçu ta balle prussienne?

— A Coulmiers...

— Eh bien, avec ta balafre d'Afrique, avec ta balle prussienne, avec ton vieil uniforme usé et sans galons, avec ton petit bout de ruban rouge qui a l'air de se cacher sous ta boutonnière, avec ta résolution de retourner tout simplement te battre dans ton régiment, eh bien, avec tout cela, tu n'es pas du tout... oh! mais pas du tout, dans le mouvement de Bordeaux. Ici, vois-tu, on fait des journaux, on fait des discours, on fait des affaires. Et papa en fait d'excellentes...

Niniche allait, allait toujours, et je commençais à comprendre pourquoi nous étions si drôlement habillés, nourris et approvisionnés. Nous étions habillés, nourris et approvisionnés par le papa de Niniche. Et cela me causait un réel sentiment d'épouvante de penser que j'allais m'asseoir à la

même table que tout ce joli monde : mais Niniche fut si éloquente, si complétement éloquente, que lorsque j'entendis un grand coup de sonnette, et que, lorsque Niniche s'écria : «C'est papa ! » j'étais tout à fait décidé à rester. D'ailleurs, il faut être sincère, je mourais d'envie de voir de près tous ces honorables personnages.

Je vis entrer Papa. Niniche avait raison. Ce n'était plus le même homme. L'air digne et grave, redingote noire, cravate blanche, grosse chaîne d'or, des breloques, etc., etc. J'avais eu affaire à des têtes et à des breloques comme ça quand, à dix-huit ans, j'empruntais de l'argent entre 25 et 50 o/o... Paul aussi était très-bien. L'Espagnol avait tout à fait l'air d'un Espagnol et l'Américain, d'un Américain : le premier, noir comme de l'encre, petit, sec, nerveux, remuant, violent ; le second, jaune comme les blés, pâle, froid, posé, méthodique. Quant au chef de la bande, c'était bien le pur Parisien de Paris, devenu homme et resté gamin, joli garçon, mais, déjà, malgré ses vingt-cinq ans, quelque chose de fané, d'étiolé, de maladif et d'usé...

Je m'assieds à cette table entre Niniche et

l'Espagnol... Excellente chère, excellents vins, dîner tout à fait remarquable, mais qui devait se erminer par la scène la plus dramatique, la plus bouffonne et, au demeurant, la plus agréable... On se met à causer, Raynald parlait beaucoup, avec aplomb, avec fracas; habitué à être admiré et à être applaudi, il exaltait la politique et les actes de la délégation de Bordeaux; puis, tout d'un coup, s'adressant à moi :

— Alors, me dit-il, vous faites partie de cette admirable armée du Mans, rassemblée par la main puissante de notre jeune dictateur?

Moi de répliquer aussitôt :

— Je ne sais pas ce que c'est que l'armée du Mans, mais je sais que je me suis battu à Coulmiers, dans les rangs d'un vieux régiment français, sous les ordres du général d'Aurelles de Paladines...

— Le général d'Aurelles de Paladines, un traître! s'écria Raynald, un traître comme tous les généraux scélérats de l'empire... Ne confondons jamais les armées républicaines de la Loire, de l'Est et du Nord avec les armées capitulardes de Sedan et de Metz.

— Pardon, monsieur, j'étais à Metz et j'ai été blessé à Gravelotte...

Je les regarde tous bien en face, dans le blanc des yeux, Raynald, l'Espagnol, l'Américain, Paul et Papa... Moment d'embarras et de silence...

— Si nous parlions un peu de nos affaires? dit l'Américain. Le traité pour les chassepots est-il signé?

— Plus tard, plus tard les affaires! interrompt vivement Raynald.

Et tous les cinq se jettent résolûment dans une grande discussion stratégique et politique. Je devrais dire : tous les quatre, car l'Américain ne desserrait pas les lèvres. Il pensait à son traité pour les remingtons... Moi je les laisse aller.

— C'est le pays qui manque de patriotisme, disait Raynald... Nous lui redemandons tous les jours, par des circulaires éloquentes, l'élan national de 92, et il ne nous le donne pas! Les paysans devraient tout brûler, tout détruire devant l'invasion, se retirer dans les bois, faire la guerre de partisans, pendant que nos grandes armées républicaines, etc., etc., etc.

Et ils continuent, accusant le pays de mollesse

et de lâcheté, tous les partis monarchiques de trahison. Il n'y avait d'honneur, de patriotisme et de pureté que chez eux, républicains. Tout en se disant à eux-mêmes ces choses aimables, ils buvaient et buvaient si bien, qu'ils s'animaient et s'échauffaient de la belle manière. Moi, j'avais fini, je crois, par ne plus écouter. Je regardais Niniche. Mais voilà que tout à coup j'entends cette phrase dite brutalement par Raynald :

— Tous les officiers de l'empire, c'est de la graine à trahison !

Je me lève, et m'adressant à Raynald :

— Quel âge avez-vous, monsieur?

Il ne répond pas. Je continue :

— Vous n'avez pas trente ans, vous n'êtes pas marié... Pourquoi n'êtes-vous pas dans la mobile, devant les Prussiens?

Raynald était très-pâle et me regardait d'un air stupide, effaré, éperdu... Moi, j'allais toujours :

— Que faites-vous à Bordeaux? Pourquoi ne vous êtes-vous pas engagé dans cette admirable armée du Mans? Pourquoi ne couchez-vous pas dans l'eau, dans la boue, comme moi, comme nous tous depuis six mois? Pourquoi insultez-vous

ceux qui se battent, ceux qui souffrent, ceux qui meurent? Répondez, monsieur, répondez?

Je ne me rappelle plus bien ce que je lui ai dit, mais je suis bien sûr que j'ai parlé pendant cinq minutes. J'étais lancé, j'étais furieux. Le Raynald, de temps en temps, essayait de m'arrêter par des : « Monsieur... monsieur... permettez... de telles paroles... etc. »

La vérité est qu'il était comme anéanti... Mais voilà que Papa, et que Paul, et que l'Espagnol imaginent de venir à son secours.

— Monsieur, dit le père, vous êtes chez ma fille, par conséquent chez moi... et je ne permettrai pas...

— Non, répétaient Paul et l'Espagnol, nous ne permettrons pas...

— Messieurs, hurlait l'Américain, nous ferions bien mieux de nous occuper de nos affaires... Le traité des chassepots...

Moi, j'étais debout, tenant par derrière, de la main droite, le dossier de ma chaise, et, je crois bien, tant ma colère était sérieuse, prêt à l'envoyer à la tête du premier de ces drôles qui aurait fait un pas vers moi. La brusque intervention de Niniche

vint tout d'un coup changer la face des choses. Pauvre chère petite Niniche, elle a été admirable, admirable tout simplement!

— Qui est-ce qui s'avise, s'écria-t-elle, de dire qu'il permettra ou qu'il ne permettra pas quelque chose ici... chez moi!... Écoutez un peu, vous autres... Vous êtes un tas de farceurs, et de blagueurs, et de soldats en chambre! Lui, c'est un capitaine pour tout de bon, qui se bat en personne, qui a attrapé une blessure à Gravelotte, et une autre blessure à Coulmiers, dont il a failli mourir. Il n'en a pas encore assez cependant, et il retourne demain à son régiment. Savez-vous le plaisir que vous allez me faire tous les cinq? c'est de décamper à la minute... Voyez-vous la porte?... Elle est là-bas, à gauche, dans le coin, près du buffet... Allons, au revoir, mes amis, au revoir!

Il y avait dans l'air et dans l'accent de Niniche une telle décision, que tous, docilement, la tête basse, se replièrent en bon ordre. Je crois bien d'ailleurs, que, s'ils avaient fait mine de résister, Niniche, qui est vive, leur aurait jeté à la figure toutes les carafes et toutes les bouteilles de la table.

Cependant, au moment de sortir, Raynald fit quelques pas vers moi...

— Je pars, monsieur, me dit-il, mais nous nous retrouverons.

— Avec plaisir, monsieur... Vous savez mon nom... Voici le numéro de mon régiment... Armée de Chanzy... Je vous rendrai raison au Mans, après la première bataille, quand vous aurez rejoint votre régiment.

Ils s'en allèrent, et j'entendis l'Américain qui disait à demi-voix à l'Espagnol · « Nous aurions bien mieux fait de nous occuper de nos affaires. » Ils s'en allèrent, et je restai seul avec Niniche. Elle vint très-câlinement s'asseoir sur mes genoux.

— Je t'ai fait faire un bête de dîner, mon pauvre ami, me dit-elle, mais avoue que je viens de me conduire bravement... Oh! je n'y ai pas grand mérite... Ça me fait tant de plaisir de me trouver seule avec un brave garçon que j'ai aimé, que j'aime encore, qui s'est battu contre les Prussiens, et qui n'est pas fourré comme tous ces bonshommes-là dans les tripotages de Bordeaux! Alors tu pars demain, par le premier train...

Le lendemain matin, Niniche me conduisit à la

gare... et je m'en suis allé à l'armée du Mans... J'y ai encore attrapé un petit éclat d'obus... mais tout petit, rien du tout... J'attends encore les témoins de Raynald, et je n'ai plus jamais entendu parler de Niniche.

Août 1871.

LA

PETITE CAILLE PLUCHEUSE

La détresse financière du petit baron Manuel de Bisteville prenait un caractère aigu, quand à l'hiver qui nous avait donné le ministère Ollivier succéda le printemps qui devait nous donner le plébiscite. L'été nous apporta la guerre; l'automne, l'invasion. La moisson était complète.

Cependant il restait encore au petit baron ce que j'appellerais *le décor* d'une grande existence, quelque chose comme le matériel d'un directeur de théâtre qui va faire faillite, mais qui, jusqu'à la dernière heure, continue à jouer la comédie dans son *salon riche*. Lorsque les gens raisonnables voyaient passer le petit baron Manuel, ils secouaient la tête et disaient : « Vous verrez, vous verrez, cela finira tristement. » En quoi ils se trompaient... Cela finit gaiement, très gaiement même; cela finit par le plus drôle de mariage du monde.

On apprit, un beau matin, que le petit baron épousait la fille du comte de ***, ancien préfet, et, pour le moment, sénateur de l'Empire. Ce fut aussitôt le même cri sur toutes les lèvres : « Il y a une grosse dot! » Il n'y avait pas un sou de dot... Comment, la jeune personne n'apportait rien? Si fait, elle apportait quelque chose, elle apportait à son mari une sous-préfecture de première classe.

Le petit baron sous-préfet! Les gens raisonnables levèrent les bras au ciel et déclarèrent qu'il n'y avait rien de plus fou que cette combinaison.

En quoi ils se trompaient encore, les gens raisonnables... La combinaison était fort ingénieuse et fort sage. Le comte de ***, le beau-père, avait été nommé préfet, en 1851, à la suite du coup d'État, mais préfet de troisième classe, dans un petit département. Par bonheur, l'empereur fit, en 1855, un voyage dans le centre de la France, et passa vingt-quatre heures à X... Le matin, en se levant, l'empereur exprima le désir de prendre un bain... Il prit ce bain, déjeuna et continua son voyage. Le préfet eut alors une idée véritablement originale : il fit mettre en bouteilles le bain de l'empereur.

De cette chose toute simple l'esprit de parti s'empara pour la dénaturer. Les légitimistes et les orléanistes du département se plurent à raconter que cette eau était servie dans les dîners officiels comme vin de dessert, sur la table du préfet. Sotte invention de ces opposants systématiques qui, pour déconsidérer le gouvernement et pour ruiner le principe d'autorité, ne reculaient pas devant la calomnie. La vérité est que de ce bain on tira trois cent vingt-quatre bouteilles... Il y avait trois cent quatre communes dans le dépar-

tement. Chaque commune eut sa bouteille avec une belle inscription collée sur le verre : *Eau du bain pris par l'empereur à la préfecture de X..., le 17 juin 1855*. Vingt bouteilles furent conservées dans les archives de la préfecture. Telle est l'exacte vérité. Il faut dire les choses comme elles sont et ne jamais se laisser aller à la passion.

Huit jours après, le comte de *** était, *sur place*, élevé à la deuxième classe, et l'année suivante il obtenait, dans le Midi, une belle première classe. Il administra pendant douze années un des plus riches départements de la France; mais, au bout de ces douze années, les facultés du préfet, qui n'avaient jamais été bien brillantes, baissèrent sensiblement. On lui fit savoir le plus doucement possible qu'il allait être mis à la retraite. Il jeta les hauts cris, rappela l'affaire du bain. Bref, il obtint une compensation : on le nomma sénateur.

Sénateur, c'était la misère! Je parle très-sérieusement : Paris, trente-mille francs, pas de fortune, une femme dépensière et vaniteuse, une fille à marier, l'obligation de se montrer *à la cour, dans une toilette décente;* .. je le répète, c'était la misère pour un homme qui sortait d'une grande

préfecture, avec quarante mille francs, un hôtel, des domestiques, des frais de bureau, le bois de chauffage, l'huile, la bougie, les ustensiles d'écurie et la chance de marier sa fille dans le département.

Les voilà tous les trois à Paris, l'ex-préfet, l'ex-préfète et la jeune personne, logés au troisième étage, menant une existence assez étroite, nouant péniblement les deux bouts et cherchant *un mari*. Ils rencontrèrent le petit baron qui, des ruines de sa fortune, pouvait bien tirer une dizaine de mille livres de rente. Le sénateur obtint la sous-préfecture de Nizerolles pour le petit baron, et, sans désemparer, on procéda au mariage. J'ai dit que la combinaison n'était pas déraisonnable. et je le prouve. Il fut convenu qu'ils iraient tous vivre à Nizerolles, et alors, en mettant en commun les trente mille francs du sénat, les six mille de la retraite de préfet, les dix mille du petit baron, les huit mille de la sous-préfecture, on arrivait à une somme très-raisonnable, et on se trouvait en état de faire grande figure en province... Le comte venait à Paris, en garçon, pour la session du sénat. Tout cela était très-gentiment arrangé.

mais tout cela fut brutalement dérangé par la révolution du quatre septembre.

Plus de sénat! Cette assemblée respectable se dissipa d'elle-même, avec la plus rare complaisance... Il se trouvera dans dix ans un historien pour raconter que le corps législatif s'est évanoui *sous le souffle populaire*, mais la phrase ne sera pas applicable au sénat... Il s'est évanoui de lui-même. Il y avait un sénat, le quatre septembre, à midi; il n'y en avait plus, le quatre septembre, à six heures du soir.

Voilà déjà trente mille francs à rabattre de notre budget; mais la sous-préfecture? Le sénateur s'en était allé droit du palais du Luxembourg à Nizerolles, et là, le 5 septembre, un conseil de famille avait été tenu. Il y fut décidé que le petit baron, n'ayant pas, en somme, de passé politique, pouvait offrir ses services au gouvernement de la défense nationale. Ce qu'il fit dans les vingt-quatre heures.

Trois jours après, Paris expédiait dans le département un préfet et seulement trois sous-préfets pour quatre arrondissements. Un des sous-préfets du département était conservé et ce fono-

tionnaire respecté par M. Gambetta, c'était précisément le petit baron de Bizerville.

Par quel miracle? Voici ce qui s'était passé : la première parole du nouveau ministre en s'installant à l'hôtel de la place Beauvau avait été celle-ci : « Tout de suite, tout de suite un tableau des préfectures et sous-préfectures de France avec les noms des titulaires actuels. » Deux heures après, ce tableau était dans les mains du ministre; mais l'employé chargé d'expédier cet état, la plus belle main de l'administration, avait eu une distraction, une seule : il avait oublié l'arrondissement de Nizerolles... Et voilà comment le petit baron avait échappé au massacre!

Mais ce n'était, hélas! reculer que pour mieux sauter... Le 15 septembre, une lettre était placée sous les yeux du ministre. Cette lettre, signée de *vingt-trois républicains radicaux de la ville de Nizerolles,* était conçue en ces termes :

« Citoyen ministre, depuis dix jours nous attendons, mais nous ne pouvons attendre plus longtemps. Votre sollicitude patriotique a pourvu au remplacement de tous les préfets et sous-préfets d'un régime détestable et détesté. Un seul fonc-

tionnaire a été épargné, et ce fonctionnaire c'est notre sous-préfet; c'est M. le baron Manuel de Bisteville, c'est le gendre d'un sénateur de l'homme de Sedan, le gendre d'un ancien préfet qui, en 1855, a mis en bouteilles un bain de l'empereur, etc., etc. »

—

Le 15 septembre, à dix heures du soir, un jeune homme entrait dans ce café célèbre, qui peut être considéré comme la véritable école d'administration de la France démocratique.

Deux ou trois voix aussitôt s'écrierent.

— Par ici, Labordette, par ici!

Et Labordette s'approcha d'une table, autour de laquelle délibéraient, dans la fumée d'une demi-douzaine de cigares, une demi-douzaine d'hommes d'État : Marcou, Rocard, Cravoisier Grelot, Chapelan et Passajon.

— Eh bien, dit Labordette en prenant place au conseil, c'est fait. Je suis nommé.

— A quoi?

— A une sous-préfecture.

— Il n'y en avait plus ce matin.

— On en a retrouvé une tout à l'heure.

— Laquelle?

— Nizerolles.

— Et tu pars?

— Demain matin... Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne, c'est de m'en aller là-bas sans femme. Je ne peux pas emmener Pauline... Vous la connaissez... Elle serait tout à fait incapable de tenir convenablement une sous-préfecture... Ah! si j'avais seulement vingt-quatre heures pour me retourner!... Vous n'avez personne à m'indiquer?

— Attends, répondit Grelot, attends, je cherche... Ce n'est pas commode à trouver... Il te faudrait une jeune dame ayant un brin d'éducation et de tenue...

— Et il me la faudrait tout de suite. Les Prussiens approchent... Je n'ai pas envie de me laisser bloquer, maintenant que j'ai ma sous-préfecture...

— Tiens, dit Marcou, voilà ton affaire là-bas... Annette Chablis.

— La petite Caille plucheuse! s'écria Labordette.

— Oui, la petite Caille plucheuse; elle a de l'esprit, peut-être pas beaucoup d'orthographe, mais du bagout et une certaine tenue; elle joue du piano, elle a eu un accessit de comédie au Conservatoire, et elle est tout à fait gentille, par-dessus le marché...

— D'accord, interrompit Passajon, mais la petite Caille plucheuse veut une préfecture... elle a déjà refusé trois sous-préfectures.

— Elle a refusé trois sous-préfets, répliqua Marcou; mais Labordette n'est pas le premier venu... Laisse-moi faire, je vais t'arranger ça, Labordette... viens avec moi.

Tous les deux, Labordette et Marcou, se dirigèrent vers la petite Caille plucheuse. Marcou présenta Labordette.

— Oh! je connais bien M. Labordette, répondit la petite Caille.

— Il est nommé sous-préfet de Nizerolles.

— Marcou, s'écria la petite Caille, affreux Marcou!... je vous vois venir, vous venez m'offrir un engagement pour la province... Eh bien, écoutez tous les deux, en principe, je ne dis pas non; mais je demande des garanties. J'aurai de la

tenue, de la fidélité, de la dignité, de la noblesse; j'aurai tout ce qu'il faudra pour la position; mais, en revanche, je veux des égards et de la considération. Si c'est pour me mettre dans un coin, une fois que je serai arrivée là-bas, votre servante, n'en parlons plus. Je veux une situation régulière, au grand soleil. Je serai Madame la sous-préfète, vous entendez bien, Madame la sous-préfète! la nuit comme le jour, le jour comme la nuit. Je me fais bien comprendre, n'est-ce pas?

— On ne peut mieux, repliqua Marcou, mais ça, c'est votre affaire à tous les deux... Ce sont des conditions à débattre... Je vous laisse... Arrangez-vous.

—

Le lendemain 16 septembre, à dix heures du soir, le comte et la comtesse de ***, le petit baron et la petite baronne étaient réunis dans le salon de la sous-préfecture de Nizerolles. Le sénateur était de fort belle humeur.

— Tout va bien, disait-il, tout va bien. Les

Prussiens avancent... avancent... Paris va être investi... Manuel a été oublié... Il gardera sa sous-préfecture.

— Mon Dieu, répliqua la comtesse, il eût peut-être mieux valu que Manuel eût été révoqué par la République.

— Il n'est jamais bon d'être révoqué, répondit sentencieusement le sénateur.

— Je vous demande pardon, mon cher ami; vous êtes de ces gens à courte vue qui ne savent rien voir ni prévoir. Que va-t-il se passer? Paris investi fera, pour l'honneur, un simulacre de défense. Quand on aura tiré une centaine de coups de canon de part et d'autre, on signera un armistice. Une Assemblée sera élue qui fera la paix et rétablira l'Empire.

— Je rentrerai au sénat!

— Sans aucun doute... Mais si Manuel avait été révoqué, il aurait de grandes chances pour obtenir une préfecture... tandis que l'Empire, le retrouvant sous-préfet, le laissera sous-préfet.

— Tout cela est bel et bien, répliqua le sénateur, mais l'important, à mon avis, c'est que, pour le moment, Manuel garde sa sous-préfec-

ture... Et là-dessus il se fait tard, allons nous coucher...

Cette phrase n'était pas achevée que la porte du salon s'ouvrait brusquement et qu'un domestique, entrant tout effaré, s'écriait :

— « Monsieur le sous-préfet, c'est le nouveau sous-préfet, avec la nouvelle sous-préfète. »

Le petit baron fit quelques pas, et se heurta presque à la petite Caille plucheuse, qui, très-résolûment et très-crânement, se présenta la première. La vérité m'oblige à déclarer qu'il n'y avait rien a reprendre dans l'air, la tenue et le costume de la petite Caille plucheuse; tout cela était de la plus entière correction. Rien de criard, rien de tapageur. La robe était parfaitement honnête, le chapeau parfaitement sérieux. Robe et chapeau avaient, d'ailleurs, déjà joué la comédie. La petite Caille plucheuse se destinait au théâtre. C'étaient les événements qui, par caprice, la jetaient dans la politique. Elle s'était fait faire ce costume grave pour jouer un rôle *comme il faut*, dans une représentation à l'École lyrique.

Labordette fit ensuite son entrée, tira de sa poche l'*Officiel* du matin, une ampliation de

l'arrêté du ministre, etc., etc. Le petit baron n'avait plus qu'à céder la place.

— Nous allons partir à l'instant même, dit la comtesse, qui, le lendemain, aurait trouvé quelque douceur à déclarer qu'elle avait été jetée à la porte, au milieu de la nuit, par le sous-préfet de la République.

— Oh! Madame, répondit vivement la petite Caille plucheuse, vous ne partirez pas ainsi. Nous ne le souffrirons pas. Nous serions au désespoir, mon mari et moi, de vous causer le moindre désagrément, nous passerons la nuit dans ce salon.

— Permettez, dit le sénateur, il y a moyen de tout concilier. Il sonna. Un domestique entra.

— Adolphe, continua le sénateur, qu'on prépare tout de suite la chambre de l'empereur.

—

Il y avait à la sous-préfecture de Nizerolles une chambre de l'empereur. Sa Majesté, en 1857, au milieu de sa saison de Vichy, fit une petite pointe du côté de Nizerolles pour étudier, dans les environs de la ville, un des champs de bataille de

César. Le préfet du département, informé seulement quatre jours à l'avance des intentions de l'empereur, s'illustra par une véritable action d'éclat. Il vint aussitôt de sa personne s'installer à Nizerolles, fit abattre la moitié des cloisons de l'hôtel de la sous-préfecture, construire un escalier et meubler somptueusement par un grand tapissier de Paris une immense pièce qui eut l'honneur d'héberger l'empereur dans la nuit du 22 au 23 août.

La dépense ne s'etait élevée qu'à 32,523 fr. 40c.; mais l'hôtel de la sous-préfecture, une très-commode et très-confortable maison, était devenu positivement inhabitable, grâce à ce coûteux embellissement. Tout avait été sacrifié à cette chambre de l'empereur. On réussissait cependant à l'utiliser de loin en loin; on la donnait à Monseigneur en tournée de confirmation, et au préfet en tournée de révision; on allait enfin la donner, le 16 septembre 1870, à Labordette et à la petite Caille plucheuse.

Après la sortie d'Adolphe, il y eut un petit bout de causerie entre les deux sous-préfets et les deux sous-préfètes. Je pourrais dire que la première

question de Labordette fut : « Y a-t-il un billard à la sous-préfecture? » et la première question de la petite Caille plucheuse : « Quel est le café le plus distingué de la ville? »

Mais je n'arrange pas, je raconte, et je dois encore à la vérité de déclarer que la conversation eut le caractère le plus convenable et le plus banal. Labordette demanda au petit baron combien il y avait d'habitants à Nizerolles, si l'arrondissement était prêt à concourir à la défense nationale, si les cheminées de la sous-préfecture ne fumaient pas, etc., etc. La petite baronne fit des compliments à la petite Caille sur sa délicieuse robe grise, et la petite Caille fit des compliments à la petite baronne sur sa délicieuse robe bleue...

Tout cela prit une grande demi-heure. Après quoi, Adolphe reparut, annonçant que la chambre de l'empereur était prête, et apportant une dépêche télégraphique pour *Monsieur le sous-préfet*. Puis Adolphe resta fort embarrassé, sa dépêche à la main, entre le sous-préfet de dix heures moins cinq et le sous-préfet de dix heures cinq.

— Donnez à Monsieur, dit le petit baron, je ne suis plus rien ici.

Labordette ouvrit la lettre, non sans une certaine émotion. C'était sa première dépêche officielle. Le préfet annonçait qu'un bataillon de mobiles, devant se rendre immédiatement à Orléans par les voies rapides, arriverait dans le milieu de la nuit à Nizerolles, venant de Servigny; il fallait demander pour ce bataillon un train spécial à trois heures du matin.

— Je me charge de commander le train, dit le petit baron.

On se fit de grandes révérences; Labordette et la petite Caille se laissèrent conduire par Adolphe, qui les introduisit respectueusement dans la chambre de l'empereur.

Ils avaient fait bonne contenance dans le salon de la sous-préfecture, mais ils perdirent toute leur gravité dès qu'Adolphe se fut retiré et dès qu'ils se virent seuls, tous les deux, face à face, entre une copie du portrait de l'empereur, par Winterhalter, et une copie du portrait de l'impératrice, toujours par Winterhalter devant un grand lit, perché sur une estrade de trois marches et surmonté d'un aigle en zinc doré; cet aigle, les ailes éployées, tenait dans ses serres d'épais rideaux

de damas rouge, lesquels, amples et majestueux, retombaient de chaque côté de la couche impériale.

— Ouf! s'écria la petite Caille, je n'en puis plus, j'étouffe, j'éclate.

Elle se laissa tomber tout d'une pièce sur le tapis, se tordant de rire et déchirant son mouchoir à belles dents, pour s'empêcher de crier.

Quant à Labordette, il sautait, gesticulait, gambadait, et, après avoir fait trois ou quatre fois, au petit trot, le tour de la chambre, il prit son élan, franchit, à pieds joints, en deux temps, les marches de l'estrade et le lit de Sa Majesté, fit une admirable culbute sur le couvre-pieds de velours rouge, retomba sur son séant et s'écria à pleins poumons : *Vive l'empereur!*

La petite Caille se releva précipitamment et se jeta sur Labordette :

— Veux-tu bien te taire, malheureux?

Labordette s'apaisa, sauta à bas du lit; ils retrouvèrent tous les deux un peu de calme et de sérieux. Cette vaste chambre n'était qu'imparfaitement éclairée par deux lampes placées sur une console, en face de la cheminée.

— Si nous allumions quelques bougies, dit la petite Caille.

— Excellente idée, répliqua Labordette.

Et ils se mirent à allumer des bougies. Ils allumèrent les vingt-quatre bougies des torchères portées par les cariatides de la cheminée. Ils allumèrent les trente bougies des deux candélabres posés sur la console. Ils allumèrent les trente-six bougies des quatre appliques accrochées au mur de chaque côté des portraits de Winterhalter. Ils allumèrent enfin les deux bougies d'un délicieux petit flambeau placé sur la table de nuit de Sa Majesté. Puis ils firent, avec de grands éclats de rire, le compte des bougies qu'ils avaient allumées. Ils arrivèrent à un joli total de quatre-vingt-douze bougies.

— A la bonne heure! s'écria la petite Caille, c'est plus gai maintenant.

— Oui, c'est plus gai, mais il fait un chaud de tous les diables dans ce salon riche... Si nous nous mettions un peu à notre aise?

— Je n'y vois pas d'obstacle, répondit la petite Caille.

Mais voilà que tout à coup, pendant qu'ils étaient

en train de se mettre un peu à leur aise, la petite Caille dit à Labordette :

— Regarde donc, il y a quelque chose de gravé sur cette plaque de marbre noir, au-dessous du buste... *Napoléon III a couché dans cette chambre, le vingt-deux août mil huit cent cinquante-sept...* Ah! si j'avais un petit morceau de craie!

— De la craie, voilà, répondit froidement Labordette, je viens de trouver ce morceau de blanc de billard au fond d'une de mes poches.

— Donne, donne vite... et approche une chaise de la cheminée.

— Qu'est-ce que tu veux faire?

— Tu vas voir.

La petite Caille sauta sur la chaise et se haussa sur la pointe des pieds... Il y avait, au-dessous de la plaque de marbre, un bandeau de bois noir, sur lequel la petite Caille, de sa plus belle main, écrivit l'inscription suivante :

Et la petite Caille plucheuse y a couchais le 16 septambre 1870.

— Bonne rédaction, dit Labordette, mais il y a deux fautes d'orthographe.

— Deux fautes!... L'empereur en a fait bien plus que ça.

Au même instant, ils entendirent au dehors une sorte de grand bruit sourd qui se rapprochait.

— Écoute, dit la petite Caille, c'est dans la rue, regarde, ouvre la fenêtre...

— Je vois une foule noire qui vient de ce côté... Ah! ce sont les mobiles! Pauvres diables! Ils n'ont pas beau temps... Il pleut à verse... Les voilà... Viens voir...

Et tous deux, par la fenêtre entr'ouverte, regardèrent, mais tout d'un coup furent brutalement salués par une dizaine d'apostrophes qui partirent en même temps des rangs des mobiles.

— En voilà une illumination!

— On donne donc un bal à la sous-préfecture

— Voilà une des danseuses qui nous regarde.

— Elle est un peu décolletée.

— Bonsoir, Madame.

— Un verre de punch, s'il vous plaît...

— C'est indécent, tout de même, de donner des fêtes dans des temps pareils.

— Ça n'est pas étonnant! on a laissé là le sous-préfet de l'empire!

Labordette et la petite Caille s'étaient rejetés aussitôt en arrière.

— Ferme la fenêtre, ferme les rideaux, dit la petite Caille, et éteignons toutes les bougies.

Pendant que tous les deux, grimpés sur des chaises, soufflaient leurs quatre-vingt-douze bougies, les mobiles, vêtus de blouses de toile bleue, sous la pluie battante, pataugeant dans la boue, continuaient, le ventre creux, leur marche dans la grande rue de Nizerolles.

—

Le 25 septembre, à midi trois quarts, Labordette, sous un prétexte absolument futile, administra à la petite Caille une violente paire de giffles.

— Je voudrais bien savoir pourquoi tu m'as donné ces deux calottes, demanda la petite Caille.

— Pour te les donner... Pas pour autre chose... J'avais oublié de te prévenir... J'ai l'habitude de battre les femmes... C'est le seul moyen de se faire aimer.

— Pas toujours, répondit la petite Caille.

Elle fit son paquet et s'en alla chercher fortune à l'étranger, mais avant de partir, elle porta, elle-même, au rédacteur en chef de l'*Impartial Nizerollais,* une lettre écrite sur du papier à tête : *Cabinet du sous-préfet*, et timbrée de tous les cachets officiels de la sous-préfecture. Cette lettre était ainsi conçue :

« *Votre sous préfait est un paltoquais. C'ais moi qui voue le dis. Veuillé incérer.*

Annette Chablis
dite la petite Caille plucheuse
ex madame Labordette,
ex sous préfaite. »

A l'étranger, la petite Caille plucheuse eut des aventures diverses et sur lesquelles il est absolument inutile d'insister. Un mot suffira : l'exil fut favorable à la petite Caille; il lui donna le nécessaire et même le superflu.

—

Or, il y a une quinzaine de jours, la petite

Caille se trouvait au Palais-Royal, dans une avant-scène du rez-de-chaussée, en compagnie de deux aimables gentilshommes : Adrien de l'Escarpelle et Paul de Bry d'Aniche. La petite Caille écoutait attentivement la pièce, et les deux jeunes gens causaient, à demi-voix, dans le dos de la petite Caille.

— Ah ! mon cher, disait l'Escarpelle, j'ai rencontré Manuel aujourd'hui... Il est à la côte, complétement à la côte... Son histoire est lamentable. Tu sais qu'il était sous-préfet, avant le 4 septembre... à Nizerolles, je crois.

A ce mot de Nizerolles, la petite Caille se retourna vivement et cessa d'écouter la pièce.

— Eh bien, continua l'Escarpelle, Manuel a été révoqué par le gouvernement du 4 septembre. Il est à Paris, avec son beau-père, sa belle-mère, sa femme et deux enfants sur les bras. Il attend toujours la restauration bonapartiste pour le lendemain ; mais elle ne vient pas, la restauration bonapartiste, et, en l'attendant, Manuel a voulu m'emprunter mille francs. Je lui ai répondu que je n'avais pas le sou...

— Cet ancien sous-préfet de Nizerolles, demanda

la petite Caille, est-ce qu'il ne t'a pas parlé de son successeur, un certain Labordette? Je l'ai un peu connu, ce Labordette. Ça m'amuserait de savoir ce qu'il est devenu.

— Eh bien, ça amuserait aussi Manuel. Ce Labordette lui doit onze cents francs. En s'installant à Nizerolles, il a repris à Manuel des draps, des serviettes, de l'avoine, de la paille, du foin, des fournitures de bureau. Enfin il y en avait pour onze cents francs. Manuel a eu la sottise d'avoir confiance, surtout à cause d'une petite Madame Labordette, qui s'était présentée de la manière la plus convenable et qui parlait à mots couverts de la fortune de son père, riche industriel, etc., etc... On a su, quinze jours après, que cette Madame Labordette n'était qu'une farceuse.

— Tout cela est parfaitement exact, dit la petite Caille. Je connais cette histoire... Ainsi Labordette n'a pas payé?

— Il n'a pas payé.

— Et ton ami Manuel, il est dans une grande gêne?...

— Ça m'a fait cet effet-là.

— Et où demeure-t-il ce Manuel?

— Pourquoi diable veux-tu savoir?

— Pour rien... Pour savoir... Je t'en prie, dis-moi cette adresse?

— Manuel m'a donné sa carte... Je l'ai fourrée dans une de mes poches. Ah! la voilà... rue Pigalle, 73.

— Rue Pigalle, 73... Très-bien... Écoutons la pièce maintenant, écoutons la pièce...

Le lendemain, à midi, pendant le déjeuner, la petite Caille déclara à l'Escarpelle qu'elle avait absolument besoin de quinze cents francs... Il s'agissait d'une dette criarde. L'Escarpelle donna les quinze cents francs.

A quatre heures, la petite Caille sonnait au quatrième étage du n° 73 de la rue Pigalle, à la porte du petit baron. *La bonne* était sortie. La petite baronne vint ouvrir elle-même, avec un gentil bébé sur les bras.

— Vous ne me reconnaissez pas, Madame, dit la petite Caille; je suis Madame Labordette...

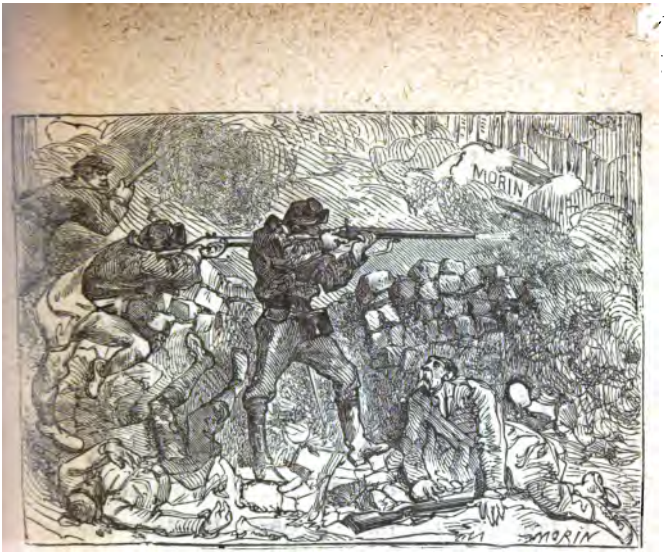
— Madame Labordette, prenez donc la peine d'entrer.

— Oh! c'est inutile, je ne veux pas vous déranger. Je viens seulement pour cette petite dette

de onze cents francs. Je suis séparée de mon mari... Vous avez su peut-être... Il y a eu des incidents regrettables... Mais je me considère comme moralement responsable. Voici les onze cents francs.

La petite Caille mit une enveloppe cachetée dans les mains de la petite baronne, lui fit une belle révérence et redescendit légèrement les quatre étages.

Septembre 1871.



L'INSURGÉ

— Accusé, dit le président du conseil de guerre avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Oui, mon colonel, répondit l'accusé, vous m'avez donné un petit avocat d'office qui m'a défendu à son idée. Je veux me défendre à la mienne.

Je m'appelle Martin (Louis-Joseph), j'ai cinquante-cinq ans. Mon père était serrurier. Il avait une petite boutique dans le haut du faubourg Saint-Martin et faisait de petites affaires. Nous vivions. J'ai appris à lire dans *le National,* qui était, je crois, le journal de Monsieur Thiers.

Le 27 juillet 1830, mon père sortit de grand matin. Le soir, à dix heures, on nous le rapportait, agonisant sur une civière. Il avait reçu une balle dans la poitrine. A côté de lui, sur la civière, était son fusil.

— Prends-le, me dit-il, je te le donne et, toutes les fois qu'il y aura une émeute, contre le gouvernement, toujours, toujours, toujours!

Une heure après il était mort. Je sortis dans la nuit. A la première barricade, je m'arrêtai et je m'offris. Un homme à la lueur d'un fallot m'examina. — Un enfant, s'écria-t-il. — Je n'avais pas quinze ans. J'étais très-petit, très-chétif. Je répondis : « Un enfant, c'est possible; mais mon père a été tué il y a deux heures. Il m'a donné son fusil. Apprenez-moi à m'en servir. »

A partir de ce moment-là, je suis devenu ce que j'ai toujours été depuis quarante ans : un

insurgé! Si je me suis battu pendant la Commune ce n'est ni par force, ni pour les trente sous, c'est par goût, par plaisir, par habitude, par routine.

En 1830, je me suis conduit assez bravement à l'attaque du Louvre. Ce gamin qui, le premier, a escaladé la grille sous les balles des Suisses, c'était moi. J'ai eu la médaille de juillet; mais les bourgeois nous donnèrent un roi. Tout était à recommencer. J'entrai dans une société secrète, j'appris à fondre des balles, à fabriquer de la poudre... Enfin, je complétai mon éducation et j'attendis.

Il fallut attendre près de deux ans. Le 5 juin 1832, à midi, devant la Madeleine, le premier je dételais un des chevaux du corbillard du général Lamarque. Je passai la journée à crier : Vive Lafayette! et la nuit à faire des barricades. Le lendemain matin, nous étions attaqués par la troupe. Le soir, vers quatre heures, nous étions bloqués, canonnés, mitraillés, écrasés dans l'église Saint-Méry. J'avais une balle et trois coups de baïonnette dans le corps, quand j'ai été ramassé par la troupe, sur les dalles d'une petite chapelle, à gauche... la chapelle Saint-Jean. Je suis retourné

souvent dans cette petite chapelle, — pas pour prier, je n'ai pas été élevé dans ces idées-là, — mais pour voir la trace de mon sang qui est encore marquée sur la pierre.

A cause de mon âge, je n'ai eu que dix ans de détention. J'ai été envoyé au Mont-Saint-Michel. C'est pour cela que je n'ai pas pris part aux émeutes de 1834. Si j'avais été libre je me serais battu rue Transnonain comme je m'étais battu rue Saint-Méry... Contre le gouvernement, toujours, toujours, toujours! C'était le dernier mot de mon père, c'était mon évangile, ma religion! J'appelais ça mon catéchisme en six mots. Je suis sorti de prison en 1842 et je me suis remis à attendre...

La révolution de 48 se fit toute seule. La bourgeoisie fut bête et lâche. Elle ne marcha ni avec nous, ni contre nous. Les gardes municipaux seuls se défendirent. Nous eûmes un peu de mal à enlever le poste du Château-d'Eau. Le soir du 24 février, je suis resté trois ou quatre heures sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Les membres du gouvernement provisoire, l'un après l'autre, nous faisaient des discours, nous disaient que nous

étions des héros, de grands citoyens, le premier peuple du monde; que nous avions secoué le joug de la tyrannie. Après nous avoir régalés de ces belles paroles, ils nous ont donné une République qui ne valait pas mieux que la monarchie que nous avions jetée par terre...

En juin je repris mon fusil... mais cette fois-là, ça n'a pas réussi... J'ai été arrêté, condamné, envoyé à Cayenne. Il paraît que là-bas je me suis bien conduit. Un jour, j'ai sauvé un capitaine d'infanterie de marine qui se noyait... On a trouvé ça très-beau... Remarquez que j'aurais très-bien tiré sur ce capitaine, s'il s'était trouvé d'un côté d'une barricade et moi de l'autre; mais un homme qui se noie, qui va mourir... Enfin j'ai eu ma grâce. Je suis rentré en France en 1852, après le coup d'État; j'avais manqué l'insurrection de 1851.

A Cayenne je m'étais fait un ami, un tailleur nommé Bernard. Six mois avant mon départ pour la France, Bernard était mort. J'allai voir sa veuve. Elle était dans la misère. Je l'ai épousée. Nous avons eu un fils en 1854... Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi je vous parle de ma

femme et de mon fils. Seulement vous devez déjà bien vous douter qu'un insurgé qui épouse une veuve d'insurgé ne lui fait pas des enfants royalistes.

Sous l'Empire, rien à faire. La police avait la main dure. Nous étions dispersés, désarmés. J'ai travaillé, j'ai élevé mon fils dans les idées que mon père m'avait données... L'attente a été longue... Rochefort, Gambetta, les réunions publiques, tout ça nous a remis en mouvement.

A la première occasion sérieuse, je me suis montré. J'étais de cette petite troupe qui a donné l'assaut à la caserne des pompiers de la Villette... Seulement là on a fait une bêtise... On a tué un pompier, sans nécessité. J'ai été pris, jeté en prison, mais le gouvernement du 4 septembre nous a mis en liberté, d'où j'ai conclu que nous avions bien fait d'attaquer cette caserne et de tuer ce pompier, même sans nécessité.

Le siége a commencé. J'ai tout de suite été contre le gouvernement, pour la Commune. J'ai marché contre l'Hôtel-de-Ville le 31 octobre et le 22 janvier. J'aimais la révolte pour la révolte. Un insurgé, je vous l'ai dit en commençant, je

suis un insurgé. Je ne peux pas voir un club sans y entrer, une émeute sans y courir, une barricade sans y porter mon pavé. C'est passé dans le sang.

Et puis, d'ailleurs, je n'étais pas tout à fait ignorant et je me disais : « Il ne s'agit que de réussir un jour, à fond, et alors, à notre tour, nous serons le gouvernement, et ça ira un peu mieux qu'avec tous ces avocats qui se mettent derrière nous, pendant la bataille, et qui passent devant, après la victoire. »

Le 18 mars est arrivé, et naturellement j'en étais. J'ai crié : Vive la ligne ! J'ai fraternisé avec la troupe. Je suis allé à l'Hôtel-de-Ville. J'y ai trouvé un gouvernement qui fonctionnait... Absolument comme au 24 février.

Maintenant vous me dites que cette insurrection-là n'était pas légitime... C'est possible, mais je ne sais pas trop pourquoi... Je commence à m'embrouiller, moi, dans ces insurrections qui sont un devoir, et dans ces insurrections qui sont un crime !.. Je ne vois pas bien la différence.

J'ai tiré sur les Versaillais en 1871, comme j'avais tiré sur la garde royale en 1830 et sur les

municipaux en 1848. Après 1830, j'ai eu la mitraille de juillet. Après 1848, les compliments de Monsieur de Lamartine. Cette fois-ci, je vais avoir la déportation ou la mort.

Il y a des insurrections qui vous plaisent. Vous leur élevez des colonnes, vous leur donnez des noms de rues, vous vous distribuez les places, les grades, les gros traitements, et, nous autres, qui avons fait la révolution, vous nous appelez : grands citoyens, héros, peuple de braves, etc., etc. C'est avec cette monnaie-là qu'on nous paye.

Et puis, il y a d'autres insurrections qui vous déplaisent. A la suite de celles-là, vous nous distribuez l'exil, la déportation, la mort. Eh bien, voyez-vous, si vous ne nous aviez pas fait tant de compliments après les premières, nous n'aurions peut-être pas fait les dernières. Si vous n'aviez pas élevé la colonne de Juillet à l'entrée de nos faubourgs, nous ne serions peut-être pas allés démolir la colonne Vendôme dans votre quartier. Ces deux mirlitons-là n'étaient pas d'accord. L'un devait renverser l'autre, et c'est ce qui est arrivé.

Maintenant, pourquoi j'ai jeté au coin de la borne, le 26 mai mon uniforme de capitaine,

pourquoi j'étais en blouse quand on m'a arrêté, je vais vous le dire. Lorsque j'ai appris que ces messieurs de la Commune, au lieu de venir faire le coup de fusil avec nous sur les barricades, se distribuaient des billets de mille francs à l'Hôtel-de-Ville, rasaient leur barbe, se faisaient teindre les cheveux et allaient se fourrer dans des caves, je n'ai pas voulu garder ces galons qu'ils m'avaient donnés...

D'ailleurs, ils me gênaient, ces galons. Le capitaine Martin, c'était bête. L'insurgé Martin, à la bonne heure. J'ai voulu finir comme j'avais commencé, mourir comme mon père était mort en émeutier dans une émeute, en barricadier sur une barricade.

Je n'ai pas pu me faire tuer. J'ai été pris. Je vous appartiens. Seulement, je voudrais vous faire une prière. J'ai un fils, un enfant de dix-sept ans, il est à Cherbourg sur les pontons... Il s'est battu, c'est vrai, et ne le niera pas; mais c'est moi qui lui ai mis le fusil à la main, c'est moi qui lui ai dit que le devoir était là. Il m'a écouté. Il m'a obéi. Voilà tout son crime. Ne le condamnez pas trop durement.

Quant à moi, vous me tenez, ne me lâchez pas, c'est le conseil que je vous donne. Je suis trop vieux pour me corriger, et puis, qu'est-ce que vous voulez? il n'y a rien à faire à ça : je suis né du mauvais côté de la barricade.

Septembre 1871.

MISTINGUE ET LENGLUMÉ

C'était au beau temps de la Commune, dans les premiers jours du mois de mai; Bézuchet, *un de nos plus joyeux comiques,* se promenait sur le boulevard Berthier, entre les portes d'Asnières et de Clichy. Un grand soleil inondait les remparts. Le canon du mont Valérien donnait violemment la réplique au canon de la porte Maillot. Le long

des fortifications, sur la route militaire, les fédérés gaiement jouaient au bouchon.

L'âme de Bézuchet était triste. Il ne s'était pas laissé entraîner par le mouvement, Bézuchet, et il se disait : « Quand tout cela finira-t-il? Quand les théâtres rouvriront-ils? Quand mon directeur recommencera-t-il à me payer mes appointements? » Et Bézuchet s'en allait devant lui, mélancolique, tout en mâchonnant entre ses dents un cigare de deux sous.

Tout d'un coup Bézuchet vit venir à lui un petit cortège qui ne manquait pas d'agrément. C'était d'abord un chef de bataillon; il arrivait à pied suivi de quatre ou cinq officiers... puis le cheval du commandant tenu en main par un garde national qui fumait une grosse pipe d'écume représentant Garibaldi... Enfin deux *marins à cheval* fermaient la marche, avec le chapeau de toile cirée, le grand col plat et des chassepots de cavalerie en bandouillère.

— Ah! c'est le commandant, dit un des fédérés joueurs de bouchon. Il s'est fait flanquer deux fois par terre par son cheval, et il n'ose plus remonter dessus.

— Allons, jouons donc, jouons donc, s'écrient les gardes nationaux, ne perdons pas notre temps

Et la partie de bouchon recommençe. Cependant le cortége approchait, et Bézuchet regardait attentivement le commandant... « Bien certainement, se disait-il, j'ai déjà vu cette tête-là quelque part, mais où? » Bézuchet cherchait et ne trouvait pas. Le commandant était un assez bel homme d'une quarantaine d'années; il s'avançait d'un air à la fois important, ennuyé, indolent et prétentieux. Les quatre galons de son képi resplendissaient au soleil, et sa vareuse, d'une coupe étudiée, laissait passer savamment les manchettes tuyautées et le jabot plissé d'une chemise de batiste. Rasé de frais, le lorgnon dans l'œil, correctement ganté de blanc, le commandant était flanqué d'un grand sabre de cavalerie qui traînait avec fracas sur la chaussée. De la main droite, il tenait une cravache à pomme dorée que, de temps en temps, par un mouvement machinal, il faisait siffler en l'air.

Mais ce qui était tout à fait remarquable dans le costume du commandant, c'était une paire de bottes, de grandes bottes de cuir jaune, bouclées

par une lanière au-dessus du genou. Ces bottes qui, évidemment, comptaient de vieux services, avaient reçu la patine du temps; elles étaient du plus beau ton et aussi du style le plus pur. A ces remarquables bottes de mousquetaire Louis XIII étaient attachés de grands éperons dorés d'officier d'état-major, et, sans en avoir l'air, à chaque pas, le commandant donnait un coup sec du talon qui faisait très-gentiment sonner les chaînettes et les molettes.

Bézuchet fit volte-face et se mit à suivre cette petite troupe. A la hauteur de la rue d'Asnières, le commandant s'arrêta, et apercevant un café :

— Allez, capitaine, allez, dit-il à un de ses officiers. Je vous attendrai dans ce café. Vous savez ce qu'il me faut. Un hôtel, un petit hôtel meublé, aussi confortable que possible...

— Oui, mon commandant.

Le capitaine s'éloigna. Le commandant entra dans le petit café. Après quelques secondes d'hésitation, Bézuchet se décida, lui aussi, à entrer dans le café; il était positivement intrigué et ne cessait de s'adresser cette même question : « Qu'est-ce

que c'est que cet homme-là? Je le connais. Où diable l'ai-je vu? »

Le commandant alla droit à la dame de comptoir et lui dit d'une voix emphatique et grasseyante :

— Un de mes officiers est en train de chercher un hôtel pour l'installation de mon état-major. Je vais l'attendre ici. Je réquisitionne ces deux tables.

Il vibrait en parlant et faisait sonner complaisamment les *r*. Il ôta son képi, jeta négligemment un regard dans une glace, ramena d'un coup de main les mèches de ses cheveux, tira de ses deux poches deux revolvers, les regarda un instant, les posa avec affectation devant lui sur une table, et se laissa tomber languissant, épuisé, sur la banquette de velours rouge.

Deux de ses officiers étaient entrés avec lui dans le café.

— Lieutenant, dit le commandant, faites placer un factionnaire à la porte du café.

Le lieutenant avait déjà fait deux ou trois pas quand le commandant se reprenant :

— Deux factionnaires, ajouta-t-il, mettez deux factionnaires.

Puis s'adressant à l'autre officier :

— Et vous, mon ami, vous avez des signatures à me demander?

— Oui, mon commandant, j'ai là une vingtaine de laisser-passer.

— Garçon, une plume, un encrier. Donnez, mon ami, je vais signer.

Il ôta lentement ses gants, puis, appuyé paresseusement sur le dossier de la banquette, les yeux à moities fermés, le bras étendu, la main molle et vacillante, il se mit à donner des signatures. Le commandant, du bout des lèvres, laissait tomber de courtes phrases :

— Je ne regarde pas même les noms. J'ai confiance en vous... Ce ne sont pas des espions versaillais... Vous m'en répondez sur votre tête... sur votre tête... sur votre tête...

Il répéta trois fois ces mots, puis il posa la plume. Il venait de découvrir Bézuchet, et, après l'avoir soigneusement regardé :

— Plus tard, dit-il au lieutenant, je vous donnerai plus tard les autres signatures

Il se leva, et s'approchant de la table où était assis Bézuchet

— Je ne me trompe pas, s'écria-t-il, vous êtes bien Bézuchet, Édouard Bézuchet, notre célèbre comédien ?

— Oui, je suis Bézuchet; mais le mot : célèbre...

— Je le maintiens, je le maintiens... Ah! quel bonheur! Un camarade! Riffard, je suis Hippolyte Riffard... Sans doute, mon nom n'a pas l'éclat du vôtre, mais enfin j'appartiens à cette grande république des arts. J'ai joué à la Gaîté. Vous ne vous rappelez pas... Oh! des rôles obscurs... Il était si difficile de percer à Paris, sous cet odieux gouvernement; mais en province, je peux dire que j'ai marqué en province... Si vous alliez à Angoulême ou à Béziers, on vous parlerait d'Hippolyte Riffard... Vous me ferez bien le plaisir d'accepter un vermouth ou une absinthe... Venez là-bas près de moi, je continuerai à signer et nous pourrons causer.

Il emmena Bézuchet qui se laissa faire. Un chef de bataillon de la Commune pouvait rendre bien des services et n'était pas un ami à dédaigner.

Les voilà donc tous deux installés côte à côte, Riffard et Bézuchet. Le garçon apporte les deux

vermouth, et Riffard, tout en causant avec Bezuchet, recommence à donner des signatures

— Je suis écrasé, disait-il, positivement écrasé Toute cette zone est placée sous mon commandement. J'ai la surveillance et la police des deux portes d'Asnières et de Clichy. La plus lourde responsabilité pèse sur moi.

Au moment où Riffard achevait cette phrase, un sergent entra dans le café :

— Mon commandant, dit-il, quels sont les ordres pour les omnibus? Faut-il les laisser circuler?

— S'il faut laisser circuler les omnibus...

Et Riffard se prit le front à deux mains, resta pensif pendant quelques instants, puis rejetant brusquement la tête en arrière, comme sortant d'un rêve :

— Mais c'est absurde, sergent, ce que vous me demandez là! Et pourquoi donc voulez-vous empêcher les omnibus de circuler? Qu'ils circulent librement, les omnibus! Nous ne sommes pas une insurrection, nous sommes un gouvernement légal. Eh bien, un gouvernement légal laisse circuler les omnibus... Allez, sergent, allez!...

Le sergent sortit, et Riffard se tournant vers Bézuchet :

— Cet imbécile qui veut empêcher les omnibus de circuler. Ah! je suis bien mal secondé, bien mal entouré... Alors vous ne me reconnaissez pas? Vous avez vu *la Chatte Blanche*, cependant?

— Oui, j'ai vu *la Chatte Blanche*.

— Eh bien, je jouais dans *la Chatte Blanche*, une *panne*, une horrible *panne*... quatre ou cinq lignes... dans le tableau du royaume des oiseaux... J'étais affublé d'un travestissement grotesque... Je faisais un canard; j'avais un bec de carton. Je l'aimais, cependant, cet ignoble bec. Il me rendait méconnaissable. Il masquait ma honte! Oh! je raconte volontiers ces choses! Il est bon de montrer à quels métiers on était condamné sous l'empire, sous le règne de la féerie et de l'opérette; mais c'en est fait de ces turpitudes!.. L'art, le grand art va l'emporter!.. Hernani! Ruy Blas! d'Artagnan! voilà mes rôles, voilà mon genre!.. Ces bottes, regardez ces bottes!.. Elles ont joué d'Artagnan... à Béziers...

— Eh bien, je m'en doutais, répondit Bézuchet, elles en ont bien l'air...

— Et elles reprendront le théâtre, après la ictoire définitive de la Commune. Je quitte-ai l'armée. Je me ferai nommer directeur du héâtre-Français. Et vous savez, Bézuchet, mon er Bézuchet, si vous voulez entrer à la Comédie Française...

— Oh! non, je vous remercie. Moi ce n'est pas mon genre... Je suis un acteur de vaudeville... Je n'ai pas d'ambition...

— Vous avez tort, vous avez tort. Il faut avoir de l'ambition!

— Si nous prenions un autre vermouth, dit Bézuchet, qui ne voulait pas être en reste de politesse.

— Non, non, pas de vermouth. J'ai déjà pris pas mal de choses, depuis ce matin... Je suis très-sobre de ma nature et je ne choisirai certes pas, pour m'adonner aux liqueurs fortes, le moment où la plus écrasante responsabilité pèse sur moi.

La porte du café s'ouvrit de nouveau. Cette fois, c'était le capitaine qui avait été chargé de réquisitionner un hôtel.

— J'ai trouvé, mon commandant, dit-il, j'ai trouvé quelque chose de très-bien, sur le bou-

levard Pereire, près de la place Wagram...

— Quelque chose de très-bien, vous m'en éponde... Et il y a du logement? Vous avez pensé à Juana?

— Oui, mon commandant, j'ai pensé à tout.

Alors le commandant, baissant la voix et s'adressant à Bézuchet :

— Juana! Vous avez deviné, c'est elle! Que voulez-vous, on n'est pas de bois!... Cette enfant, d'ailleurs, a été de moitié dans les mauvais jours, il est bien juste qu'elle soit de moitié dans les bons. Elle est fort belle! Je vous la ferai connaître... Vous viendrez nous voir à l'hôtel. Capitaine, quel est le numero?

— Le numéro... Je sais bien où est l'hôtel; je n'ai pas fait attention au numéro.

— C'était pour le dire à monsieur; mais, peu importe, mon cher camarade; boulevard Pereire, près de la place Wagram; vous trouverez facilement... Il y aura, nuit et jour, deux factionnaires à la porte... Vous viendrez, n'est-ce pas, vous viendrez?

— Certainement, commandant...

— Commandant pour les autres, oui, mais pas

pour vous. Camarade, pour vous, mon cher camarade, et permettez que je vous la serre...

Il serra énergiquement la main de Bézuchet, se leva, remit ses deux revolvers dans ses deux poches, se regarda dans la glace, serra encore une fois la main de Bézuchet et sortit suivi de son état-major.

—

Quelques jours après, on vint demander a Bézuchet s'il voulait bien jouer un des rôles de l'*Affaire de la rue de Lourcine,* dans une représentation extraordinaire qui devait être donnée au Théâtre-Lyrique, au bénéfice des victimes de la guerre; mais avec cette condition que les artistes prélèveraient pour leur compte la moitié de la recette. Bézuchet pouvait gagner vingt-cinq ou trente francs. Les temps étaient durs. Il accepta.

Le jour de la représentation, Bézuchet fut pris d'inquiétude. *L'Affaire de la rue de Lourcine* finissait le spectacle, qui menaçait d'être fort long. Bézuchet demeurait tout près des fortifications, à l'extrémité de l'avenue de Clichy; il

était quelque peu préoccupé d'avoir à rentrer seul, à pied, à deux heures du matin. Il tomberait à chaque pas dans des sentinelles fédérées et courrait le risque d'être arrêté.

— Si j'allais trouver mon camarade Riffard, se dit-il, il me donnerait un sauf-conduit.

Bézuchet, grâce aux deux factionnaires, trouva facilement l'hôtel, mais il fut reçu assez brutalement par ces deux factionnaires :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Parler au commandant.

— On ne parle pas comme ça au commandant.

— Je suis de ses amis.

— Oh! tout le monde dit ça. Enfin, prenez la queue dans l'escalier.

Bézuchet prit la queue, qui était longue, dans l'escalier, qui était délicieux. Des bronzes, des tableaux, des tapisseries, de vieilles faïences. La queue avançait lentement. Cependant Bézuchet, au bout d'une petite heure, arriva sur le seuil de la porte du salon et aperçut Riffard dans toute sa gloire.

Une grande table de marqueterie était placée au

milieu du salon; vautré dans une vaste bergère de satin bouton d'or, le commandant occupait le milieu de la table. Ses deux revolvers étaient devant lui, à portée de la main. Deux factionnaires, l'arme au bras, se tenaient derrière le commandant. Deux marins, avec des sabres d'abordage et des revolvers à la ceinture, étaient assis de chaque côté de la table et faisaient l'office de secrétaires. Des officiers allaient et venaient d'un pas rapide, laissant traîner leurs sabres. Les solliciteurs se présentaient un à un, embarrassés, tremblants. Le commandant les interrogeait, accordait ou refusait les laisser-passer pour la sortie de Paris. Les marins préparaient les laisser-passer, le commandant ensuite, avec un grand air de lassitude et d'accablement, signait et timbrait.

Une vieille femme s'avance, très-émue, très-intimidée par tout cet appareil militaire; elle fait trois ou quatre grands saluts respectueux et dit :

— Monsieur le commandant, voilà ce que c'est. Je suis la concierge du n° 18 du boulevard...

— Pas de détails inutiles, interrompt le com-

mandant. Je suis écrasé! Mes minutes sont des heures; mes heures sont des minutes! Vous êtes concierge. Cela suffit. Parlez... mais parlez donc...

— Eh bien, monsieur le commandant, vos hommes... Oh! je ne dis pas de mal de vos hommes... D'abord, moi je suis pour la Commune... Mais vos hommes, tout à l'heure, m'ont demandé du lilas pour fleurir leurs dames. Moi, j'ai refusé.

— Vous avez eu tort de refuser. C'était une innocente fantaisie.

— Oui, je le reconnais, j'ai eu tort de refuser, parce que vos hommes, ils se sont passés de la permission, ils ont escaladé le mur du jardin.

— Ils ont escaladé le mur!... Des lions! de vrais lions!

— Et ils sont en train de tout saccager.

— Ils saccagent! Ils saccagent! C'est l'ardeur qui les déborde! Ah! si les Versaillais acceptaient le combat, mais ils n'osent pas, ils n'osent pas! Alors ces hommes se rongent, ils ont besoin de dépenser leur ardeur et ils la dépensent. Des lions! De vrais lions! Ils ont tort cependant.

On ne doit pas saccager. Attendez... Attendez...

Il se met à écrire, et, tout en écrivant, il murmurait :

— Respect de la propriété... Contenez votre ardeur... Bientôt de nobles combats... Cour martiale... Une seule peine : la mort! la mort! la mort!

Puis il signe et commence à timbrer. Ce n'était pas une petite affaire. Si le commandant avait la manie des revolvers, il avait aussi la manie des timbres. Sur chaque pièce, sans regarder, il appliquait quatre ou cinq timbres humides, à tort et à travers, les uns par-dessus les autres.

Au moment où il allait déposer le cinquième cachet sur cet ordre du jour destiné *à apaiser les lions,* le commandant aperçut Bézuchet, dans le fond, à la queue; alors, se levant, il s'écria d'une voix retentissante :

— Gardes, faites évacuer la salle, faites évacuer tout de suite. Dans une heure nous reprendrons l'audience. Que tout le monde sorte, tout le monde, excepté le citoyen qui est là-bas, près de la cheminée, le citoyen en paletot gris...

Le citoyen en paletot gris, c'était Bézuchet. Le commandant se leva et accourut à Bézuchet, pendant que les gardes refoulaient au dehors la masse des solliciteurs.

— Mon camarade, mon cher camarade, disait Riffard à Bézuchet, comme vous êtes aimable d'être venu.

Il n'y avait plus dans le salon que les deux gardes, les deux marins et un capitaine.

— Capitaine, dit le commandant, allez prévenir en bas : je n'y suis pour personne... Pour personne, entendez-vous?... Excepté cependant... il y a des exigences... excepté pour les aides de camp du délégué à la guerre. Maintenant, mon cher camarade, causons.

— Mon Dieu, répondit Bézuchet, voilà ce qui m'amène... Je joue ce soir au Théâtre-Lyrique.

— Ah! dit Riffard avec émotion, que je vous envie! Vous jouez, vous?

— Oui, je joue au bénéfice des victimes de la guerre...

— Je vous reconnais bien là! L'artiste, l'âme de l'artiste! Autant de cœur que de talent! Je suis profondément attendri! Permettez que je vous la

serre... Ainsi vous jouez ? Vous m'apportez des places peut-être ?

— Non, non, je regrette, mais je n'en ai pas. oici ce que je viens vous demander. Je rentrerai peut-être un peu tard, ce soir, et si vous pouviez me donner un sauf-conduit.

— Un sauf-conduit ! Un simple sauf-conduit, à vous! Jamais de la vie! Je vous donnerai mieux que cela : un sergent, un caporal et huit hommes. Ils vous conduiront ce soir au théâtre, vous attendront et vous ramèneront à Clichy.

— Oh! non, non, non, s'écria Bézuchet, avec terreur; pas d'escorte, je vous en prie, pas d'escorte !

— Et pourquoi donc?

— Pourquoi donc! C'est que je suis un peu embarrassé pour vous dire... Si nous étions seuls...

Et Bézuchet regardait les deux factionnaires et les deux marins.

— Je vous comprends, répondit le commandant; Venez par ici, venez... Seulement pas de bruit, je vous en prie, elle doit dormir encore.

Le commandant ouvrit la porte et fit entrer Bézuchet dans une merveilleuse chambre à cou-

cher, où la lumière pénétrait doucement à travers le tulle et la guipure. Les murs étaient tendus de soie brochée blanche, rose et bleue; les pieds enfonçaient mollement dans les fleurs du tapis, et le lit, comme perdu dans les flots de ses rideaux de mousseline, avait, dans ce demi-jour, toute la légèreté et toute l'indécision d'un nuage blanc jeté au milieu d'un ciel du ton le plus tendre. Dans ce lit, sous la garde d'un Christ d'ivoire étendu les bras en croix sur un fond de velours noir, dans ce lit de jeune fille, une fille était couchée qui dormait d'un lourd sommeil et dont on entendait la respiration pesante.

Le commandant releva les rideaux du lit, et, d'un geste théâtral, montrant à Bézuchet cette femme endormie :

— C'est Juana, lui dit-il. Regardez-la! Dites-moi qu'elle est belle! J'en ferai une grande artiste! C'est un tempérament! Elle a joué avec moi en province... Je vous en prie, dites-moi qu'elle est belle?

— Elle est admirable!

— Pauvre enfant! laissons-la reposer... Nous avions hier quelques amis à dîner; la fête s'est un

peu prolongée... Il faudra que vous veniez un jour dîner avec nous.

— Très-volontiers... mais...

— Ah! oui... votre affaire. Eh bien, pourquoi ne voulez-vous pas de mon escorte?

— Mon Dieu! maintenant que nous sommes seuls... je vais vous dire... L'escorte, pour aller, ça ne m'effrayerait pas; mais pour le retour, ça m'inquiéterait. Les hommes auraient quatre heures à attendre, le soir; ils iraient peut-être au cabaret, ils se griseraient...

— Oui, cela est possible... je connais mes hommes, ils seraient bien capables...

— Et alors, quand ils seraient gris, si la fantaisie leur prenait, par exemple, de me fusiller...

— Vous fusiller! quelle idée avez-vous là? J'ai établi la discipline la plus sévère parmi mes hommes. Ah! si je leur donnais l'ordre de vous fusiller, bien certainement, ils vous fusilleraient. Mais comme je leur recommanderai d'avoir les plus grands égards...

— Oh! je n'en doute pas et je vous remercie. Cependant, je vous assure, l'escorte, j'ai beau faire, je n'aurais pas confiance...

— Vous avez peut-être raison, dit le commandant. Des lions! ce sont des lions! Trop d'ardeur! Rien ne les arrête. Ils seraient très-capables, croyant bien faire, d'ailleurs... Tenez, autre chose : Juana, depuis longtemps me demande de la conduire au théâtre; je prendrai, ce soir, une loge, et moi-même, entendez-vous, moi-même, après le spectacle, je vous attendrai à la sortie des artistes et je vous ramènerai.

— Oh! une telle complaisance...

— C'est entendu... Au Théâtre-Lyrique, vous avez dit?

— Oui, au Théâtre-Lyrique...

— Et, dites-moi, qu'est-ce que vous jouez?

— *L'Affaire de la rue de Lourcine.*

— Charmante pièce. Je l'ai jouée à Angoulême. Ce n'est pas mon genre, le vaudeville; mais, en province, vous le savez, il faut se mettre à toutes sauces... Quel rôle jouez-vous?

— Mistingue.

— Je jouais Lenglumé à Angoulême, et je suis sûr que je me rappellerais encore... Attendez, attendez... La grande scène de Mistingue et de Lenglumé... Elle me revient : *Toujours ce char-*

bon qui reparaît sur mes mains, comme la tache de sang de Macbeth!... A vous... à vous...

— Ah! vous voulez?

— Je vous en supplie; cela me reportera aux jours d'autrefois. Ils étaient sombres et je les aime cependant. Allez! allez! Je disais : *Comme la tache de sang de Macbeth!*

— *Sur les miennes aussi.*

— *Ah! je ne veux plus tuer de charbonnière, c'est trop salissant!* Je faisais beaucoup d'effet à Angoulême avec ce : *C'est trop salissant!* A vous... à vous.

— *Vite de l'eau!*

— *Une brosse!... du savon!...* Et le chœur en duo. Chantons le chœur... Sur l'air de *Renaudin de Caen,* vous savez.

Et tous deux se mirent à chanter :

Lavons nos mains
Et soyons bien certains
D'enlever tout indice.
Ne tremblons plus, car la justice,
Par ce moyen
Ne saura rien.
Tout ira bien.

Pendant qu'il répétaient : *Tout ira bien, Tout ira bien,* en faisant la pantomine de deux hommes qui se lavent les mains avec fureur, ils entendirent un violent juron qui sortait des rideaux de mousseline. C'était Juana qui se réveillait.

Riffard présenta Bézuchet à Juana. Rendez-vous fut pris, pour le soir, devant la porte des artistes, après le spectacle.

—

En effet, à minuit et demi, quand Bézuchet sortit du théâtre, il aperçut Riffard qui arpentait le trottoir, toujours avec ses bottes de cuir jaune et son grand sabre de cavalerie. Le commandant se jeta sur Bézuchet et lui prit les mains.

— Vous avez été admirable, mon cher, admirable. J'avais vu Hyacinthe dans le rôle; il jouait le rôle à sa manière, mais vous le jouez, vous, à la vôtre... Venez... venez... Juana nous attend dans la voiture et vous soupez avec nous à l'hôtel... Ne dites pas non. C'est entendu.

Une calèche de louage les ramena tous les trois

boulevard Pereire. Juana, pendant le trajet, parla peu, mais, toutes les fois que l'on passait sous un bec de gaz, elle fixait les yeux sur Bézuchet et le regardait avec beaucoup d'attention. Il était fort ennuyé, Bézuchet ! Il n'y avait pas au monde de plus honnête homme et de plus rangé. Cela le contrariait beaucoup de faire dans cet hôtel réquisitionné un souper probablement aussi réquisitionné.

Son embarras redoubla quand il entra dans une grande salle à manger brillamment éclairée et quand il vit deux domestiques, strictement vêtus de noir et cravatés de blanc ; roides, silencieux et du style le plus correct, ils se tenaient près d'une table chargée de porcelaines et de cristaux. Sur le buffet, cinq ou six bouteilles à taille élancée attendaient, et sur la table, dans des seaux de glace, du vin de Champagne se frappait.

A l'aspect de cette mise en scène trop riche, Bézuchet ne put retenir un mouvement marqué de mauvaise humeur qui n'échappa pas au commandant.

— Toutes les délicatesses, s'écria-t-il aussitôt, vous avez toutes les délicatesses, mon cher Bézu-

chet! Mais, je vous en prie, rassurez-vous et asseyez-vous à cette table en toute confiance. Nous sommes les hôtes du propriétaire de cette maison. C'est Monsieur le comte de Pont-Saint-Florent, parfait gentleman, homme du monde et homme d'esprit. Voici quels ordres il avait donnés à ses gens à l'occasion du premier siége : « Si les Prus-« siens occupent l'hôtel, pour éviter le pillage, « les bien recevoir, les bien nourrir et leur donner « les meilleurs vins de la cave. » Et quand, avec la Commune, est venu le second siége, Monsieur le comte de Pont-Saint-Florent a envoyé cette simple dépêche : « Faire pour les fédérés tout ce « que vous auriez fait pour les Prussiens. » Cela nous met, vous le voyez, fort à notre aise. J'use de cette hospitalité; d'autres en abuseraient, moi j'en use, voilà tout! Allons à table, à table.

Le commandant tira ses deux revolvers de ses poches, les plaça de chaque côté de son assiette et fit signe à Bézuchet de s'asseoir. Celui-ci fut obligé d'obéir, bien que l'explication ne l'eût que médiocrement satisfait. Mais les vins étaient exquis et le souper délicieux, mais les domestiques remplissaient avec la plus grande conscience la mission

de faire bien manger et bien boire les fédérés. Jamais les verres ne restaient vides et jamais non plus les verres ne restaient pleins. Il en résulta que Riffard, Juana et Bézuchet étaient tous les trois parfaitement gais et parfaitement gris, quand, vers trois heures et demie, le jour commença à entrer par les fenêtres.

Alors le commandant s'adressant à Bézuchet :

— Cette nuit est belle, lui dit-il, il faut la prolonger.

Puis se tournant avec autorité vers les domestiques :

— Laissez tomber ces rideaux, leur dit-il, renouvelez les bouteilles de Champagne et allez vous coucher. Nous avons besoin d'être seuls.

Les domestiques obéirent et se retirèrent. A peine étaient-ils sortis que Riffard s'écria :

— Bézuchet! mon cher Bézuchet, savez-vous ce que nous allons faire?

— Je ne m'en doute pas, répondit Bézuchet un peu inquiet...

Il avait peur que la fantaisie ne vînt au commandant de mettre le feu à la maison.

— Eh bien, continua Riffard, nous allons,

Juana et moi, vous jouer la grande scène du cinquième acte d'Hernani. Je serai Hernani, et Juana sera Dona Sol.

Riffard commença par se draper à l'espagnole dans un manteau rouge que Juana en entrant avait été sur une chaise de la salle à manger, puis s'emparant de Juana :

— Allons, viens, lui dit-il, et donne tout ce que tu pourras donner comme fièvre et comme passion... Va... va... c'est à toi...

Juana, résolûment, attaqua la grande scène d'Hernani...

JUANA.

Ils s'en vont tous.

Enfin!

RIFFARD.

Cher amour!

JUANA

C'est qu'il est tard, ce me semble.

RIFFARD.

Ange! Il est toujours tard pour être seuls ensemble

JUANA.

Ce bruit me fatiguait! etc.., etc...

Le canon du mont Valérien avait commencé à tirer et servait d'accompagnement aux vers de Victor Hugo. Quand la scène fut terminée, quand ils en furent à l'entrée de Don Ruy Gomez, ils obligèrent Bézuchet à faire Don Ruy Gomez, ils allèrent chercher dans la bibliothèque un exemplaire du théâtre de Victor Hugo, ils décrochèrent un rideau et en affublèrent Bézuchet... Celui-ci se débattait, voulait résister :

— Ce n'est pas mon genre, disait-il, si vous voulez jouer *l'Affaire de la rue de Lourcine*... à la bonne heure... Je ferai Mistingue. Voilà mon genre...

Mais ils ne voulurent rien entendre et Bézuchet, bon gré, mal gré, dut s'essayer pour la première fois dans le répertoire tragique.

Lorsqu'ils arrivèrent à la fin de l'acte, au moment où Bézuchet, son livre à la main et tout empêtré dans son rideau, tombait en disant : *Morte! oh! je suis damné!* la porte s'ouvrit violemment; un fédéré se précipita dans la salle à manger en s'écriant :

— Les Versaillais! les Versaillais! On dit qu'ils ont pris Asnières et passé la Seine...

— C'est bien, répondit le commandant, c'est bien, j'y vais...

Il rejeta de ses épaules le manteau rouge, reprit ses deux revolvers, boucla non sans peine son ceinturon; puis, avec un geste théâtral et d'une voix emphatique :

— Au revoir, mes amis, dit-il à Bézuchet et à Juana, au revoir! Adieu peut-être?

Lenglumé sortit d'un pas à la fois majestueux et chancelant. Quant à Mistingue, il était toujours par terre, les jambes entortillées de la façon la plus malheureuse dans les plis du rideau; depuis cinq minutes, patiemment, Bézuchet faisait pour se relever les efforts les plus honorables, mais chaque fois il retombait en disant :

— Je crois que j'ai bu un peu trop de vin de Champagne.

Dès que le commandant fut sorti, Juana s'approcha de Bézuchet et se laissant glisser à ses côtés sur le tapis, elle lui saisit violemment la tête à deux mains.

— Ah, prenez garde, s'écria Bézuchet, vous me faites mal.

— Tu es beau, Bézuchet, répondit Juana, tu es

beau! Tu as été beau dans Mistingue! Tu as été beau dans Ruy Gomez! oui, tu es beau, Bézuchet, et je t'aime!

A ce moment le canon du mont Valérien redoubla de violence.

—

Dans les derniers jours du mois de décembre 1871, Bézuchet sortait du théâtre, à quatre heures, après la répétition. Une femme l'attendait et vint à lui. C'était Juana, mais Bézuchet ne la reconnut pas, tant elle était amaigrie et pâlie.

— Juana, dit-elle à Bézuchet, je suis Juana. Pendant la Commune, nous avons soupé ensemble, le soir où vous aviez joué Mistingue... Vous ne vous souvenez pas?

— Si fait! si fait! Je me souviens. Et le commandant, qu'est-ce qu'il est devenu le commandant?

— Il a été condamné, la semaine dernière, à la déportation par un des conseils de guerre de Versailles. Moi, j'ai eu beaucoup de chagrin, mais il faut se faire une raison, n'est-ce pas? J'ai joué

autrefois de petits rôles à la banlieue et il paraît que je ne m'en tirais pas trop mal. Je voudrais bien rentrer au théâtre et je viens vous prier de me recommander à un directeur. Je ne serais pas exigeante pour les appointements.

Le lendemain, Juana était engagée au petit théâtre de ***. On lui a donné deux rôles dans la revue de fin d'année : *le Percement du mont Cenis* et *le Bon de monnaie de la Société Générale*. C'est Juana qui, tous les soirs, à neuf heures et demie, chante le rondeau :

Je suis la petite coupure
De cinq francs, etc.

Juana n'est plus triste et n'est plus misérable. Hier soir, joyeusement, après le spectacle, elle soupait au café Anglais, avec un officier de l'armée de Versailles.

Janvier 1872.

FIN.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

TABLE

Madame Cardinal 1
Monsieur Cardinal 29
Le rêve. 53
Le cheval du trompette. 73
Le dernier chapitre. 95
Quand on attend ses messes 121
Histoire d'une robe de bal. 135
Antoinette. 161
Niniche 183
La petite caille plucheuse. 207
L'Insurgé 235
Mistingue et Lenglumé. 245

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 18728-3.

ARTMENT

der no circumstances to be